

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

74



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



САНКТ-ПЕТЕРБУРГ

УНИВЕРСИТЕТСКАЯ БИБЛИОТЕКА

ИЗДАНИЕ ПЕРВОЕ

1913 ГОДА

82
3

JUSQU'A NOS JOURS,

*Avec des Anecdotes curieuses, et
Détails très intéressans, sur
l'état civil et politique; chez tous
peuples barbares et civilisés, anciens
et modernes.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. DE CANTWELL,

Lieutenant des Mârchaux de France

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue Cassette, N^o

Et chez Briand, Libraire, Quai

Augustins, N^o. 50

1791.

PHILOTIS
REMYTHOON

LA CHRONIQUE
SCANDALEUSE
OU
MEMOIRES

*Pour servir à l'Histoire de la Génération
présente, contenant les anecdotes &
les pieces fugitives les plus piquantes que
l'Histoire secrete des Sociétés a offertes
pendant ces dernieres années.*

Ridebis & licet rideas.

Quatrième Edition revue & corrigée.

TOME PREMIER



A PARIS,

Dans un coin d'où l'on voit tout.

M. DCC. XCI.

RECEIVED

THE AMERICAN

OF

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

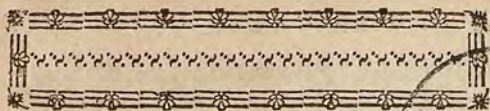
THE AMERICAN

THE AMERICAN

THE AMERICAN

No. 1

ac



LA
CHRONIQUE SCANDALEUSE.

Quoi de plus scandaleux que la dispute de M. Charles avec M. de Montgolfier, pour cette fameuse découverte qui, en honorant les sciences, a déshonoré quelques-uns de nos savans ? Mais cette dispute est un peu du ressort de la physique. Bornons-nous à rire un moment avec le marquis de Villette, qui, pour avoir crayonné la plaisanterie suivante, n'en est pas moins l'admirateur des ballons aërostatiques & de leur inventeur. Il fait parler un adepte.

„ J'ai six mille ans, & certainement
„ je n'ai pas l'air d'en avoir plus de
„ deux mille. Vous n'en ferez point
„ étonnés, en apprenant que je dois mon
„ grand âge au grand-œuvre. J'ai fait,
„ en ma vie, quelques élèves qui me
„ font honneur, *Hermès* en Egypte,
„ *Nicolas Flamel* à Paris, & de vos jours,
„ le comte de *Cagliostro*. J'ai tant vécu,
„ j'ai tant vu de choses, qu'en vérité
„ l'espèce humaine m'étoit devenue entièrement indifférente. Il ne falloit
„ rien moins que ce qui se passe au-

„ jourd'hui pour me tirer de mon apathie. „

„ Je ne puis donc dissimuler la peine que me fait l'enthousiasme avec lequel je vois le public accourir à vos expériences *aërostatiques*. Autant vous êtes épris de l'amour des nouveautés, autant j'en suis l'ennemi. J'ai bien lu, j'ai bien médité votre *Jean-Jacques*; & lorsqu'il déclame contre les sciences humaines, contre les connaissances acquises, certes il a grandement raison. „

„ Le premier âge dont vous ayez le souvenir, est l'âge d'or. Alors, abandonnés à la bonne nature, les hommes s'étayoient de tous les appuis qu'elle leur fournit; ils marchaient à quatre pattes. „

„ Mille ans après, je fus témoin d'une étonnante révolution. Je vis un notateur afficher partout qu'il vouloit marcher à deux pattes; qu'il prendroit seulement la précaution de s'entourer la tête d'un bourrelet, & de se faire tenir par des lisières; qu'en suite on couperoit les lisières, & qu'il courroit à *corps perdu*. Vous croyez bien qu'il eut tout le monde contre lui; on s'écrioit: cet homme trompe le public, il ne partira pas, ou s'il part, il se cassera le nez. „

„ On prend jour pour l'expérience.

» Grande affluence de spectateurs : nous
 » voilà tous accroupis sur les talons , &
 » les yeux levés. L'inventeur se pré-
 » sente avec la sécurité d'un homme
 » sûr de son fait. Le succès ne répondit
 » que trop à son audace : on fait ce
 » qu'il en résulta ; les hommes ont par-
 » couru la terre ; les voilà au *siècle d'ar-*
 » *gent.* »

» Mille ans après , autre révolution.
 » Un second novateur imagina d'aller
 » sur l'eau , porté seulement dans un
 » tonneau , en se faisant retenir du ri-
 » vage par des cordes , & de se laisser
 » aller ensuite à *tonneau-perdu*. Alors ,
 » transports , engouement de tous ses
 » concitoyens. Chacun de s'écrier :
 » il ne partira pas , ou s'il part , il se
 » noyera. »

» Pour jouir d'un aussi brillant spec-
 » tacle , nous accourons en foule sur
 » les bords d'une grande rivière. L'au-
 » dacieux physicien tient parole. Il part
 » aux acclamations d'une multitude im-
 » mense , & se laisse intrépidement em-
 » porter par le courant , à plus de dix
 » toises au loin. L'ivresse est générale :
 » on le couronne de lauriers & on le
 » porte en triomphe chez lui. Ce mal-
 » heureux essai d'un seul homme fut
 » un trait de lumière pour tous les au-
 » tres. Ils apprirent bientôt à dompter
 » un nouvel élément ; ils trouveront

6 LA CHRONIQUE

» de nouvelles jouissances, & furent au
» *siècle de cuivre.* »

» Mille ans après, vinrent ce que
» vous appelez les tems heroïques de
» la Grece. *Hercule*, sur un canot, osa
» pénétrer jusqu'au bout de la Médi-
» terranée; & là, tout fier de son voya-
» ge, voulant éterniser lui même le
» souvenir d'une action inouïe, il pose
» au beau milieu du jardin des *hespé-*
» *rides*, deux colonnes avec cette ins-
» cription: *Nec plus ultra.* Oh! pour le
» coup, je défie les hommes d'aller plus
» loin. Nouvelle fermentation dans les
» esprits: le commerce enfante la ma-
» rine. Les peuples trafiquent entr'eux,
» de tout ce qui tient aux douceurs
» de la vie, aux illusions du luxe. Voilà
» les hommes couverts de pourpre &
» d'or, & les voilà au *siècle de fer.* »

» Trois mille ans après, un Génois,
» honteux de ce que l'on n'avait en-
» core fait que louvoyer autour des
» trois parties du monde connu, en-
» treprit lui seul de franchir le vaste
» océan. Même surprise, même incréd-
» ulité; murmure général. On s'é-
»crioit: il ne partira pas, ou s'il part,
» il ne reviendra point.»

» Le ciel ne le punit que trop de sa
» hardiesse. Il eut la gloire de décou-
» vrir, de créer, pour ainsi dire, un
» nouvel univers; dès-lors un vaisseau

» est devenu la boîte de *Pandore*, d'où
» sont sortis le sucre des Isles, le
» *moka* de l'Arabie, les mouffelines des
» Indes, les perles d'Orient, les dia-
» mans de Golconde, les trésors du
» Pérou. Quel nom donner au siècle
» qui a produit tant de fîcaux? »

» Jusques-là, vous en conviendrez,
» les choses vont évidemment de mal
» en pis. C'est donc en tremblant que
» je vois ouvrir une nouvelle carrière
» au génie; vous voilà parvenus à vous
» enlever par deux procédés différens,
» à deux lieues, à dix lieues: demain
» vous allez parcourir toute l'atmos-
» phère. Plus heureux & non moins té-
» meraires que *Cook*, vous ne ferez
» point arrêtés par les barrières de
» glaces éternelles que lui oppoisoient
» les mers du midi: vous volerez aux
» terres australes. Qu'espérez-vous dans
» un monde plus grand que votre Eu-
» rope? non contents d'avoir trouvé
» les rubis, les topases, les saphirs,
» les émeraudes dans l'eau condensée,
» croyez-vous trouver la lumière cris-
» tallisée dans de nouvelles régions. »

» Ah! croyez-moi: brisez vos glo-
» bes, n'emprisonnez point l'air in-
» flammable loin des sphères où Dieu
» l'a placé. Brûlez vos journaux, anéan-
» tissez bien vite tous les monumens
» de ce beau secret. Renversez aussi vos

» aiguilles électriques; laissez faire au
» tonnerre tout ce qu'il lui plaira; &
» si vous ne voulez pas mettre le com-
» ble à vos sottises, empêchez surtout
» que l'on passe les rivières à pied sec.»

La belle découverte que le marquis de V... rappelle ici, est tombée au fond de l'eau avant de parvenir à sa surface. Quand une fois les esprits sont disposés à la crédulité, on peut hardiment annoncer les merveilles les plus surprenantes, avec la certitude de faire aisément des dupes. C'est ce que M. de Combles de Lyon a probablement voulu démontrer en faisant impudemment annoncer l'expérience dont il s'agit: de *marcher à pied sec sur l'eau*; ce qui s'est trouvé n'être rien de plus qu'un rêve. Ce M. de Combles, quoique, dit-on, ancien magistrat, a sans doute cru fort poli, fort sensé, fort plaisant de faire diversion à l'engouement qu'avoient excité les *Globes ascendants*, en captivant, par une adroite imposture, ce qu'on peut dire la cour & la ville. Soit pique, soit raison, nous trouvons ici ce M. de Combles fort bête, fort sot & fort impertinent. Non-seulement les deux cents louis d'or, qu'il demandoit pour son prétendu mécanicien-horloger, l'attendoient, mais le double & plus, tant on eût désiré de récompenser l'auteur d'une invention si curieuse & si intéressante.

Vestris, le *Diou de la Danse*, a fait véritablement ce que nos *roués* appellent une *fin* : c'est-à-dire, qu'il s'est marié. Mlle *Heinel* lui tenoit au cœur depuis longtems. Etoit-ce pour l'avoir soufflet-tée en plein théâtre, il y a quelques années ? étoit-ce parce qu'il s'en étoit vu dédaigné ? Quoi qu'il en soit, *Vestris* n'avoit pu la voir passer sans concupiscence dans les bras d'un rival. Ce rival étoit *Fierville*, autre danseur françois fixé depuis longtems à Londres, où son talent, mais particulièrement son caractère romanesque lui ont acquis la considération & la fortune. Mlle *Heinel*, y étant allée, fixa tellement l'admiration des Anglois, que plusieurs Milords portèrent l'enthousiasme jusqu'à lui proposer deux & trois mille guinées pour coucher avec elle, ce qu'elle rejetta dédaigneusement. Au lieu de guinées, *Fierville* offrit son cœur à cette moderne *Lais*; & son offre fut acceptée. Mais ce ne fut point de leur part une simple amourette, & le *conjugo* fut prononcé à la face des autels. Quelques années s'écoulent : la satiété survient, *Vestris* arrive, & fait enfin oublier son offense par l'hommage de son amour. Mad. *Fierville* (Mlle *Heinel*) fait des arrangemens en Angleterre, & vient rejoindre son nouvel amant à Paris, où elle lui a donné sa

foi conjugale à la face de nos autels , en attendant , sans doute , qu'un autre séducteur l'arrache de ses bras. Qu'une femme soit infidelle & perfide , *ce n'est rien* , vous diront nos gens du monde , mais qu'elle soit *marâtre* , qu'oseront-ils répondre ? C'est pourtant le cas de Mlle *Heinel* , par son divorce avec *Fierville*. Elle a abandonné un enfant , fruit de ce mariage , qui par la fatalité de ces circonstances , se trouve sans existence positive dans la société. Il est heureux pour lui & ses pareils , qu'une philosophie sage & bienfaisante les légitime comme *hommes* , aux yeux de cette nation libre & éclairée. O France ! quand daigneras-tu suivre un si bel exemple ?

Il s'est passé vers la fin de 1783 une scène affreuse dans la rue *Michel le Comte*. Une espèce de moine défroqué , se présente chez un portier de sa connoissance , accompagné d'un jeune savoyard qui lui portoit un petit paquet. Il demande la permission d'écrire une lettre dans une chambre quelconque de la maison. On lui donne une clef , il monte , & son commissionnaire le suit. Entré dans l'appartement , son premier soin est d'en fermer la porte , pour accomplir l'infâme projet qu'il avoit conçu , d'assouvir sa brutalité sur ce jeune

homme. Trouvant résistance, sa fougue devient rage, frénésie, fureur; il porte à ce malheureux plusieurs coups de couteau, tant à la tête que dans les reins, & néanmoins il a l'atrocité révoltante de se profiter sur cette sanglante victime. Il fait plus; voilà ce qui comble la mesure, & ce que sans doute l'on aura peine à croire, il porte la scélératesse jusqu'à voler à cet infortuné 38 sous qu'il trouva dans sa poche; mais tant de forfaits sont au-dessus des forces humaines; sa tête se trouble; il descend chez la portière pour laver ses mains teintes de sang. Son air effaré, alarme, effraye; il veut fuir, mais il est arrêté. La conviction de ses crimes étoit manifeste, aussi son supplice a-t-il suivi de près. Mais grand Dieu! pour de tels monstres, quels supplices pourroient satisfaire la vindicte publique, & imposer assez de terreur à leurs pareils?

Il est difficile d'expliquer s'il y a plus de génie que de folie dans ce que le docteur *Graham* vient d'exécuter à Londres. Quoi qu'il en soit, le mystère aiguillonnant partout la curiosité, & la singularité ayant eu des prôneurs dans tous les siècles, on peut présumer que cette entreprise lui assurera une bril-

lante fortune. Voici la description de son établissement.

TEMPLE DE LA SANTÉ.

Le docteur *Graham* a décoré de ce nom un vaste hôtel, situé dans la rue de Pall Mall, près du palais du Roi. L'entablement est orné de trois figures, *Venus* ayant à ses côtés *Minerve* & *Junon*. Au dessous on lit les inscriptions suivantes : LE TEMPLE DE LA SANTÉ, LE BONHEUR DES MONARQUES, LA RICHESSE DES PAUVRES. Plus bas on aperçoit la Statue qu'il a dédiée à *Esculape*, & enfin on lit sur la porte : *Point de garde ne veille à cette porte, afin d'en laisser l'entrée au riche comme au pauvre*. Cependant malgré cette inscription, deux hommes de la plus grande taille, revêtus d'une longue robe & garnis d'une cuirasse, sur laquelle est écrit : TEMPLE DE LA SANTÉ, ne laissent entrer aucune personne qu'elle n'ait payé 6 liv. sterl.

A peine a-t-on posé le pied droit sur le premier degré de l'escalier qu'on entend une musique harmonieuse, composée d'instrumens à vent, qui ne parvient à l'oreille qu'à travers des ouvertures pratiquées & cachées dans l'escalier, & que les parfums les plus suaves viennent flatter l'odorat jusqu'à l'entrée d'un magnifique salon, destiné à des lectures, par lesquelles le Docteur

prétend rendre nulle la *stérilité*, quoiqu'il n'ait jamais eu d'enfans. Malgré qu'il ne gaze en aucune maniere les termes qui ont rapport à cette branche d'anatomie, les dames comme les hommes y accourent en foule, & l'entendent sans scrupule.

INTERIEUR DU TEMPLE.

L'intérieur des palais des fées n'a jamais rien offert de plus recherché & de plus majestueux. Les guirlandes, les miroirs, les cristaux, les métaux dorés & argentés y sont placés avec profusion, & y réfléchissent de toutes parts une lumière éblouissante.

La musique précède chaque lecture, depuis cinq heures jusqu'à sept, que le docteur *Graham* se présente sous la robe & le ton doctorals; à l'instant succède un silence qui n'est interrompu à la fin de la lecture que par une commotion électrique communiquée à toute l'assemblée, à l'aide des conducteurs cachés sous les tapis qui recouvrent toutes les banquettes. Tandis que les uns se moquent de l'étonnement des autres, on voit paroître un *esprit* qui sort de dessous le plancher de la salle; c'est un homme d'une taille gigantesque, maigre & blême, qui, sans dire mot, remet au Docteur une bouteille de liqueur qui, après avoir été pré-

sentée à la compagnie, disparoit avec l'esprit.

A cette étrange apparition, succede sous la figure de la Déesse de la musique, une jolie femme qui, après avoir chanté quelques morceaux, s'éclipse à son tour.

Le docteur *Graham* ayant achevé sa lecture, les contribuables se retirent sans oser regretter les six guinées qu'ils ont sacrifiées à un spectacle aussi extraordinaire.

Avant les séances, le Docteur offre au public de faire dissiper la mélancolie & la trop grande gaîté: en un mot, c'est l'Electricité communiquée par des barreaux aimantés, qui a établi depuis plusieurs mois la réputation du docteur *Graham*, & l'on ne peut disconvenir qu'il a eu quelques succès.

Mais tous ces détails ne sont qu'accessoires à son établissement: un lit des plus somptueux en damas brodé, soutenu par quatre colonnes de cristal en spirale, chargées de fleurs en guirlandes de métal doré, en devient la base; & moyennant cinquante louis, le docteur *Graham* assure aux jeunes gens comme aux vieux époux, qu'ils y obtiendront un rejetton de leur nom.

De quelque côté qu'on monte dans le lit appelé *lit céleste*, on entend un orgue qui est bien à l'unisson avec trois

autres, & une agréable musique dont les airs variés transportent les époux dans les bras de *Morphée*. Pendant près d'une heure que dure ce dernier concert, on apperçoit dans le lit des ruisseaux de lumière qui éclairent principalement les colonnes. A l'heure du lever, notre magicien vient tâter le pouls des *croyans*, leur donne à déjeuner, & les congédie remplis d'espérance en leur recommandant de lui faire des prosélytes...

On a établi dans tous les environs de Paris, la fête de la *Rosiere*, & jamais les mœurs n'y ont été si corrompues. Dernièrement à Romainville, cette fête s'est célébrée en grande pompe, mais devant qui & par qui? En présence de tout ce qu'on nomme les *roués* de Paris & de leurs dignes compagnes. Alloient-ils là pour donner à la *Rosiere* l'exemple du vice, ou pour recevoir d'elle l'exemple de la vertu? cette fondation n'auroit-elle d'autre inconvénient que d'attirer les curieux de la ville, il suffiroit pour prouver qu'elle est plus nuisible qu'utile aux mœurs. Mais encore une fois, l'intention des fondateurs est pure, & je n'ai garde de les blâmer: je les plains seulement. M. le Duc *** a fait 200 liv. de rente viagère à la dernière *Rosiere* de

Romainville. J'ignore les raisons qu'il a eues pour cela. On dit qu'il en est le parrein, mais il se pourroit qu'il ait suivi le conseil d'un de ses médecins, auquel il aura dit: --- *Docteur, je m'en nuie.* --- *Monseigneur, faites du bien.*

Mad. la marquise de *Valory*, ayant eu, l'année dernière, une affaire pendante au Châtelet contre un avocat nommé *Courtin*, celui-ci mit si adroitement ses confreres dans ses intérêts, que sa cause devint la leur. Ils se liguerent contre la Marquise qui fut obligée de recourir a un jeune avocat, peu exercé, mais qui eut le courage de prêter son ministere, malgré les invectives & les huées dont ses confreres l'accablerent. L'affaire étant à la cour, la marquise de *Valory* a donné un *Mémoire* signé d'elle, suivi d'une *Consultation* de M. *Maultrot*, avocat au parlement. Dès que cette *Consultation* a paru, la cabale a fait éclater son indignation contre cet estimable & savant jurisconsulte: elle a demandé une assemblée pour y dénoncer son écrit, &, à la pluralité des voix, il a été arrêté qu'on lui donneroit un *veniat* pour rendre compte de sa conduite. Cette démarche humiliante eût été pour M. *Maultrot*, une espece de flétrissure indigne des principes stoïques qu'il a toujours professés;

professés ; aussi, plutôt que de s'y soumettre, a-t-il pris le parti de l'honneur, en répudiant un *Corps* qu'il méprise. Deux lettres très vives, qu'il a écrites à ce sujet au bâtonier des avocats, circulent dans le public.

La trahison est toujours un crime odieux ; mais il est des circonstances qui la rendent plus ou moins révoltante. Celle qui, par une justice du ciel, vient d'occasionner l'emprisonnement d'un curé de campagne à la Conciergerie, fait frémir d'indignation. Un malheureux déserteur s'étoit retiré chez lui dans l'espoir d'y trouver un refuge inviolable : il fait l'aveu de sa situation, réclame la charité qu'il a droit d'attendre d'un pasteur de la religion, & s'abandonne à sa bienfaisance & à ses conseils. Le curé semble s'intéresser à son sort, lui promet de songer aux moyens de le sauver, & le cache dans un coin de sa maison. Le déserteur veut y goûter la tranquillité ; mais il éprouve malgré lui, la vérité de ce qu'a dit le prince & le philosophe des poètes, *que tout coupable est timide* ; c'est en vain qu'il invoque les douceurs du sommeil. Au milieu des ténèbres il entend des gémissemens & des imprécations. Le cœur lui bat, il se leve sur son séant, écoute avec inquiétude & s'af-

fure que ce n'est point une terreur pa-
 nique, mais bien une réalité. Les plain-
 tes & les cris redoublent, son agitation
 s'accroît, il se leve avec effroi, & va
 doucement vers l'endroit d'où ils pa-
 roissoient venir. En approchant il re-
 connoit la voix de son hôte, & celle
 d'une femme dans les douleurs de l'en-
 fantement. Quelle fut sa surprise, ou
 plutôt le désordre de ses sentimens,
 d'entendre cette mere gémir sur le sort
 de l'infortunée créature qu'elle alloit
 mettre au jour, tandis que ce prêtre
 barbare insistoit sur la nécessité de la lui
 ravir aussitôt. *J'en ferai comme des autres,*
 lui disoit-il avec férocité. Saisi d'hor-
 reur, le malheureux déserteur se retire
 à petit bruit & n'ose se permettre de
 voir l'issue de cette scene criminelle.
 Il doute cependant & ne peut entiè-
 rement se livrer à la cruelle convic-
 tion de cette atrocité. Rentré dans son
 réduit, il prête une oreille attentive,
 & bientôt il croit reconnoître le mo-
 ment de l'enfantement. Il ne tarde pas
 ensuite à entendre une porte s'ouvrir
 & le curé sortir : profitant d'une lu-
 carne qui donnoit sur le jardin, il juge
 à la marche & au bruit qu'il y entend,
 que c'est là qu'est déposée l'innocente
 victime. Rempli d'horreur pour l'in-
 digne scélérat qui lui servoit de bien-
 faiteur, il attend le matin avec impa-

tience pour s'en éloigner. Il prend néanmoins toutes les précautions nécessaires pour ne point troubler sa sécurité. Il le prie de lui tracer une marche & de lui donner des recommandations pour la suivre sans danger. Le curé soupçonnant peut-être la cause de cette résolution subite, & sentant la nécessité de se défaire d'un individu aussi inquiétant, résolut de le perdre. Il feignit de condescendre à ses desirs & lui dit qu'il pouvoit se rendre à tel bourg prochain, qu'il le chargeroit d'une lettre pour le brigadier de maréchaussée qui y résidoit, qu'il le lui recommanderoit comme un paroissien, & le prieroit de lui donner un passeport. L'offre étoit séduisante, le soldat l'accepta avec joie & partit. Il arriva chez le brigadier, lui présente la lettre de son patron, & se croit déjà muni d'un passeport qui va le conduire aux extrémités de la France. Il étoit loin de penser que cette prétendue recommandation n'étoit qu'un prétexte à la délation la plus perfide. Le brigadier reçoit la lettre, la lit, regarde avec étonnement le porteur & lui demande, *s'il est en effet le nommé Tel ?* --- *Oui, M. -- Eh bien, mon ami, je vous le dis à regret ; mon devoir m'oblige de vous arrêter comme déserteur : ce curé Tel vous dénonce à mon ministère.* Confondu d'une

aussi noire trahison, le malheureux balance quelque tems entre la reconnoissance & son indignation; mais déterminé par l'espoir de se sauver en démasquant un traître si digne de la sévérité des loix, il raconte au brigadier l'étrange aventure dont le hasard l'avoit pour ainsi dire rendu le témoin oculaire. L'officier rassemble à l'instant sa cohorte, vole chez l'indigne pasteur, s'en saisit, constate les faits, laisse un gardien à sa malheureuse complice, & consigne en prison l'odieux scélérat qui, dans un même jour avoit commis les plus abominables de tous les crimes, ceux de *traître délateur* & d'*infanticide*. Son procès, dit-on, s'instruit; mais on peut parier à coup sûr qu'il n'en résultera, tout au plus, que le séquestre de ce monstre. On ne manquera pas de parler pour l'honneur du corps, peut-être pour l'honneur de la religion, comme si le plus bel attribut de l'honneur & de la religion ne devoit pas être de contribuer à l'épure-ment de la société par le maintien & l'exécution *indistincte* des loix.

Cette inégale efficacité des loix donne beau jeu aux personnages qui se croient certains de l'impunité, & dont l'impudence, par cette raison, est presque toujours le partage. Un illustre par ses titres & par ses cordons, se présenta

un jour chez son bijoutier ordinaire : *Je voudrois*, dit-il, *une belle boîte de fantaisie*. On se prosterne, on s'empresse, on étale tout ce que le goût a de plus exquis. Monseigneur parcourt avec convoitise cet assemblage d'or ; il voudroit de tout son cœur s'en emparer ; mais le moyen d'y parvenir ! *Qui trop embrasse, mal étreint*. Il borne donc pour cette fois ses prétentions à une seule boîte, & il consomme aisément cette petite capture. Il considère celle du plus haut prix, la saisit adroitement après en avoir touché vingt autres avec indifférence, & la met tranquillement dans sa poche. Cette opération faite, Mgr. fait appeller ses gens, monte dans sa voiture, prodigue au marchand les plus galans adieux, & le laisse enchanté de son urbanité. Huit jours se passent, l'époque de l'inventaire arrive & annonce au marchand la perte de sa boîte. Qu'est-elle devenue ; il se casse la tête en vain pour le deviner, lorsqu'un beau jour Monseigneur arrive, & la lui présente, en lui disant : *cette boîte m'ennuye depuis longtems ; je veux m'en défaire : vaut-elle bien cinquante louis ! --* Oui, M., répond le marchand tout ébahi de revoir sa chère boîte, & confondu de l'aisance hardie avec laquelle on s'en argeoit la propriété & la valeur. Le pauvre marchand donna les

cinquante louis. Il dévore intérieurement son indignation, sachant trop bien qu'en vain il s'adresseroit aux tribunaux, qu'en vain il y porteroit sa réclamation, n'ayant que trop d'exemples récents qu'un grand parvient toujours non-seulement à se justifier, mais encore à faire punir quiconque a légitimement suspecté sa bonne-foi.

Les gens les plus sérieux par état s'amuse à Paris à faire de ces plainfanteries de société qu'on appelle *Myfifications*, depuis que feu *Poinfinet*, d'innocente mémoire, en a été l'objet. L'abbé *Arnaud* de l'académie françoise a supposé qu'un jeune homme de province avec lequel il est en correspondance, devoit venir se perfectionner à Paris, dans la culture des lettres, qu'en conséquence il se proposoit d'y voir les gens de l'art les plus distingués, & entr'autres M. le chevalier de *Mouhy* dont il avoit conçu la plus grande idée à la lecture de ses romans: (vous connoissez de réputation le chevalier de *Mouhy*; c'est après le Chevalier de *Coudray*, l'être le plus ridicule comme Auteur.) Le prétendu jeune homme, pour commencer la connoissance, a envoyé à l'abbé *Arnaud*, des stances à la louange du Chevalier, & les voi-

ci. L'abbé *Arnaud* lui-même les a faits
& les a lus à l'idole crédule.

*Un des plus grands avantages
Dont le siècle ait joni ,
C'est d'avoir vu les ouvrages
Du Chevalier de Mouhy.*

(Ici le Chevalier trouve de la facilité)

*Il respire la noblesse ;
L'esprit en est ébloui.
Non : nul auteur n'intéresse
Comme Monsieur de Mouhy.*

Ah ! dit le Chevalier en se rengor-
geant modestement, votre jeune hom-
me est trop honnête !

*L'on prétend qu'il n'est point d'homme
Qui n'ait quelquefois menti ,
Mais personne ne ment comme
Le Chevalier de Mouhy.*

Comment ? Qu'est-ce que cela veut
dire ? est-ce qu'on se moque de moi ?
--- Patience, M. le Chevalier. --- Non,
M. l'abbé, je n'écouterai pas davan-
tage cette impertinence. L'abbé con-
tinue :

*Le bon goût, l'adresse extrême
Dont chaque ouvrage est rempli ,
Font préférer au vrai même
Les mensonges de Mouhy.*

Q'entends-je ? c'est charmant ! Quelle
louange délicate & quelle adresse pour

l'amener ? avoir l'air de dire une injure, & faire un compliment ?

*Du pays qui m'a vu naître
Je ne suis jamais sorti ;
J'en sortirai pour connoître
Le Chevalier de Mouhy.*

Eh, qu'il ne se dérange pas, il me connoît de réputation, cela suffit. Je ferai pourtant charmé de voir ce jeune homme-là ; il promet.

*Taille noble & jambe fine,
Oeil brillant & réjoui ;
Voilà comme j'imagine
Le Chevalier de Mouhy.*

(Ici le Chevalier ne dit mot, parce qu'il est vieux, boiteux & bossu.)

*Qu'il doit inspirer d'alarmes
A tout amant, tout mari !
Comment résister aux charmes
Du Chevalier de Mouhy !*

Dans ma jeunesse comme un autre, mais avec l'âge on se range. D'ailleurs il faut de la morale, & l'adultère n'en est pas.

*Puissent donc les destinées
Conserver gras & fleuri,
Pendant de longues années,
Le Chevalier de Mouhy.*

Ici finit la mystification qui a beaucoup

coup fait rire aux dépens du bonhomme.

Si les passions font la source des vertus, elles ont bien plus souvent des effets terribles & des suites funestes. Un riche agriculteur des environs de Meaux, vient de nous en donner un nouvel & bien triste exemple. Lié très particulièrement depuis plusieurs années avec une femme du canton, quelques motifs de jalousie lui ont fait tracer le projet de vengeance le plus noir & le plus barbare. L'ayant un jour attirée dans les champs, il coupe une forte branche d'épine, l'émonde & l'asile par le bout. Profitant de l'isolement où il se trouvoit avec elle, & de la condescendance avec laquelle elle se prêtoit à ses feintes & perfides caresses: au lieu des plaisirs de l'amour, il lui fait éprouver les tourmens du martyre le plus cruel, & l'empale. Cette malheureuse créature, trouvée quatre heures après, dans les dernières angoisses de la mort, n'a pu procurer aucun indice contre son bourreau, mais il fut soupçonné. Arrêté, questionné, il a avoué son crime, & vient de l'expié sur l'échafaud. En vain sa famille a-t-elle offert des sommes pour l'y soustraire, l'argent, cette fois, n'a pu pré-

valoir contre les loix ni contre la vindicte publique.

Un peintre dégoûté de la vie fait le projet de se tuer. Il appelle son domestique. Tiens, dit-il en lui donnant une cassette, je ne veux pas mourir sans te faire du bien; va vendre tous mes bijoux, & fais-toi une rente viagère de l'argent qui en proviendra. Le pauvre domestique plus attaché à son maître qu'à la fortune, pleure & supplie son bienfaiteur de reprendre ses dons & de vivre; mais ses efforts sont vains, il est poussé hors de la chambre avec la cassette. N'ayant point de tems à perdre, il s'éloigne & court déposer chez un ami dont il est sûr, ce qu'on l'a forcé de garder malgré lui. Il revient promptement sur ses pas; il voit à la porte de la maison le peuple assemblé & la maréchaussée qui traîne un cadavre. Il ne doute point que ce ne soit son malheureux maître: il veut le secourir; il soutient que ses plaies ne sont point mortelles; mais la justice a des formes à remplir, & les formes s'opposent à tout ce qu'il demande. La loi d'abord, ensuite l'humanité. Quelle situation pour le plus tendre & le plus fidele des amis! (car peut-on nommer autrement l'homme capable du dévouement le plus sublime?) Mon

maître n'est pas mort, s'écrie-t-il encore une fois; mon maître n'est pas coupable de *Suicide*; c'est vous qui l'assassinez, si vous ne le secourez; c'est vous qui serez coupables, si vous le condamnez au supplice infâme de ceux qui s'assassinent eux-mêmes: connoissez l'auteur du crime.... C'est moi; c'est moi... On l'arrête, on l'entraîne aux pieds des juges qui le confrontent avec le corps, mais ce corps examiné avec plus d'attention, quoiqu'immobile, ne semble pas tout-à-fait inanimé; les chirurgiens sondent les plaies, & ne les trouvent pas mortelles; on espere, on voit l'heureux progrès des secours administrés, & si le malade n'a pas encore, au bout de plusieurs jours, articulé une seule parole, il parlera pourtant, & l'on compte sur le moment attendu. Cependant, contre toute vraisemblance, on condamne le domestique au supplice des assassins, & il sera exécuté dès que la voix sera rendue à son maître. Elle lui est rendue, il demande son fidele *Jacques*. On le croit dans le délire, on ne lui répond pas. --- Qui donc a pu me sauver, s'écrie-t-il, si ce n'est *Jacques*; où est-il? On le lui amene enfin, mais enchaîné. --- Que vois-je, celui qui refusoit ma fortune, qui me conjuroit de vivre...! A ces mots, le malade s'évanouit; mais le

prétendu coupable est libre, on est certain de sa générosité qu'il avoue, parce qu'il a vu son maître vivant. Il a voulu sauver la vie à ce maître si cher; il vouloit lui sauver au moins l'honneur au prix de son propre honneur & de sa propre vie. Tous deux ont vécu & sans doute vivent encore.

Croiroit-on que ce trait a été mis sous les yeux de l'Académie, & qu'elle a décerné le prix fondé par M. de *Montzion*, pour l'action la plus méritoire parmi le peuple, à une femme de chambre dont l'attachement pour sa maîtresse, qu'on a voulu récompenser, reposoit, suivant les bruits publics, sur une base honteuse?

Les lettres d'Angleterre, en annonçant l'énorme banqueroute de *Taylor*, directeur de l'opéra de Londres, ont fait mention de la conduite assez nerveuse qu'a tenue notre *Théodore* dans cette circonstance. Se trouvant dans les coulisses lors de la nouvelle de cette fatale aventure qui lui ravissoit dans un moment tout le fruit de ses espérances, elle lance d'abord quelques imprécations contre *Taylor*, puis prenant sa résolution, elle se dispose à présenter une adresse au public. Le Roi, qui étoit présent, craignit que cette démarche n'occasionnât quelque ferment-

tation dans l'assemblée, & fit ordonner à la danseuse de se défilster. Sa réponse fut : *qu'elle n'avoit quitté la France que pour se soustraire à des ORDRES DU ROI ; que dans le pays de la liberté, elle vouloit jouir de ses privilèges. Au surplus, ajouta-t-elle au porteur d'ordre : dites à GEORGE qu'il me paye & je consens à me taire.* Cette proposition n'ayant pas été agréée, Théodore continua sa motion & parvint, quoiqu'en assez mauvais anglois, à obtenir beaucoup d'applaudissemens & de promesses.

Le chevalier *Receveur* arriva dans le mois de mars 1783 à Londres, & crut pouvoir profiter de l'esprit de coalition qui avoit gagné toutes les têtes sur les bords de la *Tamise* : il s'adresse à celui même qu'il avoit voulu enlever, il y a dix ans (l'auteur du *Gazetier cuirassé*.) « Donnons-nous la main, » lui dit-il, il y a ici des coquins de » griffonneurs que votre exemple alle- » che, tendons nos toiles ensemble, » & que toutes ces mouches qui nous » fatiguent, viennent s'y prendre. --- » Je le veux bien, répond l'homme aux » cuirasses, mais je vous préviens que » je vais être arrêté pour 60 guinées » que je dois à un marchand tapissier. » --- A cela ne tienne, dit l'autre, al- » lons chez mon banquier, nous pren-

» drons sur ma lettre de crédit, de
 » quoi faire taire cet importun. Mais
 » avant tout, découvrez-moi qui est
 » l'auteur de cette polissonnerie des
 » *Petits-soupers de l'hôtel de Bouillon*. Ce
 » coquin a écrit deux lettres à Paris ;
 » j'ai vu ces lettres ; il faudroit se pro-
 » curer de l'écriture de tout ce qu'il
 » y a ici de François suspects , afin de
 » confronter. » Le premier auquel on
 s'arrêta , fut un nommé *Mauricon* qui,
 après avoir joué des farces dans quel-
 ques bureaux de Paris, est venu inviter
 les gens de Londres à des *Solilo-
ques* en guise d'Opéra-bouffon à une
 demi-guinée par tête. Le *Gazetier cui-
rassé* ne sachant comment s'y pren-
 dre pour avoir de son écriture, dit
 à un certain *la Fite*, de dire à un cer-
 tain *Jombert*, qu'il y avoit 5 guinées à
 gagner pour celui qui rapporteroit ré-
 ponse à une lettre qu'on lui donneroit
 pour *Mauricon*. *Jombert* va conter le cas
 à un certain *Dupuis*, qui se met en tête
 de gagner les 5 guinées, & fabrique
 sans scrupule l'écriture désirée. Le
 vieux G.... satellite de R.... soupçonne
 la fraude, & rencontrant un jour le
 célèbre *Philidor*, ami de *Mauricon*, il
 lui propose l'affaire, persuadé que ce
 moyen sera plus sûr. --- *Volontiers*, lui
 dit le musicien, je vais chercher *Mauri-
con*, il écrira sous ma dictée. --- *Eh non !*

réprend Goudar, *il ne faut pas que Maurigon sache de quoi il s'agit. --- Laissez-moi faire*, dit Philidor en se moquant de lui, *je vais vous l'amener*. Pendant ce tems on distribuoit & on affichoit dans les rues de Londres, un billet d'alarmes pour rendre le peuple attentif sur les desseins de l'*Inspecteur de police de Paris*. Ce billet étoit ainsi conçu :

Tocsin contre les espions françois, & avis aux étrangers qui n'aimeroient pas à aller pourrir à la Bastille.

„ Les braves & généreux Bretons, sont aver-
 „ tis qu'il y ici des Inspecteurs de la police de
 „ Paris, logés dans la cité, & quelques-uns
 „ de leurs fatellites dans les environs de S.
 „ James, lesquels font le guet, jour & nuit, mu-
 „ nis de bâillons, de menottes & de poignards,
 „ dans le dessein d'enlever & de transporter en
 „ France, les auteurs & éditeurs des trois ou-
 „ vrages suivans &c. „

Enfin le tems s'étant écoulé vaine-
 ment, M. le comte d'*Adhemar* arrive
 à Londres, & fait venir R... „ As-tu
 „ trouvé ce que tu cherchois, lui a
 „ demandé l'Ambassadeur? Non, Mon-
 „ seigneur. --- *Eh bien, cela étant, dé-
 „ campe & qu'après demain tu ne sois plus
 „ à Londres.* „

Lady Kirley se trouvant à Bath, faisoit une partie de Whisk dans une des salles d'assemblée: des femmes s'étant placées derriere sa chaise se mirent à s'entretenir d'elle en la nommant, & à dire tout ce qu'elles favoient & ce qu'elles ne favoient pas sur son compte. Cette scene qui étoit très plaisante, ne suspendit pas son jeu; son partner à propos d'un coup, lui demanda s'il ne lui restoit pas d'honneur: -- *En vérité,* répondit Lady, *je ne sais pas si ces femmes m'en ont laissé.*

Un plaisant proposoit au Lord North dans un moment où le *Budget* l'embarassoit fort, de mettre une taxe sur les cercueils, objet d'une nécessité indispensable, & qui auroit le rare avantage de ne pas faire crier les consommateurs.

Quelques Seigneurs de la cour de Vienne s'étant plaints à l'Empereur, de ce qu'ils ne pouvoient jouir décemment & à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles fourmilloient de petite noblesse & de peuple, ils supplierent S. M. I. de faire fermer le *Prater*, & d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'à des personnes de leur qualité. L'Empereur surpris de cette demande leur répondit: *Si je ne voulois*

voir que mes égaux , il faudroit que je m'enfermassé dans les caveaux des Capucins , où reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes sans distinction , & je préfère ceux qui ont de la vertu & des talens , à ceux dont tout le mérite est de compter des Princes parmi leurs ayeux.

Le Prince de Liege avoit invité à dîner M. C... , trésorier de Liege ; il arriva après le premier service , le Prince le lui fit observer. Il s'excusa sous le prétexte que des lettres qu'il avoit eu à écrire , l'avoient retenu chez lui : le comte de *Horion* qui se trouvoit à table , prit la parole & dit au Prince : *V. A. peut s'en rapporter là-dessus à M. C. ; je suis témoin pour lui , je viens de voir sortir son écritoire de chez lui , faisant allusion à une dame qui avait passé la matinée avec le trésorier. Ce mot rappelle celui de Sully à Henri IV. Ce bon Roi s'excusant d'être venu tard au conseil , disoit avoir eu la fièvre toute la matinée : Oui Sire , lui répondit le ministre , elle étoit verte , je viens de la voir au Balcon. --- Ventre-Saint-Gris , dit Henri IV , on ne te peut rien cacher.*

Deux soldats du régiment des *Gardes françoises* , aigris par différentes querelles , s'étoient inutilement battus à l'arme blanche sans parvenir à se blef-

fer ni l'un ni l'autre. Peu satisfaits de cette première charge, ils convinrent de prendre des armes moins douteuses, & s'armerent de pistolets. Les conventions faites, celui des deux à qui le sort avoit accordé l'avantage de tirer le premier, lâche son coup & manque son adversaire. Celui-ci à l'instant, fond sur lui & lui démontre facilement qu'il est maître de sa vie. --- *Tu peux la prendre*, répond l'autre avec tranquillité; *je t'ai manqué, venge-toi*. Aussitôt il tourne la tête. Ce noble dévouement étonne & touche son camarade: ce n'est plus sa vie qu'il veut, mais son amitié; il jette ses armes & le serre étroitement dans ses bras. Cette belle action ayant été connue du régiment, M. le maréchal de *Biron* en a voulu témoigner son contentement, en donnant à ces deux braves & généreux soldats des récompenses & des éloges.

M. le Comte *D'A******, lieutenant-général des armées du Roi, a été mis à l'*Abbaye*, pour avoir maltraité le tribunal des Maréchaux de France. Las de sa prison & du régime qu'il y observoit, il fit dire un jour au vieux maréchal de *R....* qu'il ne pouvoit plus vivre éloigné de sa femme, qu'il étoit tourmenté par des désirs violens, que la nature chez lui parloit d'une voix

trop forte pour qu'il pût lui imposer silence. Avec la gaîté charmante qu'il a toujours conservée, le Maréchal de R... s'écria : --- *Ah, ah ! dites à M. D'A... qu'il ne sortira de prison qu'après m'avoir appris son secret.*

Quelques jeunes officiers eurent une querelle avec le guet, chez *Nicolet*; l'affaire fut vive. Elle fut portée au tribunal des Maréchaux de France : le vieux Duc se ressouvint qu'il avoit été jeune & mousquetaire. Son esprit chevaleresque lui fit approuver l'effervescence des jeunes militaires. Il blâma les gens du guet. Un de ces jeunes gentilshommes s'écria : *M. le Maréchal, un soldat a eu l'impudence de dire qu'il se F... de vous ! --- Cela peut être, mais, Monsieur, comme il ne vous a pas prié de me le redire, ayez la complaisance de vous rendre à l'Abbaye.*

Le maréchal de *Richelieu* assistoit à un de ces petits soupers qui se donnent si fréquemment à Paris. Il se mit à rire aux éclats. Les quatre dames qui étoient de la partie voulurent en savoir le sujet : c'étoit à qui le devineroit ; on faisoit mille conjectures, & toutes tomboient à faux ; le Maréchal refusoit absolument de s'expliquer : il avoit déjà répété plusieurs fois que ces dames ne

lui pardonneroient pas cette confidence; la curiosité féminine s'augmentoît d'autant plus; on force le Duc à découvrir son secret; il cede enfin, en exigeant des lettres de grace que ces dames lui promirent. *Eh bien, leur dit l'Octogénaire, il faut vous obéir: la galanterie est de tous les âges; un souvenir charmant excitoit mes ris; je me rappellois qu'autrefois j'avois eu le bonheur d'être reçu dans le lit de chacune de vous; aujourd'hui je ne puis que vous le dire.*

Un jeune homme de qualité pria le même Maréchal d'avancer de trois jours la sortie de son frere, qu'une faute légère retenoit à l'abbaye. --- *Mon ami*; lui dit le Duc de R.... *je....* -- Souffrirez vous, Monsieur le Maréchal, que le frere de votre ami passe la nuit en prison? --- Il obtint ce qu'il demandoit.

Lorsque la célèbre Mad. Sabbatin, devenue depuis Marq. de Langeac, prit le parti de la dévotion, on remarqua quelque dérangement dans son esprit. Le Chev. de L.... son fils entrant chez elle un matin, la rencontre chargée de plusieurs petits paquets; elle l'aborde sans le reconnoître: -- Je vais, lui dit-elle, chez une de mes amies mettre à couvert mes bijoux & mes plus belles den-

telles ; car mes coquins de fils me volent & me pillent tout... Le Chevalier n'a garde de la tirer de son erreur. --- Madame, répond-il, votre prudence est bien placée, mais vous pouvez vous éviter la peine que vous vouliez prendre ; j'ose espérer que vous me connoissez assez pour me croire digne de votre confiance ; remettez-moi vos bijoux, vos dentelles, & soyez certaine que ces effets seront bien en sûreté entre mes mains... La Marquise ne balance pas à accepter l'offre, & confie ce qu'elle a de plus précieux à l'un de ceux à qui elle vouloit le soustraire.

M. le Duc de *** surprit un jour sa chère moitié dans les bras du précepteur de son fils. Cette digne femme lui dit avec une impudence ducale : » Que » n'étiez-vous là, M. ? Quand je n'ai » pas mon écuyer, je prens le bras de » mon laquais. »

Un de ces Marquis qui ne sont pas gentilshommes dit à M. de Pils, en parlant d'une de ses pièces, *qu'elle étoit détestable*. Avec beaucoup de douceur & d'honnêteté l'auteur lui demanda les motifs de son jugement. --- Elle est exécrationnable, vous dis-je, & dix personnes de *qualité*, avec lesquelles je soupois hier, sont de mon avis. --- Vous ne faisiez

pas un *souper de famille*, lui dit M. de *Piis* en lui tournant le dos.

Mad. *Dugazon*, actrice de la comédie italienne, en étoit tout au plus à son quinze ou seizième galant, depuis six mois qu'elle ne vivoit plus avec son mari, lorsque celui-ci s'avisait de le trouver mauvais. Le Comte de ** étoit de tour chez la Belle, *Dugazon* vient à entrer. Après quelques momens, il dit à sa femme : Madame, souhaitez le bonsoir à M. le Comte; aujourd'hui je reste ici : la belle toute tremblante bégaye un adieu au Comte en lui faisant signe d'éviter les querelles pour l'amour d'elle. Enfin le mari reste maître du champ de bataille; mais le Comte étoit de fort mauvaise humeur : le lendemain, le surlendemain, il alloit partout disant que *Dugazon* étoit un drôle, un policon, qu'il lui couperoit les oreilles. Si les oreilles de *Dugazon* n'ont pas été coupées, elles furent du moins fort échauffées de tous ces propos qui lui revinrent, & le hasard fit que quelques jours après il se trouva avec le Comte qui recommença devant lui les mêmes discours. *Dugazon* qui est un des plus braves histrions du siècle, lui signifia qu'il ne pouvoit souffrir tant d'affronts accumulés sur sa tête. Cette déclaration lui en attira un de plus; le

Comte lui applique un bon soufflet; l'autre dans la minute le lui rend de toute sa force. Ces deux rivaux brûloient de se battre, on les sépare, on les garde. *Dugazon* reçoit des ordres de la police, & sa femme avec tous ses talens, est menacée d'un tour à la maison de force. Enfin nos deux Messieurs en ont été chacun pour un soufflet, & l'on étoit fort curieux au palais royal de savoir la tournure que prendroit cette grande affaire. On se demandoit au *Caveau* comment cela finiroit, & ce que M. le Comte feroit du soufflet qu'il a reçu: *Parbleu*, répondit un plaisant, *il le mettra avec les autres*. La prophétie s'est vérifiée.

Les auteurs qui connoissent la complaisance des comédiens, soi-disant Italiens, & l'indulgence du tribunal qui tient ses séances dans leur Salle, conçoivent un opéra-comique en une heure, l'exécutent en une nuit, le lisent, le font jouer, tombent & se consolent aux pieds d'une Iris de coulisse, de l'injustice & du mauvais goût du public.

Lorsqu'on donna à ce théâtre le *Marchand d'Esclaves*, parodie du comédien *Rosiere* & du rimeur *Radet*, ces deux auteurs ont eu recours aux battoirs pour leur succès dramatique. Le der-

nier a dit plaisamment aux *Cariatides* de sa piece :

*Faites éclore de vos mains
Tout ce qu'on a droit d'en attendre.*

Ces vers sont la parodie des phrases rimées par *Sedaine* dans le *Roi & le Fermier*.

On raconte que M. *Cailvaha*, président de l'*Anti-musée*, implorant un jour le secours de ses amis pour la réussite des *Journalistes anglois*, écrivit sur les billets donnés :

*La manus tuas, domine, commendo spiritum
meum.*

Le Chevalier de*** étoit à souper avec la Demoiselle qu'on appelle *Théophile* ; ils parloient de doux plaisirs & s'occupoient de l'espoir de les goûter bientôt ; la Demoiselle au milieu de son ivresse amoureuse laissa échapper quelques témoignages de tristesse. -- Qu'avez-vous, bel ange ? Mon ami, je t'avouerai que j'ai un besoin, mais un besoin extrême de douze louis : -- Ma divine, je suis au désespoir, mais je n'ai pas le sou, pas la moindre obole, quel plaisir j'aurois à te donner cette bagatelle ! -- Donner ! ah mon ami, je connois ta situation, c'étoit un simple prêt que je demandois & pour peu de jours :

jours: je ne vens point mes faveurs à mon bon ami: là-dessus une effusion des sentimens les plus délicats: on alloit se mettre à table & bientôt se jeter dans les bras de l'amour, pour se dédommager des rigueurs de cette maudite fortune; on entend heurter à la porte: le Chevalier ne fait pas trop quel parti prendre. Ah, c'est Monsieur, dit la Demoiselle effrayée! ce Monsieur étoit un riche Financier qui fournissoit amplement à la dépense, tandis que le Chevalier étoit aimé pour lui. Celui-ci se réfugie dans un cabinet. Notre financier avec ses deux jambes cagneuses accourt pour embrasser sa charmante. --- Enfin, ma reine, me voilà débarrassé de ce malheureux tapis verd où j'étois cloué. Morbleu, nos affaires ne vont point du tout.... Les fermes sont à tous les diables, elles ne rendent que 30 pour cent, & il n'y a pas de l'eau à boire: --- Ah, Monsieur, je vous prie, laissez-moi avec vos fermes, vous augmentez ma migraine: eh bon Dieu! bon Dieu! ce sont des étonnemens, des coups dans la tête; aye, aye, aye! --- Mais, mon amour, voilà un vilain mal de tête, bien hors de saison; maugrebleu de la migraine... je venois.. --- Oh, Monsieur, allez-vous-en, allez-vous-en: --- Comment je ne souperai pas avec toi, & voilà un couvert tout

prêt : --- Il est vrai que je me préparois à manger un morceau quand ce malheureux mal de tête m'a surprise ; au nom de Dieu , laissez-moi , ce sont des souffrances inouïes ; je me flatte que le repos me raccommodera. --- Le repos ? mais , moi pour mon argent... --- Pour mon argent ?... à propos , n'auriez-vous pas douze louis à me donner , je suis d'une humeur de chien , c'est pour une marchande de modes qui ne me laisse pas respirer. --- Que veux-tu dire avec ta marchande de modes ? entre nous , ma bonne amie , fais tu combien tu me coûtes ? oh , moi je fais compter. --- Fi donc , Monsieur , est-ce que l'on compte ses plaisirs ? il me faut ces douze louis & tout à l'heure , sinon je vous saute aux yeux. --- Patte de velours , mon chat , patte de voleurs , je te dis que je n'ai pas un écu... Demain. --- Ce seroit dans la minute qu'il me les faudroit ; voilà ce que c'est que de se prendre de goût pour ces Messieurs des fermes , ils sont d'une ladrerie. --- Tu ne veux donc pas me donner un baiser ? -- Vous baiser , moi ? j'aimerois mieux... Monsieur plaisante... Pendant que le Financier embrasse la Demoiselle , il met adroitement douze louis sur sa cheminée , & prend enfin le parti d'abandonner sa Lucrece à la migraine qui l'afflige. Elle accompagne

jusqu'à la porte son Crépus, sans s'être apperçue de son bienfait. Le Chevalier fort du cabinet, voit les douze louis, les met dans sa poche. La Demoiselle revient en se plaignant de l'inflexible avarice de ces gens à argent. Ma chère, lui dit le Chevalier, je cède au desir de vous obliger, je ne vous dissimulerai pas que j'ai hésité, mais l'amour l'emporte; tenez, voici ces douze louis, c'est ma foi, toute ma fortune. La maîtresse est enchantée & promet bien de rendre cette somme; ils soupent gaïement, & la nuit est encore plus agréable. Le lendemain le Financier revole auprès de sa fidelle, il meurt d'envie de savoir quel sentiment aura produit sa galanterie: il s'attend à des remerciemens, à des caresses; on le reçoit maussadement, on l'accable d'épithètes mal sonnantes, on lui déclare même qu'il faut prendre son parti. Mais, s'écrie le financier, ma petite, vous êtes une ingrate; comment, je vous ai donné hier ces douze louis que vous m'avez demandés avec tant d'humeur. --- Vous m'avez donné hier 12 louis! Vous? --- Eh oui moi-même, je les ai posés sur votre cheminée.... Contestations, reproches, refus de croire Monsieur; enfin il a fait tous les sermens, il a juré par Plutus. On vient à être persuadé; il faut donc, dit la demoiselle,

que j'aie été volée ! La douceur renaît dans le commerce , mais l'infante à peine a-t-elle apperçu le Chevalier , qu'elle lui dit en riant : Oh , je le crois bien , Monsieur le fripon , que je ne vous rendrai pas ces douze louis ; allez , on pardonne tout à l'amour , nous mangerons ensemble cette libéralité de Monsieur. Le Chevalier avoua tout , en rit lui-même , & les deux amans n'en furent que plus empressés à duper le Financier.

Un moine ayant entendu dire que dans les maisons de jeu deux hommes qui s'entendent & se donnent des points à propos , peuvent ruiner une galerie , fit habiller en satin le marmiton d'un traiteur , & se rendit chez Charrier. Un garde-du-corps lui vit donner point à la triomphe ayant le roi , la dame & le valet ; il saisit le bras du moine , démontra sa friponnerie & le fit conduire chez le commissaire ; obligé de se faire connoître , il avoua bonnement que ce moyen étoit le plus simple qu'il eût imaginé pour avoir de l'argent. --- Comme cette scène cause du scandale , qu'elle est publique , il faut plaindre le moine imbécille. Les punitions du cloître sont terribles ; celui qui vous les inflige , a toujours quelques motifs de vengeance contre son frere , & ne laisse

pas échapper l'occasion de se satisfaire.

Un jeune homme répétoit la dernière scène de *Zaïre* avec une jeune Demoiselle en présence de sa mère. L'actrice dit avec tant d'âme ces mots : *Je meurs*, que nous eussions deviné, dit-on, avec quelle arme on la perçoit. Mais la bonne maman n'y vit dans sa fille qu'une supériorité de talent qui l'enchantait. *Je regrette*, dit-elle, *de n'avoir pas bien vu le coup de théâtre : cela doit être sublime : --- Oh, c'est un superbe moment ; n'est-ce pas, Mademoiselle ? --- Oui, Monsieur.*

Lorsque l'on a rebâti le temple de Themis (*le Palais*) on y a mis des statues représentant des vertus. Le lendemain on lisoit l'inscription suivante aux pieds de la *Sagesse*.

*Pour orner ce palais, un artiste fameux
A travaillé. Quelle est la plus belle statue ?
La Prudence est fort bien, la Force est encor mieux ;
Mais la Justice est mal rendue.*

La mémoire des catastrophes affligeantes se perpétue par les écrits, par la tradition, souvent par des monumens, tandis que les traits vraiment dignes d'être gravés sur le bronze, pas-

sent à peine par quelques bouches & demeurent ensevelis dans l'oubli. Répétons, autant que faire se pourra, l'injuste ingratitude des hommes & rendons un hommage pur & sincère à des vertus dont l'existence, toute rare qu'elle soit, est si consolante. M. *Sheerer*, riche négociant de la ville de *Lyon*, se trouvoit en avance de cinquante mille livres avec un fabricant. Celui-ci se voyant à la veille de culbuter, mais distinguant apparemment & bien justement M. *Scheerer*, des autres créanciers auxquels il avoit affaire, fut le trouver pour lui faire connoître la position critique où il se trouvoit, & pour, en même tems, le rassurer sur la somme qu'il lui devoit, & le nantir de cinquante mille livres de *Billets au Porteur*. „ Vous m'avez pris pour con-
„ fident, lui dit cet honnête Négociant,
„ je deviendrois le complice de votre
„ faillite si j'acceptois maintenant le
„ remboursement que vous m'offrez.
„ Oubliez ma dette, & conservez s'il
„ se peut, votre honneur & votre cré-
„ dit. Si vous parvenez à faire face à
„ vos engagements, je ne me lasserai
„ point d'attendre; si, malgré cela,
„ vous avez le malheur de vous voir
„ contraint de déposer votre Bilan,
„ vous me rangerez dans la classe de
„ vos autres créanciers, & je partage-

„rai comme eux au prorata de votre „actif. „ Il n'appartient pas à tout le monde d'apprécier cet acte rare & précieux de générosité, de justice & de délicatesse. Chacun verra bien la beauté du procédé ; mais peu sentiront la valeur d'un pareil sacrifice pour un homme qui est dans les affaires, & que l'on doit supposer imbu des maximes inflexibles pour ne pas dire barbares, de ces sortes de gens, depuis le plus petit, le plus vil *Grippe-Sou*, jusqu'au plus opulent banquier.

LIGURIE,

Conte traduit du Grec.

Ligurie entra un jour brusquement dans ma chambre. L'égarement de ses yeux, la précipitation de ses mouvements, le désordre de sa chevelure & de ses habits, tout annonçoit en elle un trouble & une agitation extraordinaires. J'étois encore au lit; elle s'assit près de moi, elle m'embrassoit, elle vouloit parler : mais elle étoit trop émue & sa bouche ne rendoit que des sons mal articulés. J'aime tendrement cette aimable enfant : je crus qu'elle venoit d'essuyer quelque disgrâce : j'essayai par mes caresses de lui rendre sa tranquillité ; enfin peu à peu elle se remit & dès

qu'elle eut recouvré l'usage de la parole : „ Ah , ma chere *Leucosie* , s'écria-t-elle , qu'ai je à vous apprendre ! hier , au coucher du soleil , il m'a semblé voir *Biblis* ; elle s'approche de moi d'un air mystérieux , elle m'enveloppe la tête d'un voile blanc & m'ordonne de la suivre. J'obéis sans hésiter , vous savez quelle est ma confiance en cette femme ; nous traversons la ville jusqu'à l'endroit où demeure mon tuteur , nous entrons dans une rue étroite & détournée , alors le peu de jour qui nous avoit éclairées jusques-là nous abandonne totalement. Le silence qu'observoit *Biblis* , l'ignorance des lieux , la nuit affreuse qui m'environnoit , me pénétoient d'une terreur secrète dont je ne pouvois me défendre. Eh ! où me conduisez vous , ma chere *Biblis* , lui ai-je demandé ? Elle ne me répond point. Une porte s'ouvre & nous descendons à tâtons dans un souterrain obscur où conduisoit un degré tortueux. „

„ Imaginez , ma chere *Leucosie* , de quelle frayeur j'étois pénétrée. *Biblis* , après m'avoir guidée quelque tems dans l'obscurité , me quitte tout à coup. Vous êtes , me dit-elle , dans le temple d'un Dieu ; gardez-vous , quoi qu'il vous arrive , de troubler par vos cris la célébration des mystères. En finissant ces mots , elle s'éloigne de moi. „

„ La

„ La surprise me rendoit immobile ; je ne savois que penser. De quelle nature sont donc les mysteres qui se célèbrent ici , me suis-je dit à moi même ? pourquoi les couvrir d’une nuit si épaisse ? mais les Dieux ne s’expliquent pas sur la maniere dont ils veulent être adorés. Ce n’est pas à nous à pénétrer le secret dont ils sont jaloux. Il suffit de savoir que je suis dans leur temple. Sans doute on respecte ici l’innocence , & *Biblis* m’aime trop pour m’exposer à quelques périls. Ces courtes réflexions m’ont tranquillisée. J’ai étendu les mains autour de moi pour m’assurer si je n’avois point de compagne de mon aventure , à qui je pusse demander des éclaircissémens , & j’ai prêté l’oreille avec attention , pour entendre s’il ne se faisoit pas quelque bruit , qui servît à diriger mes pas. „

„ Du sein du silence qui régnoit autour de moi , il s’échappoit de tems en tems des soupirs , non de ces soupirs douloureux que nous arrache un sentiment amer ; ils alloient jusqu’à mon cœur , mais ils y portoient moins la compassion qu’une certaine émotion douce qui faisoit couler dans mes veines un feu subtil. J’éprouvois un sentiment inconnu. J’étois hors de moi-même , je désirois , je craignois , sans connoître l’objet de mes desirs & de

mes craintes. Un petit bruit qui s'est fait entendre, m'a forcée de redoubler mon attention. Il étoit tel que celui que fait un pas léger & suspendu. Le bruit semble s'approcher de moi : dans le moment on prend une de mes mains. Vous connoissez ma timidité, ma chère *Leucosie*. Seule dans un lieu où tout me paroïssoit incompréhensible, quand j'ai senti qu'une main étrangère saisissoit la mienne, ne devois-je pas crier ? néanmoins j'ai fait mes efforts pour m'en débarrasser. Pourquoi me fuyez-vous, charmante *Ligurie* ? me disoit une voix basse, trop forte pour être la voix d'une femme, mais si sonore, si douce, si touchante que ce ne pouvoit être celle d'un mortel. »

» Pourquoi me fuyez-vous ? que craignez-vous de mes caresses & de mes transports ? je suis le Dieu que l'on révere en ces lieux. Eh ! que me servent l'encens, les victimes que l'on m'offre, les honneurs dont on m'accable, si je n'aspire qu'au bonheur d'être aimé, sans pouvoir y réussir. »

» Vous êtes un Dieu, ai-je repris encore toute effrayée ? eh ! qu'exigez-vous de moi, hors le respect & la crainte ? --- S'ils sont faits pour moi, ce n'est pas de vous que je les exige, vous de qui dépend mon bonheur, vous dont la possession me flatteroit mille fois plus

que l'immortalité même. Arrêtez, aimable *Ligurie*, ne troublez pas par vos froideurs, la félicité d'un Dieu qui ne se servira de son pouvoir que pour vous rendre heureuse, si vous voulez l'être par son amour.»

» Jugez de mon embarras, ma chère *Leucosie*; que pouvoit répondre une fille sans expérience, à un Dieu puissant qui la pressoit? car je ne doute pas que ce ne soit un Dieu. Il n'y a rien d'humain dans toute mon aventure. Vous croyez donc, ai-je répliqué, que je m'abuse ainsi sur le foible pouvoir de mes charmes? vous êtes un Dieu, le cœur me le dit: jamais l'approche d'aucun mortel ne m'a occasionné le faiblissement que j'éprouve; mais votre puissance m'alarme plus qu'elle ne me rassure; qu'ai-je à prétendre si je me livre à vos transports? Jouet d'un goût passager, aujourd'hui l'objet de vos desirs, demain de votre indifférence, peut-être de vos mépris, si je consens à vous écouter & que je prenne de l'amour, à quel affreux désespoir vais-je être livrée? ne fais-je pas comme les Dieux aiment, & les sermens d'amour vous engagent-ils plus que les humains?»

» Ah! m'a répondu la voix, ne jugez pas de mes sentimens par ceux des autres, ne me forcez pas à détester

la grandeur suprême qui me ferme l'entrée de votre cœur. L'ardeur que je ressens, ma chère *Ligurie*, n'eut jamais d'exemple ni dans les cieux ni sur la terre; demandez-m'en des preuves. Eh! que ne ferai-je pas pour m'assurer votre possession! oui, j'en jure par vos charmes, par les desirs vifs & pressans qui me transportent hors de moi-même, par les feux brûlans qui me ravissent & qui me dévorent, vous seule pouvez faire mon bonheur, & si votre cœur se laissoit aller à quelques mouvemens dereconnoissance, la mienne n'auroit pas de bornes. Mais vous êtes muette, & mes transports, tout vifs qu'ils sont, ne sauroient même vous émouvoir! Ah! destin cruel, je ne vois que trop mon malheur. J'ai combattu jusqu'à ce jour pour ne pas vous montrer un amour inutile; mais mon feu se déclare enfin vaincu par sa propre violence. *Juno* me favorise; c'est elle-même qui, sous la figure de *Biblis*, vous a conduite en ce lieu si favorable à ma flamme, en ce lieu qui pouvoit être pour vous & pour moi le théâtre du plaisir le plus pur & où je ne sens qu'augmenter mon martyre. O ma Déesse! voyez l'état où vous réduisez mon cœur, & si le vôtre est fermé pour l'amour, qu'il s'ouvre du moins pour la pitié.»

» Le Dieu, en tenant ce discours, insensiblement me tenoit embrassée; je ne songeois pas à me défendre. Un baiser qu'il me donna, m'a tirée de ma distraction. J'ai voulu m'échapper de ses bras, mais le feu de ses lèvres brûlantes avoit déjà passé dans mon ame. Je m'efforçois de me dérober à ses embrassemens, & je ne trouvois de force que pour y répondre. Enchanté d'un désordre qui augmentoit encore par l'emportement de ses caresses, il m'a témoigné son ravissement par mille nouveaux baisers mêlés de nectar & d'ambroisie. Non, l'amour lui-même ne sauroit mieux les assaisonner. Je ne te le cacherai pas. Si les desirs de mon amant, contens de leurs progrès, eussent expiré sur mes lèvres & ne se fussent pas portés plus loin, mes bras n'auroient fait d'efforts que pour le retenir. Mais hélas! ses transports indiscrets m'ont bientôt rendue à moi-même. Cruel! lui ai-je dit, en recueillant ce qui me restoit de forces pour me défendre & pour lui parler, qu'osez-vous entreprendre; vous savez sans doute inspirer de la foiblesse, voudriez-vous en profiter pour me séduire? je suis innocente, vous êtes un Dieu, respectez-vous vous-même, laissez-moi fuir.... Me fuir, ingrate, m'a-t-il répondu, quand je quitte les Cieux pour vous!

je ne vous ferai pas valoir ce sacrifice : que ne puis-je vous en faire d'autres ! mais ne méritai-je pas de vous des sentimens plus doux ? quelle est après vous la mortelle qui pourroit me les refuser ? Ah ! me suis-je écriée , contentez-vous de toute ma tendresse. Eh ! quelle autre vous aimeroit mieux que moi ? j'en atteste les Dieux que je crains ! je ne ressentis jamais ce que je sens pour vous , & c'est assez de vous dire que dans le trouble où je suis , je n'ai pas trop de toute ma raison pour me défendre. Vous m'aimez , *Ligurie* , a repris mon amant ? ô aveu qui m'enchanté ! vous m'aimez , redites-le-moi encor... vous m'aimez ?... Le Dieu emporté par l'excès de sa reconnoissance , m'a prodigué avec une nouvelle ardeur les caresses que mes reproches avoient suspendues , j'ai fait ce que j'ai pu pour lui résister ; mais hélas ! que pouvois-je faire ? c'est un Dieu , je ne suis qu'une seule foible mortelle. »

„ Comment vous les détaillerois-je , ma chère *Leucosie* , ces caresses si vives , ces protestations si tendres de mon amant ? Charmante *Ligurie* , me disoit-il , je vous aime. J'en jure par le Stix , je vous aimerai toujours ; mais hélas ! que deviendrois-je , si même dans des siècles reculés je venois à vous perdre ? quel supplice pour moi ! jugez de mon

désespoir par mes transports presens. Combien ne regretterois-je pas de ne pouvoir mourir avec vous ? il y va de mon repos, les Dieux ne vous refuseront pas cette grace, vous jouirez de l'immortalité dont vos appas vous ont rendue digne. »

» Comment ! je serois immortelle ! lui ai-je dit comblée de joie. Ah ! mon cher amant, je vous aimerai donc toujours. -- Comme je prononçois ces mots, un bruit sourd s'est fait entendre, le Dieu s'est dérobé de mes bras. Je vous quitte, m'a-t-il dit, mais c'est pour vous revoir bientôt & vous revoir immortelle. J'en vais parler à Jupiter..., & dans le moment il s'est retiré. »

» Quelle séparation ! ah ! que j'ai souffert, ma chère *Leucosie* ! tous les plaisirs m'ont abandonnée avec mon amant ; ils n'ont laissé dans mon cœur qu'un vuide affreux. L'horreur des ténèbres qui m'environnoient, a redoublé, & pour mettre le comble à mon abattement, des remords se sont fait sentir ; car quelqu'innocente que je sois, je n'en ai pas pour lors été exempte. Sans doute la vertu se plaint toujours, quelque précaution qu'on ait prise pour la rassurer, & la pudeur s'alarme même de la jouissance des plaisirs permis. Quoi qu'il en soit, maintenant je ne

me reproche rien. Si je me suis livrée aux transports du Dieu, ce n'est qu'à titre d'époux : j'ai pour garans de sa foi ses sermens, j'ai sa candeur & sa tendresse. Il m'avoit à peine quittée, lorsqu'une voix inconnue m'a appelée par mon nom. Je me suis avancée du côté d'où elle venoit; on m'a tendu la main, & je suis sortie du temple par la porte par laquelle on m'avoit introduite.... »

Ligurie n'est autre qu'une Dlle Forestier, jolie marchande de modes de 14 à 15 ans, dont le Duc D** étoit éperdûment amoureux. Biblis est la Dubuiffon, un des plus habiles ministres qu'ait eus la fameuse Gourdan. Leucosie est une bonne amie de la petite Forestier; le temple n'est qu'un petit boudoir de la petite maison du Duc.

A peine Ligurie, ou pour parler sans voile, Mlle Forestier, eut elle cessé de parler, comme elle cherchoit dans les yeux de sa compagne, ce qu'elle pensoit de cette étonnante aventure, & comme celle-ci s'appretoit à lui communiquer ses idées, on frappe à la porte à coups redoublés. La compagne ouvre en tremblant... C'étoit la Dubuiffon qui s'annonçoit elle-même par des battemens de mains & des éclats de rire immodérés: elle saute au cou de la jeune amante. Eh, lui dit-elle,

nous avons donc en vous une Déesse de plus : certes l'Olimpe ne pouvoit faire une meilleure acquisition. Entrez, Dieu charmant, cria-t-elle au Duc qui la suivoit, venez donner à votre Déesse, de nouvelles assurances de l'amour que vous lui avez juré, & lui confirmer le don de l'immortalité. Le Duc vole aux pieds de la belle abusée qui comprend enfin comment elle a été prise pour dupe. La pudeur & la honte couvroient ses joues d'une rougeur forcée, & le dépit les baignoit de larmes. Elle veut se débarrasser de son amant; mais ses forces l'abandonnent. Punissez-moi, prenez ma vie, dit le Duc en la serrant étroitement dans ses bras : je suis un perfide; je l'avoue, mais pardonnez, si je vous ai trompée quelques instans, c'est pour ne vous tromper jamais. L'amour dont je brûlerai toute ma vie pour vous, sera ma seule excuse : puisse-t-il me mériter mon pardon!... Le Duc parloit avec grace; il est bien fait, jeune, galant; il soupироit, il versoit même des larmes qui paroissoient si naturelles! enfin il étoit tel qu'il faut être pour persuader les femmes. D'ailleurs sa belle étoit amoureuse, sans expérience, & la colere dure peu dans le cœur des jeunes filles. Le Duc s'y prit si bien, qu'insensiblement les pleurs

de la jeune personne se sécherent. Vous pensez bien qu'on ne tarda pas à pardonner la petite supercherie & qu'on scella le pardon par des caresses si passionnées, que la vieille *Dubuisson* qui en étoit témoin, en paroïssoit vivement émue, toute usée qu'elle est. Depuis ce tems, la jeune marchande de modes a une voiture, des dentelles, des diamans, une jolie maison bien montée.

Le Comte D*** alla un jour chez la D***. Il la trouva versant des larmes feintes ou sincères sur un malheur qui la menaçoit. Calmez-vous, lui dit l'homme de Cour, de quelle somme est-il question? --- De vingt mille francs. --- N'est-ce que cela? soupçons & demain j'arrangerai l'affaire... Ils soupent &c. &c. &c. Le lendemain en effet il lui envoya un arrêt de surséance pour trois jours.

On félicitoit le Marquis de *** sur un régiment qu'il venoit d'obtenir. Il étoit en concurrence avec un parent de M. le Duc de N.. Le Marquis remercioit avec un air de grande modestie. Ce qui me flatte le plus, dit-il, c'est que je n'ai fait aucun pas pour l'obtenir. Je le crois, reprit vivement

le Duc de N.... *Quand on rampe , on ne marche pas.*

On a beaucoup parlé à Spa , d'un jeu que l'on nommoit le *Jeu du Prince d'Albanie*. Ce fameux aventurier prétendoit avoir perdu de grosses sommes au jeu ; il déclamoit avec énergie contre cette passion , protestant qu'il ne l'avoit jamais eue , mais qu'au surplus il borneroit sa complaisance aux parties qu'il avoit faites. On voulut savoir s'il étoit de bonne foi , & si la morale qu'il prêchoit , n'étoit pas occasionnée par l'épuisement de sa bourse. Des joueurs allèrent un matin chez lui , & s'y prirent de toutes les manières pour le faire renoncer à ses principes. Ils lui offrirent de jouer si gros ou si petit jeu qu'il le voudroit. --- Eh bien , Messieurs , répondit le Prince , puisque vous voulez jouer mon jeu , j'y consens. Vous allez connoître le seul qui puisse m'intéresser. Il fait monter dans l'appartement un tonneau vuide d'un demi-muid ; puis s'adressant aux joueurs : --- MM. , nous mettrons l'un après l'autre un louis dans ce tonneau ; lorsqu'il sera plein , celui de nous dont le louis tombera le premier à terre , aura tout gagné... On pense bien qu'on ne se trouva pas assez riche pour faire la partie du Prince , & qu'on cessa de le presser.

On ne parle à Paris que de duels & de coups d'épée. De tems en tems l'ardeur chevaleresque du François se renouvelle; l'esprit militaire & susceptible des *Celts* & des *Gaulois* nos ancêtres, existe encore chez nous: la froide philosophie a fait de vains efforts. Le caractère d'une nation, comme celui d'un particulier, peut paroître changé, mais il ne l'est jamais réellement. *Si l'on vous dit que deux montagnes se sont approchées, croyez-le, disent les Chinois; si l'on vous dit que le caractère d'un homme a changé, n'en croyez rien.* Mardi dernier, un homme cracha de sa voiture sur un jeune homme à pied, il descendit, fit des excuses; elles ne furent point admises, il fallut se battre, & mourir, pour avoir craché.

La Dlle de Villiers, âgée de 64 ans, fut un jour trouvée morte dans la rue d'Orléans aux marais. Le Commissaire la fit exposer à la morgue; personne ne la réclama, elle fut enterrée. Un de ses parens inquiet de son sort fit des perquisitions; il reconnut les habits de sa parente, on la fit déterrer, il fut sûr de son fait. On fut que le jour de sa mort elle avoit dîné chez le Chev. de la Touche, Capitaine de hofards; un exempt de police se transporta chez lui, l'interrogea. Un commissaire suc-

céda à l'exempt, il fit avouer au Capitaine que la femme avoit expiré chez lui, que la nuit il l'avoit transportée dans la rue pour éviter les tracasseries de la justice : sur cet aveu, on l'a conduit en prison. On assure qu'on a trouvé trente doubles louis dans son bureau, & qu'une reconnoissance du mont de piété prouve qu'il avoit des habits en gage. Une Demoiselle assez jolie qui vivoit avec lui s'est trouvée compromise dans cette affaire atroce qui s'est terminée par un *plus amplement informé*.

Il est des crimes qui paroissent provenir d'un tel dérèglement d'imagination qu'il faut supposer dans ceux qui s'en rendent coupables un grand fond d'habitude à en commettre. S'il est plus cruel de voir un meurtre de sang-froid que de le faire, que penser de celui qui goûte du plaisir à ce sanguinaire spectacle ? C'est à coup sûr un monstre, un scélérat déterminé.

Ces jours passés, deux soldats suisses s'étant transportés dans les environs de Vaugirard, se disposoient au combat, lorsqu'un garde-chasse qui traversoit la campagne, accompagné d'un jeune homme, les aperçut. Le cœur du jeune homme lui eut bientôt fait sentir son devoir; il veut voler, quoi-

que sans armes, au milieu des combattans, & prévenir la mort de l'un des deux; mais à peine alloit-il exécuter son généreux dessein que le garde l'arrête, & lui prescrit de laisser aux prises les deux Suisses. Les représentations du jeune homme sont vaines. --- *Si tu bouges*, lui dit le garde, *tu es mort*, en le menaçant de son fusil. Le jeune homme ne peut se persuader qu'il soit capable de l'inhumanité de laisser sous ses yeux deux braves gens s'entr'égorger, & qu'il ait la cruauté d'accomplir sa menace; il s'élance vers les deux Suisses & leur crie d'arrêter. --- Dans l'instant le coup part, & le malheureux jeune homme est renversé. Les Suisses prévenus par le cri du jeune homme, & distraits par un coup de feu si voisin, se retournent, voyent l'infortuné terrassé & le scélérat de garde prenant la fuite; sa cause devient la leur, ils se réunissent pour poursuivre le meurtrier, l'atteignent, & le font succomber sous leurs sabres. Il n'est pas mort, & la justice qui s'en est emparée, instruit cette affaire, dont les circonstances aussi touchantes que révoltantes, ne prouvent que trop combien le dérèglement des sens conduit également l'homme à devenir *Neron* se prostituant, ou *Neron* contemplant dé-

licieusement le cadavre sanglant de sa mere.

Un fait sur lequel il n'est pas aussi facile de prononcer, est celui d'un pere qui, cédant à l'indignation de l'honneur, a violé le plus saint caractère de l'homme en devenant le bourreau de son fils. La semaine derniere un particulier retint à souper un de ses amis. Le fils de la maison se trouva placé près de lui, & ne vit pas, sans beaucoup de concupiscence, le gros brillant & la montre que portoit son voisin. Soit convoitise particuliere, soit désir de satisfaire quelque maîtresse, le jeune homme conçoit le dessein de voler l'ami de son pere. Peu avant qu'on se retire, il feint de s'aller coucher, & va dans une rue détournée pour attendre son homme; il l'entend, ses sens se troublent, l'idée d'une reconnoissance lui tourne la tête, au lieu de renoncer à son malheureux projet, au lieu de fuir, il attaque traitreusement la victime qu'il veut dépouiller, & de deux coups sur la tête le fait tomber à ses pieds. Le diamant & la montre sont enlevés: il retourne chez son pere & dépose le vol qui l'embarrasse déjà tant dans un petit buffet de sa chambre. --- Pendant ce tems on relevoit sa victime, & graces à quelques eaux spi-

ritueuses on l'avoit rappellée à la vie. Comme son ami n'étoit pas éloigné, le blessé s'y fit transporter pour y passer la nuit. -- Il dit en quatre mots son aventure; on s'empresse à lui donner des secours, il est introduit dans la chambre du fils pour plus de commodité; tout est mis sans dessus dessous, on ouvre par hasard le fatal buffet. --- O ciel! il voit, il reconnoît son diamant & sa montre. --- *Mon ami*, dit-il, *voilà mes bijoux! Que voulez-vous dire? seroit-il possible?* --- *mon fils! ô malheureux pere!* Le jeune homme paroît, affecte un air tranquille; son pere ne voit plus en lui qu'un être destiné à l'échafaud; cette affreuse idée trouble ses sens, & dans un transport furieux il lui brûle la cervelle: cet acte de désespoir n'est pas plutôt commis, qu'il est suivi des plus affreux remors, les inquiétudes de la justice viennent y mettre le comble, & sans de puissans protecteurs, c'en étoit fait du pere & du fils.

M. de la *Blinaye*, Gentilhomme breton, vivoit dans sa terre avec une fortune honnête, mais trop modique pour qu'il pût s'en écarter, habiter la capitale ou les grandes villes de sa Province. La même raison l'avoit empêché de se marier.

marier. Doué cependant d'un tempérament assez vigoureux, il avoit été obligé de s'en tenir aux payfannes ses vassales, qui s'étoient trouvées honorées de sa couche; ou aux femmes de quelques gentillâtres ses voisins, qu'il avoit cocufiés. Il avoit plus de soixante ans, lorsque des successions considérables lui étant arrivées, il s'est trouvé à la tête de cent mille livres de rentes. C'étoit le moment de jouir, & comme il étoit pressé par le tems, il se rend en diligence à Paris, le centre des plaisirs, où il pouvoit aisément par leur multiplicité & leur continuité regagner ce qu'il devoit perdre nécessairement du côté de la durée. Il prend un hôtel superbe; il monte sa maison sur le plus grand ton & nage dans les délices. Il loue une loge à l'année à tous les spectacles. Celui qui le flatte le plus, c'est l'Opera. Ses sens, en quelque forte neufs à cet égard, lui procurent presque les impressions vives de la jeunesse: il ne tarda pas à payer le tribut, c'est-à-dire à devenir épris d'une Nymphe de ce pays enchanteur. Mlle *Beaumefnil* fut celle qui le frappa. La finesse de son minois, le piquant de son jeu, la légèreté, l'agrément de sa voix le séduisirent; il se trouva enlacé sans s'en appercevoir, il ne pouvoit manquer l'Opera un jour où elle jouoit: quand

elle ne paroïssoit pas , il étoit dans une inquiétude extrême ; elle venoit toujours trop tard sur la scène ; & elle s'en alloit trop tôt. Il avoit assez d'expérience pour sentir ce que cela signifioit , & heureusement son opulence le mettoit dans le cas de ne pas craindre un refus. D'ailleurs le moment étoit favorable : il apprend que la Chanteuse n'a point d'entrepreneur , ni même d'amoureux , qu'elle est parfaitement sa maîtresse. Il saisit l'occasion & va la trouver. Il lui déclare qu'il est un Provincial , un vieux Reître très gauche dans le commerce des femmes de spectacle ; que cependant , par un instinct naturel , il l'a démolée & goûtée au milieu de cent autres : qu'elle lui plaît infiniment , qu'il en est fol , & qu'il a 50,000 livres à manger par an avec elle , s'il est assez heureux pour que ses hommages soient agréés. A travers ce ton brusque , & qui lui étoit peu familier , Mlle Beaumefnil découvre un genre d'éloquence très attrayant. L'originalité du personnage ne la rebute point , & elle semble disposée à accéder à ses propositions. Les conventions ne tardent pas à se conclure : La plus importante étoit déjà annoncée & devoit faciliter toutes les autres : il lui donne pour premier présent de noces mille louis , & du reste mille écus par mois. Il demande pour retour , non de l'a-

mour, il fait que cela ne se commande point; elle n'est pas plus libre de l'aimer que lui de ne la pas aimer; mais il demande des égards, des caresses, tout ce qui peut le supposer ou y suppléer. Il desire, en second lieu, qu'elle écarte tous ces freluquets, ces petits-maîtres, ces talons rouges, dont l'essain fourmille autour d'elle. Enfin, il exige le plus grand secret; il craint le ridicule qui résuilliroit sur lui d'une passion si tardive. Une seule femme de chambre affidée doit l'introduire dans la nuit, & durant le jour ses visites ne doivent ressembler qu'à celles d'une multitude de gens graves, d'amateurs, de Seigneurs sensés qui viennent la voir.

L'actrice s'étoit si exactement conformée aux intentions de M. de la *Blinaye*, qu'il étoit très-content. Leur union duroit depuis plusieurs mois, & la reconnaissance chez Mlle *Beaumesnil* étoit si vive, si empressée, si ardente, qu'à tous les yeux elle auroit eu les caractères d'une vraie passion, sans l'âge de l'amant & cette qualité d'*Entreteneur*, si incompatible avec l'amour. Quoiqu'il en soit, le soin même qu'avoit pris M. de la *Blinaye* pour s'assurer exclusivement de la possession de ce trésor, contraria ses intentions, & fut vraisemblablement ce qui troubla son repos & son bonheur.

Il avoit pris dans son hôtel son neveu, le Chevalier de la *Royerie*, jeune Officier aux gardes, qu'il aimoit beaucoup, & dont il comptoit faire son héritier. Son objet étoit en conséquence de le marier promptement. Jusques-là il veilloit sur lui avec attention, & ce militaire n'étoit pas entré pour peu dans ses raisons de tenir cachée son inclination ou plutôt sa foiblesse envers une courtisane; il sentoit bien que ses discours n'auroient plus aucune force sur son pupille, & que son exemple auroit détruit tout l'effet de sa morale. Pour mieux le contenir il le menoit toujours avec lui aux spectacles, & c'étoit à l'Opéra qu'il alloit le plus souvent. Là, quand ils étoient ensemble dans la loge, il ne manquoit pas de se répandre en exclamations d'admiration sur le compte de sa maîtresse. Il fixoit ainsi, sans le vouloir, continuellement les yeux de son neveu sur Mlle *Beaumesnil*, & à force de la lui faire distinguer, à force d'éloges, il parvint à enflammer pour elle ce jeune homme, qui auroit pu le devenir pareillement pour toute autre dans les mêmes circonstances. Qu'on juge des ravages que devoit causer dans un cœur novice, une passion journellement accrue par la présence de l'objet, nourrie de ses louanges répétées à outrance, & concentrées, réprimées par la présence

d'un mentor sévère. On concevra facilement à quel degré d'impétuosité elle devoit être. D'abord, le Chevalier pressé du besoin d'exprimer au dehors tout ce qu'il sentoît, se contenta d'écrire à Mlle *Beaumesnil* une lettre très chaude, très emportée, où la traitant comme les femmes de son espece, il la marchandait & lui offroit des sommes exorbitantes.

Cette déclaration resta sans réponse. La passion du jeune homme n'en devint que plus violente. Mais ce qui prouve qu'elle tenoit du caractère de l'amour véritable, c'est à-dire honnête, c'est qu'il se repentit bientôt du style de son épître, & concevant de l'estime pour l'objet de ses desirs, se détermina à des propositions bien opposées aux premières. Un jour, après l'opéra, ayant quitté son oncle sous quelque prétexte, il s'informe de Mlle *Beaumesnil*; il s'y rend, & n'en étant pas connu, il est obligé de s'annoncer par sa lettre.... A ces mots l'Héroïne de théâtre ne le laissant pas s'expliquer davantage, prend un air de dignité, lui demande comment il ose s'introduire à pareil titre; lui dit que c'en est un pour elle de ne pas le recevoir & de le prier de se retirer. Confus, pénétré de douleur, il reste & veut s'excuser; la parole expire sur ses levres. L'actrice, inter-

prétant mal son obstination , appelle sa femme de chambre & menace de faire venir du secours s'il persiste à l'importuner. Alors il n'y tient point , ses pleurs coulent en abondance , il sanglote , & se jettant aux pieds de son amante dans l'attitude de la componction & du désespoir , il dit qu'il mourra plutôt que d'en être disgracié au moment où il a le bonheur d'en approcher pour la première fois. Il désavoue le langage d'une passion effrénée ; il lui jure l'amour le plus pur & le plus respectueux ; il ne demande d'autre liberté que celle de lui faire la cour , de mériter sa grace par ses hommages. Enfin , c'est moins à sa personne qu'à son cœur qu'il en veut ; c'est l'union la plus durable & la plus sacrée qu'il lui propose , lorsqu'à force de soins & de constance il aura pu mériter qu'elle le regarde plus favorablement. Un tel changement de style , des offres si extraordinaires & si mal articulées , firent aisément concevoir à Mlle *Beaumesnil* que c'étoit une tête tournée d'amour. Elle eut compassion de ce malheureux , & ne pouvant en ce moment avoir avec lui toute l'explication qu'exigeoit cette scène imprévue , elle se radoucit ; elle lui dit qu'il falloit remettre à un tems plus convenable une conversation qui exigeoit beaucoup de détails ; qu'elle

l'attendroit chez elle le Mardi suivant, qu'elle ne jouoit pas, & où, pendant le spectacle, elle pourroit lui parler plus à l'aise. Ce peu de mots rendit la vie au Chevalier, ou plutôt il quitta la loge le plus heureux de tous les hommes. Son visage parut si radieux à quelques-uns de ses camarades en le rencontrant, qu'ils lui firent compliment & le féliciterent sur sa bonne fortune. Il étoit rempli d'une vénération trop grande envers son idole pour en plaifanter; il s'en occupa sans relâche jusqu'au moment du rendez-vous; il se livra à toutes les chimères qui pouvoient passer dans une pareille tête, & vit enfin luire le jour désiré. Mlle *Beaumesnil* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour que le tête-à-tête ne fût pas troublé, & pouvoir épuiser à fond la matière.

M. de la *Royerie* commença après avoir renouvelé ses assurances de respect, d'attachement, d'ardeur inviolable & tous les autres lieux communs des amoureux, par protester plus amplement sur la pureté de ses vues, sur la légitimité de l'union à laquelle il aspirait; en un mot, déclara que c'étoit un franc & loyal hymen qu'il désiroit contracter avec elle. Il entra ensuite dans les détails essentiels sur son nom, sa naissance, sa qualité, sa for-

tune, sur les espérances prochaines & considérables qu'il avoit de M de la *Blinaye*, son oncle. A ce mot, Mlle *Beaumesnil*, frappée de la bisarrerie des circonstances, sans lui laisser pénétrer ce qui en étoit, fit beaucoup d'interrogations pour s'informer si c'étoit bien le même homme qui l'entretenoit. N'en pouvant douter, elle dissimule, ne se confirme que davantage dans ses résolutions, lui laisse reprendre le fil de son discours, & dès qu'il a cessé de parler lui répond :

L'offre que vous me faites, Monsieur, séduisante en apparence, en éblouiroit beaucoup d'aut-es. Il est peu de mes camarades, sans doute, qui y résistassent ; pour moi, dans tout ce que vous me dites afin de me déterminer, je ne trouve qu'une raison de plus de vous refuser & de vous combattre. Vous êtes homme de condition, au service ; vous attendez une fortune considérable d'un oncle, & vous voulez, par un hymen mal assorti, vous mettre dans le cas de vous voir expulsé de la société, de perdre votre emploi, d'être exhéredé. Je sais que ces sortes de mariages deviennent si communs, que peut-être bientôt on n'y fera pas plus d'attention qu'aux autres mésalliances ; je vois tous les jours des militaires, des Officiers généraux même, qui en ont fait de pareils, & n'en restent pas moins dans leurs Corps,
ou

eu dans leurs grades; enfin sans doute, il est des tournures, des expédiens pour tenir votre turpitude secrète, la cacher au bon-homme & vous laisser l'espoir d'en recueillir impunément la succession. Aussi je crains moins ces obstacles que vous-même : vous êtes à la fleur de l'âge, dans la fougue des passions, vous brûlez d'amour, & si vous pouviez toujours rester dans la même ivresse, je ferois votre bonheur; ma possession vous suffiroit, vous n'auriez besoin d'aucun bien. Mais que vos yeux se désillent, que le voile tombe, je vous deviendrai aussi odieuse que je vous ai été chère, aussi vile que je vous semble adorable. Vous m'imputerez vos torts; & votre sottise, l'effet d'une séduction involontaire de ma part, vous la rejetterez sur moi; c'est moi qui aurai dressé le piège secret pour vous enlacer; je serai une femme perfide, horrible, abominable! Non, monsieur, vous ne me ferez jamais de pareils reproches; je ne puis me rendre digne de vos offres qu'en vous rejetant, et m'élever à vous, qu'en me refusant à votre alliance trop honorable. Toute explication ultérieure seroit superflue. Trouvez bon que je vous sauve de vous-même par un parti extrême et nécessaire. C'est la première et dernière visite que vous me ferez. Et je vais donner ordre à ma porte de ne jamais vous laisser entrer.

Cet Arrêt n'ayant pu être révoqué
Tome I. G

ni suspendu par tout ce que le Chevalier put dire pour arrêter la menace, il se retira malgré lui, & Mlle *Beaumesnil*, se doutant bien qu'il ne tarderoit pas à revenir, prit des précautions pour qu'il ne fit pas quelque nouvelle étourderie. Elle se flatta qu'entraîné par la contagion de l'exemple, il porteroit ailleurs ses hommages, ne pouvant pénétrer chez elle. Il n'en arriva pas ainsi; car le Chevalier, ayant essuyé plusieurs refus, eut recours à un de ces moyens extravagans qu'on ne connoit plus guere que dans les romans. On en sera moins surpris quand on saura qu'ils étoient devenus sa lecture habituelle: cette sorte de livres étant la plus analogue à sa situation, étoit la seule qui lui plût. Par une belle nuit, il se fait mettre une échelle à la fenêtre de sa maîtresse; à l'aide de deux crocheteurs qui la soutiennent, & jugeant à la lumière qu'il voyoit, qu'elle n'étoit pas endormie, il y monte & frappe aux vitres. Heureusement Mlle *Beaumesnil* étoit seule, elle attendoit M. de la *Blinaye*, qui étoit à souper à la campagne, & ne devoit venir que très tard. Au bruit qu'elle entend, elle est d'abord frappée d'effroi; mais bientôt une voix lamentable lui apprend que c'est la *Royerie*.... Elle est dans la plus grande perplexité sur ce qu'elle doit faire. Elle craint &

elle persiste à le laisser dans cette posture, qu'il ne se casse le col, volontairement ou par accident. D'un autre côté quelle scene si l'oncle le surprenoit chez elle! Elle cherche à prévenir le danger le plus imminent: elle lui ouvre; mais à peine est il à ses genoux que, s'armant de tout son empire sur lui, elle lui ordonne de se retirer. Elle lui déclare qu'elle est invariable dans sa résolution; qu'au surplus elle attend quelqu'un qui doit passer la nuit avec elle, & que si son amant le rencontroit dans sa chambre, il s'ensuivroit pour elle la catastrophe la plus funeste. Cette nouvelle fit plus d'effet que toutes les remontrances, prières, supplications, menaces. Ce fut un coup de poignard pour le malheureux amant. La jalousie se joignant à ses autres tourmens, il est faisi de l'esfroï de voir un mortel plus heureux que lui; il désespere absolument de le devenir, & sort comme un éclair. Il venoit de lire le Comte de *Coringe*, cette tragédie de M. d'*Arnaud*, où la scene se passe à la Trappe. Il ne voit que ce lieu propre à ensevelir sa honte & son désespoir. Il va chez lui, prétexte d'aller monter la garde à *Versailles*, prend la poste & se rend dans ce monastere.

Cependant M. de la *Blinaye* arrivoit.

Il avoit, suivant son usage, renvoyé sa voiture à quelque distance, & s'acheminait à pied & sourdement. Il voit de loin l'échelle qu'on enleve, & deux hommes la rapportant vers lui; il les arrête; les interroge & n'en peut tirer d'autres éclaircissemens, sinon qu'un jeune homme comme il faut, aimable en apparence, les a rencontrés au coin de la rue, leur a demandé s'ils vouloient lui apporter cette échelle à une heure indiquée, les a payés d'avance, en leur promettant une récompense; qu'il est entré par la fenêtre chez une fille d'Opéra qui demeure là; qu'il les a satisfaits, & qu'ils remportent cet instrument désormais inutile. Le Vieillard ne pouvant douter par ce récit, que l'introduction du galant furtif n'ait été faite chez Mlle *Beaumesnil*, est agité des plus cruels soupçons, & hâte le pas pour les éclaircir. Elle étoit encore émue de ce qui venoit de se passer avec le neveu; & la surprise où elle est de voir arriver tout à-coup son Entreteneur, d'apprendre qu'il a vu l'échelle & tout l'appareil de l'escalade, ne fait qu'augmenter son embarras. Le jaloux le regarde comme une conviction, & veut être instruit de cette aventure. La délicatesse de Mlle *Beaumesnil* s'y oppose; la fureur de l'amant redouble; il pique de la manière la plus sensible son amour-

propre , par les reproches les plus injurieux , les termes les plus méprisans. Alors , avec cette fermeté que donne l'innocence , & surtout la conscience d'une bonne action dont on se glorifie en soi même , elle lui réplique qu'en ce moment elle a des raisons essentielles pour ne pas le satisfaire ; qu'il les saura un jour ; qu'elle exige qu'il s'en rapporte à son honnêteté ; qu'elle lui jure qu'il ne s'est rien passé dans cette entrevue qui doive alarmer son amour ou lui déplaire ; qu'après cette affirmation , toute question l'offenseroit , & qu'elle le prie de ne plus insister. Ce discours prononcé avec un calme succédant au trouble dont elle avoit été agitée jusques-là , aux yeux d'un observateur de sang froid du cœur humain , auroit été une preuve de la vérité de ses excuses ; mais le vieillard étoit trop hors de lui pour faire une remarque combinée. Sa fureur s'en irrite , & accablant la courtisane de reproches , d'injures & de toutes les imprécations que vomit un homme aussi cruellement dupe , il lui annonce une rupture décidée. Il sort comme un enragé , & se retire chez lui : après avoir passé la nuit dans les angoisses qu'a éprouvées tout amant forcé d'abandonner une maitresse qu'il aime encore , il tombe dans une rêverie pro-

fonde; il fait fermer sa porte le lendemain, & ne trouve d'autre remède à sa mélancolie que d'aller à la campagne. Il ne se soucioit pas de voir son neveu, dans l'état où il étoit, & instruit qu'il étoit à *Versailles*, il ordonne seulement qu'en descendant sa garde, il soit prévenu du départ de son oncle, avec ordre de le rejoindre.

La terre où étoit allé M. de la *Blinaye*, étoit précisément dans le Perche, non loin de la Trappe. Il prend un jour cette abbaye pour but de sa promenade. Les religieux étoient occupés aux travaux de la main. En les voyant successivement, il en remarque un, dont la figure le frappe, & singulièrement ressemblant à son neveu. Sa réflexion ne va pas plus loin & il se retire. Peu de jours après il reçoit des lettres de *Paris*, où on lui apprend qu'on ignore ce qu'est devenu M. de la *Royerie*; qu'il n'a point été à *Versailles*, comme il l'avoit annoncé; qu'il a disparu, sans que, par les informations ordinaires, on ait pu apprendre sa destinée. Alors il se rappelle la rencontre du jeune Religieux, dont le visage l'a ému; il se rend en diligence à l'Abbaye; il demande à parler, & par les réponses de celui-ci sur le compte du novice, il ne doute pas qu'il ne soit son neveu. On le fait venir; il s'évanouit à la vue de son

oncle: rappelé à lui on l'interroge. Les jeûnes, les macérations avoient calmé l'effervescence de son sang & ralenti l'ardeur de sa passion: il avoit des idées plus nettes, & sa vocation étant plus l'effet d'un dépit amoureux que d'un mouvement de la grace, il ne fut pas fâché de trouver cette occasion de quitter une retraite pour laquelle il n'étoit pas fait. Il rend compte de son extravagance. A son récit, M. de la *Blinaye* avoit peine à se contenir. Il étoit si enchanté de trouver sa maitresse innocente, d'admirer sa prudence, sa réserve, la noblesse de son procédé, qu'il pardonna facilement au Chevalier. L'abbé fut le premier à exhorter le novice de rentrer dans le monde, & de suivre son oncle, qui vouloit bien le recevoir en grace. Tous deux regagnerent bientôt la capitale. M. de la *Blinaye* s'étant assuré des dispositions de son neveu, & convaincu que par sa courte mais salutaire retraite, il étoit revenu d'un délire passé d'autant plus vite qu'il avoit été plus violent, lui dit que, pour toute punition, il veut le ramener convert de confusion aux pieds de sa divinité; & sans la prévenir, il le conduit chez elle. On ne passe que d'étonnement en étonnement dans cette anecdote. Celui de l'actrice fut extrême à la vue de ces ri-
vauz réunis: „ Madame, lui dit M. de

„ la *Blinaye*, voilà deux coupables re-
 „ pentans, d'autant plus dignes de par-
 „ don, qu'ils ne le sont que par amour.,
 Puis se tournant vers son neveu., Oui,
 „ continua-t-il, c'est moi qui vous ai
 „ été préféré; c'est un vieillard septua-
 „ genaire qui l'a emporté sur ce que
 „ la jeunesse a de plus agréable & de
 „ plus florissant, & c'est moi qui ai eu
 „ l'indignité de soupçonner une femme
 „ qui mériterait des autels., On entre
 alors en explications de part & d'autre
 sur tout ce qui s'est passé; & après avoir
 comblé de louanges leur Héroïne, les
 deux amans ne la quittent que pour al-
 ler la prôner & publier dans Paris qu'*il*
est encore de l'honnêteté & de la vertu jus-
ques dans les foyers de l'Opéra.

Un bon bourgeois qui revenoit seul
 d'un souper de famille, où il avoit été
 plus sobre que nos ancêtres ne l'étoient
 en ces occasions, fut rencontré sur le
 boulevard par un jeune homme qui lui
 demanda quelle heure il étoit. Le Fran-
 çois se pique d'être obligeant & servia-
 ble: mon badaud tire sa montre pour en
 faire sonner la répétition: à ce moment
 une poignée de sable la lui fait lâcher,
 en le forçant de porter involontaire-
 ment les mains à ses yeux qui en étoient
 remplis. Ce mal momentané fut bien-
 tôt guéri, mais le jeune homme & la

montre avoient disparu. Un cri mit toute la garde de ce quartier en mouvement & elle arrêta le filou pendant qu'il couroit encore pour fuir. Peut-être à Sparte un tel homme eût-il trouvé grace en faveur du stratagème, mais une exception de cette nature auroit chez nous de terribles conséquences.

Un militaire se trouva un jour, en allant à *Versailles*, dans l'une de ces voitures incommodes que l'on nomme *Pots de Chambre*, avec un officier de la bouche, d'une ampleur énorme, dont le voisinage l'incommodoit fort. Il résolut de s'en débarrasser. Au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui prennent au militaire. --- Mais M., qu'avez vous donc? --- Ce n'est rien, M., répond le jeune Lieutenant en se contenant, ce n'est rien.... Un moment après les contorsions recommencent & le contrôleur de la bouche renouvelle ses questions. -- Ce n'est rien, vous dis je, ne craignez rien, le mal n'est pas encore à un degré... --- Comment?... expliquez vous... quel mal? -- J'ai eu, il y a quelques jours, le malheur d'être mordu par un chien enragé; on m'a conseillé d'aller à la mer, & je vais à *Versailles* chercher de l'argent pour faire ce voyage.... Il n'avoit pas eu le tems d'achever que le prudent

contrôleur étoit déjà en bas de la voiture. -- Bon voyage. M., il fait beau, j'aime beaucoup à marcher.... Le Lieutenant continue sa route fort à son aise, en s'applaudissant de son stratagème. Son premier soin en arrivant à *Versailles*, est d'en faire le récit; longtemps après, le gros contrôleur fuant, essouffé, arrive pour faire son service, conte son aventure, & loin d'être plaint, il ne trouve que des rieurs qui se moquent de lui. Pas un d'eux n'auroit peut-être été plus hardi ou plus fin.

Deux Dames de qualité ayant entendu parler d'une étrangere qui racontoit l'avenir, disoit-on, mieux que les historiens les plus véridiques n'écrivent le passé, résolurent de la consulter. Elles se présentent chez la bohémienne en allant au spectacle, en grande toilette & ornées de tous leurs bijoux: Mefdammes, *leur dit la vieille forciera*, si vous persistez dans votre dessein de fouiller dans l'avenir, il faut vous munir de courage. Tous les hommes ont un esprit familier qui est sans cesse attaché à leurs pas, & qui ne se communique point à eux, à moins qu'il n'y soit forcé par une puissance supérieure: cette puissance m'a été donnée, & je puis faire avoir à chacune de vous un entretien avec son es-

» prit familier, il révélera tout ce que
» vous désirez savoir du passé, du pré-
» sent & de l'avenir, mais il est des
» conditions auxquelles seules, il peut
» se rendre visible...?» Quelles sont ces
» conditions?... n'importe; on s'y sou-
» mettra; on veut voir cet esprit, con-
» verser avec lui, savoir une infinité de
» choses.... --- » n'y a-t-il aucun dan-
» ger?... - Non, ces esprits sont bien-
» faisans, leur objet est la conservation
» de chaque personne qu'ils sont char-
» gés de surveiller. --- Renvoyons nos
» carrosses, ma chère, ceci vaut mieux
» que JANOT, je veux jaser tout à mon
» aise avec ce brave esprit qui est si
» fort de mes amis, & qui me dira
» sans doute les choses les plus inté-
» ressantes.. Bonne Dame, parlez vite,
» que faut il faire?... --- Il faut vous
» dépouiller de tous les ornemens qui
» voilent la dignité de l'homme, qui an-
» noncent des idées & des vues toutes
» matérielles. Adam, lorsqu'il conver-
» soit avec les esprits, étoit dans une
» parfaite nudité; cet état est plus rap-
» proché d'eux, il... --- Comment nues?
» il nous faut être nues comme l'étoit
» Adam? --- Oui, Mesdames, il ne faut
» pas que le moindre vêtement étran-
» ger, le moindre accessoire matériel
» vous dépare, il faut paroître entiè-
» rement dégagées de tous les objets

» terrestres. Au reste, que craignez-
» vous, personne hors votre esprit fa-
» milier ne vous verra; vous êtes en
» sûreté ici. » Les belles Dames se dés-
habillent tout en faisant des réflexions
sur cette singulière cérémonie : Robes ,
linges, bijoux & ajustemens sont dé-
posés dans une chambre ; quand elles
sont dans l'état de simple nature , on
les fait passer chacune dans un cabinet
séparé , dont on referme soigneusement
la porte. --- » C'est à moi à faire le res-
» te, *dit la forcere*, attendez mainte-
» nant l'effet de mes incantations, vous
» ne tarderez pas à l'éprouver. » Au
bout de quelques minutes seulement ,
les belles dépouillées avoient déjà pei-
ne à contenir leur impatience : ce fut
bien pis quand au bout d'une demi-
heure , d'une heure , de deux heures
enfin , le même silence , la même soli-
tude régnoient autour d'elles. Elles
éclatent à la fois, au moment l'idée
leur vient à toutes deux qu'elles pour-
roient avoir été trompées ; elles se met-
tent à crier de toutes leurs forces &
bientôt à s'évanouir de frayeur. Des
voisins accourent : tout étoit fermé , il
fallut appeller un Commissaire , il arri-
ve avec sa suite , on enfonce les por-
tes , & l'on voit deux femmes qui of-
froient à tous les regards un spectacle
assez agréable , mais elles avoient perdu :

connoissance. De prompts secours leur rendirent le sentiment: ce fut celui de la honte de se trouver dans un pareil état exposée aux yeux de la multitude. Le désespoir d'avoir été volées & cruellement abusées, s'y joignit bientôt. La vieille après les avoir renfermées, avoit quitté l'hôtel garni où elle demeuroit, & payant son loyer sous prétexte d'un départ précipité, elle avoit emporté sans la moindre difficulté toutes les nippes des Dames curieuses. Elles n'apprirent donc autre chose, sinon qu'il falloit plutôt croire aux fripons qu'aux esprits & aux sorciers.

Un jeune tapageur attendoit un fiacre sur la place dans le fauxbourg S. Antoine; un seul arrive, il monte dedans: --- *Fouette, cocher, au Colisée!* C'étoit proposer au cocher de parcourir au-delà du plus haut diamètre de Paris. --- *M.*, répond le cocher avec le plus beau sang-froid, *je ne vous conduirai pas.* --- *Drôle, tu marcheras!* --- *Non, M., je vous le répète.* Grande altercation; opiniâtreté d'une part & de l'autre, colere qui s'échauffe au plus haut degré. --- *Monsieur*, reprend le fiacre avec un air très philosophique, *je vais vous prouver que je ne n'aurai pas l'honneur de vous conduire: vous allez ti-*

rer l'épée & m'en frapper , je vous riposterai par un bon coup de fouet , vous me passerez votre épée au travers du corps : donc je ne vous menerai pas. Le jeune homme vaincu par l'excellente logique du Fiacre , descendit sans répliquer & le laissa là.

La maison qu'occupoit M. Cahouet dans le tems de son opulence, donnoit sur le jardin des Jacobins. Ce Financier avoit une niece fort jolie à laquelle étoient attachées deux femmes-de-chambre qui ne le cédoient point en agrémens à leur maîtresse. Ces trois jeunes personnes prirent goût à lorgner des novices Jacobins qui comprirent les œillades , escaladerent les murs & grimperent dans la chambre de la Demoiselle. Les orgies amoureuses durèrent trois jours. Le maître de la maison craintif & désiant, comme le sont les riches , entend du bruit pendant la nuit , fait venir son portier , lui reproche sa négligence & lui témoigne ses inquiétudes. On fait des recherches & tout se découvre. La niece a été renfermée dans un couvent , les suivantes à l'hôpital , & les novices... peut-être jugés très dignes d'être moines. On a ignoré leur sort.

La Demoiselle *Duthé* , l'héroïne de

nos filles, a un jour essuyé une espece de correction qui l'a un peu humiliée. Un équipage pompeux s'arrête à sa porte; un jeune homme en descend, entouré de valets superbement habillés; le jeune homme monte & s'annonce pour un étranger de la plus haute distinction; il hasarde un tendre aveu & l'appuie d'une promesse très séduisante. La belle touchée par le singulier de l'aventure, & plus encore par la somme d'argent offerte, céda aux tendres sollicitations de l'étranger qui, lorsqu'il s'en sépara, eut soin de déposer sur la toilette une bourse très pleine. A peine étoit-il parti que la Dlle *Duihé* ouvre sa bourse, & n'y trouve que des jettons de cuivre. On a su le lendemain que le prétendu Seigneur étranger étoit un valet de-chambre qui avoit pris la livrée & le carrosse de son maître, & avoit engagé les laquais ses camarades à le servir dans cette galante supercherie. La Dlle *Duihé* est désolée de l'aventure, & se promet bien, dit-on, de ne plus conclure de marché sans avoir ouvert la bourse & sans connaître mieux ceux qui aspireront à ses faveurs.

Un jeune homme alloit prendre possession d'une terre dont il venoit d'hériter; il menoit avec lui une Demoi-

telle de société joyeuse; sa voiture se rompt près d'un château; il est obligé d'y entrer pour demander l'hospitalité. Introduit dans le salon, il reconnoit plusieurs femmes de qualité dans la société desquelles il vivoit à Paris; il annonce sa compagne pour une femme de qualité dont le château étoit voisin du sien, & lui recommande à l'oreille, de bien soutenir son rôle. En attendant le rétablissement de la voiture, on propose aux voyageurs une partie de *Brelan*: la soi-disant Dame entendoit mieux un tout autre jeu; mais enfin la voilà au *Brelan*, dont elle avoit quelques notions. A un coup considérable qu'elle avoit tenu, la Dame du château abat *Brelan*. » Je m'en f... s'écrie la fille, je l'ai supérieur... Son écuyer lui lance un regard sévère: pour raccommodez la chose, elle se hâte de dire sans se déconcerter: » Je » vous demande pardon, Madame, je » ne m'en f... pas.»

Les *Gardes du Commerce*, (*Officiers chargés d'arrêter les débiteurs contraints par corps*) ont par fois des aventures fort désagréables. Un d'eux se présente chez un Marchand pour l'arrêter: celui ci se réfugie dans une chambre aux entresoles, d'où pendant que l'*Officier* le suivoit, il se sauve en sautant de sa
fenêtre.

fenêtre sur celle de la maison voisine. Le Garde du Commerce étonné de le voir disparaître, monte sur l'appui de la fenêtre, & considère en vain comment & où il a passé. Le débiteur avoit trouvé un asyle : sa femme saisit l'instant favorable, pousse le Garde & le fait tomber dans la rue où il se casse un bras & une jambe. Delà deux plaintes criminelles, celle de l'officier de police & celle de la marchande qui, bien conseillée, l'a accusé d'avoir négligé ses fonctions, & laissé fuir le mari pour satisfaire sa passion avec la femme. Il vouloit, a-t-elle dit, la violer, & en se défendant près de la fenêtre qui est en effet très basse, elle l'a repoussé assez violemment pour le faire tomber dans la rue.

M. Henri Maser de la Tude, ingénieur, fut mis à la Bastille en 1749, d'où on le transféra ensuite au Donjon de Vincennes. Il eut l'adresse de s'évader en profitant du peu de liberté que lui procuroit la protection que M. de Silhouette, chancelier du Duc d'Orléans lui avoit accordée auprès de M. Berrier, alors Lieutenant de police. Six jours après cette évasion, ne se sentant coupable que d'imprudence, il s'abandonna à la bonté paternelle de Louis XV, & M. Quesnay, médecin de

ce Prince, lui promit sa grace. On ne lui tint pas parole ; il fut de nouveau conduit à la Bastille, où M. *Berrier* vint l'interroger & voulut savoir comme il s'étoit évadé de Vincennes. Son adresse à enfermer le porte-clef, à tromper les sentinelles, fit rire le magistrat, mais des torts qu'il avoit avec Mad. de *Pompadour* le plongèrent dans un cachot où il resta dix huit mois. Le Lieutenant de police fatigué de ses lettres, & ne le regardant point comme coupable, adoucit les rigueurs de cette persécution, & l'associa à un compagnon d'infortune, également persécuté par cette femme impérieuse & vindicative, en lui promettant la liberté au premier changement de la cour. Cependant la Marquise pouvoit régner encore longtems ; notre prisonnier prit la résolution d'abrégier sa détention. Il réunit la patience & le courage, aux ressources de l'esprit & aux connoissances qu'il avoit en mathématiques. Il falloit se procurer 14 cents pieds de corde, deux échelles, l'une de bois de 25 pieds, & l'autre de corde de 180 ; il falloit arracher plusieurs grilles de fer, & percer dans une seule nuit une muraille épaisse de plusieurs pieds & cela sans instrumens, & sans pouvoir obtenir ni chanvre ni fil. Ce projet fut rejeté de l'autre prisonnier

comme impraticable. Cependant M. de la Tude ne se rebute pas, les obstacles l'irritent, il parvient à se procurer la liberté en défilant ses chemises, ses bas, ses caleçons, & en se procurant ainsi les cordes nécessaires à son dessein. Les barreaux de fer paroissoient des empêchemens invincibles : avec deux fiches de fer qui soutenoient sa table, il fit du briquet une espece de couteau; avec deux de ses chemises, il se procura 55 pieds de corde; avec le bois qu'on lui apportoit pour se chauffer, il construisit une échelle de 20 pieds de long; après un travail de six mois, les deux prisonniers parvinrent à ébranler & à arracher les barres de fer qui ornent les fenêtres & les cheminées de ce lieu solitaire. M. de la Tude & son camarade d'*Alegre* sortirent par la cheminée de leur chambre le 25 Février 1756; ils descendirent dans le fossé où il y avoit 4 pieds d'eau, & après avoir enlevé plus de deux tombereaux de pierres du mur qui sépare la Bastille de la porte *S. Antoine*, ils furent libres, & se réfugièrent à l'abbaye *S. Germain*. Craignant toujours la vengeance implacable de la Marq. de *Pompadour*, ils résolurent de sortir de France; ils arriverent l'un après l'autre à Bruxelles. *D'Alegre* qui étoit parti le premier, y fut arrêté avant que M.

de la *Tude* y fût arrivé : celui-ci ne trouvant point son camarade à l'auberge qu'il lui avoit désigné , & d'où il avoit reçu des lettres de lui , garda son déguisement de paysan , & partit le jour même pour Anvers , avec un ramoneur qui étoit dans la barque & qui alloit comme lui à Amsterdam ; il fut par cet homme comment d'*Alegre* avoit été pris , & les recherches qu'on faisoit pour arrêter un autre prisonnier d'Etat françois qui s'étoit sauvé avec le premier. On pouvoit savoir à Bruxelles qu'il y étoit arrivé un François qui étoit parri le même jour pour Anvers ; on pouvoit se rendre en quatre heures dans cette ville. M. de la *Tude* ne jugea pas à propos d'attendre le départ de la barque de Rotterdam : sous le prétexte d'être obligé de passer à Bergopzoom pour s'y faire payer d'une lettre de change , il quitta son ramoneur , & se rendit à pied & le plus vite qu'il lui fut possible sur les terres de Hollande ; de là il passa à Amsterdam où il trouva plusieurs de ses compatriotes avec lesquels il se lia d'amitié ; il leur fit connoître sa position ; on fit une consultation avec les plus célèbres jurisconsultes pour s'assurer s'il feroit à l'abri des persécutions de la Marquise de *P*. On lui dit qu'il ne seroit jamais livré par les Etats , pourvu

qu'il fût tranquille ; mais la puissance du Roi de France peut-elle éprouver de la résistance ? M. de la Tude fut réclamé par l'Ambassadeur ; ses lettres furent interceptées , quoiqu'adressées sous d'autres noms & à différens bureaux ; on ne lui laissa passer que celle de son pere qui contenoit une lettre de change , & au moment où il alloit en recevoir le montant, il fut arrêté chez le banquier le 1^{er} Juin 1756 , & reconduit à la Bastille dans un cachot obscur , les fers aux pieds & aux mains. C'est de là que le 14 Avril 1758 il adressa à Louis XV un mémoire détaillé pour faire prendre à tous les officiers & sergens des fusils au lieu d'esponsions , & par ce moyen renforcer nos armées de 25 mille fusiliers. Par un second mémoire envoyé le 3 Juillet de la même année, il procura au Roi plus de douze millions de revenu. Ces services n'adoucirent point ses ennemis , ni sa situation ; ce ne fut qu'au débordement de la riviere qu'il dut sa sortie de ce cachot après quarante mois de séjour. On lui donna une chambre particuliere où il devoit attendre la disgrâce ou la mort de sa persécutrice. Son camarade d'Alegre devint enragé en 1776. Il fut transféré à Charenton où l'on permit à M. de la Tude de le voir ; il lui rappella leur évasion, le pauvre

d'*Alegre* ne se souvenoit de rien, il lui répondit qu'il étoit Dieu. Cependant *Mad. de P.* mourut au mois d'*Avril* 1764; des *Demoiselles* qui demeuroient à la porte *S. Antoine*, à qui il avoit jetté un paquet qui les instruisoit de son malheur & des causes de sa détention, lui apprirent cette mort en lui montrant un papier où il y avoit ces mots: (*Hier 17 la Mar. de P. est morte.*) Il écrivit aussitôt pour demander sa liberté, puisque les causes de son esclavage ne subsistoient plus; le lieutenant de police, surpris de le voir instruit de cette mort, vint à la Bastille pour savoir qui la lui avoit apprise. *M. de la Tude* ne le satisfait point, & le magistrat le menace de prolonger ses peines; tourmenté par les lettres du prisonnier, il répondit qu'il travailloit pour lui efficacement. Tous les officiers de la Bastille qui avoient annoncé à *M. de la Tude* sa liberté, furent fort étonnés qu'il ne l'obtînt pas; on crut que l'or de *M. de Marigny* avoit tenté *M. de*****. Le prisonnier au désespoir le lui reprocha dans une lettre qu'il donna toute décachetée, afin qu'elle fût lue; la réponse fut un cachot; comme cette conduite du magistrat étoit fort blâmée des officiers de la Bastille, la nuit du 14 au 15 Août, *M. de***** fit envelopper le prisonnier de chaînes de

fer, & il fut conduit au Donjon de Vincennes dans une *cachoterie*. M. *Guyonnet*, Lieutenant du Roi, homme honnête & sensible, se laissa toucher par le récit des maux & des aventures de M. de la *Tude*, il sollicita pour lui & obtint qu'il sortiroit du cachot, & qu'il se promeneroit deux heures par jour dans les fossés du Donjon, accompagné de deux fusiliers. Il jouissoit depuis 8 mois de cette faveur, que l'humanité lui avoit obtenue, lorsque le 23 Octobre 1765, il s'éleva un brouillard assez épais pour lui faire naître l'idée d'une évasion. Il pousse les deux sentinelles qui l'environnoient, le sergent & toutes les sentinelles qu'il rencontre, entre dans les bois, franchit les murs, se cache jusqu'à la nuit, & va trouver les deux demoiselles qui lui avoient appris la mort de Mad. de P. De là il écrivit à M. de *** pour lui promettre de le ménager, d'oublier toutes ses injustices, pour le prier de lui remettre tous ses papiers: il demandoit dix mille écus en avance des récompenses qu'il croyoit mériter pour avoir donné l'idée de la réforme des esponsions, & dont M. de *** devoit se rembourser lorsque M. de *Choiseul* lui auroit accordé un traitement. Pour être instruit que ses propositions étoient agréées, il demandoit qu'on posât deux

croix en noir sur deux endroits désignés; M. de **** ordonna aux Srs *Buhol*, *Marais*, & *Receveur* exempts de Police de mettre les signaux convenus sur les deux portes des *Thuilleries*; ils le firent sur deux grandes feuilles de papier qui furent enlevées par les premières personnes qui passèrent. M. de la *Tude* prétend que les Exempts les virent enlever, & qu'ils ne les renouvelèrent pas; il croit qu'ils étoient payés pour lui nuire, & que M. de **** étoit de bonne foi; ce Magistrat voyant qu'il ne répondoit point aux signaux de paix qu'il avoit ordonné de faire, crut qu'il le trompoit ou qu'il se moquoit de lui; il prévint défavorablement d'après cette démarche, M. le C. de la *Marche*, M. le M. de *Noailles*, & M. de *Silhouette* ses protecteurs, & il résolut de le perdre; M. de la *Tude* ignoroit qu'on eût fait les signaux, il étoit dans une incertitude cruelle, il alla trouver un de ses amis, le Chevalier de *Mehégan*, de qui il apprit qu'on le faisoit chercher; qu'on promettoit mille écus à celui qui porteroit son adresse, & qu'on avoit donné son signalement à toutes les Maréchaussées de *France*; le même ami lui conseilla d'aller se jeter aux pieds du Roi à *Fontainebleau* pour lui demander justice. Il écrivit au Ministre de la guerre en le priant de lui permettre de se

se présenter à lui le 18 Décembre 1765, & de ne le point faire arrêter qu'il ne lui eût accordé un moment d'audience, qu'il se rendroit ensuite en prison, si le Ministre l'exigeoit; le 27 il étoit chez M. de *Choiseul*. Malgré tous les gens intéressés à le sauver, à peine l'eût-on annoncé qu'il fut lié, garotté, jetté dans un carrosse & conduit au Donjon dans le cachot noir, d'où il n'est sorti que lorsqu'en 1783 M. le Card. de *Rohan* chargé d'examiner les causes qui retenoient dans les prisons, ceux qui y étoient à la naissance de M. le Dauphin, l'a trouvé à dix pieds sous terre, couvert des haillons de l'indigence, avec une barbe de treize pouces de longueur.

M. de *la Tude* est de *Montagnac* en *Languedoc*; il avoit été enfermé ainsi que M. *D'Alegre* pour avoir écrit à Mad. de *P.* que ses ennemis cherchoient à l'empoisonner.

Un de nos Financiers de la première classe, & ce qu'il y a de plus singulier, l'héritier de riches ancêtres, est le fruit d'amours qui trouvent rarement grace devant les courtisans de *Plutus*. Celui qui donna le jour à M. de *Savalette* conçut à l'âge de vingt ans la passion la plus violente pour la fille d'un *Vinai-grier* qui toutes les semaines appor-

toit sur une petite brouette la provision de la maison. Le jeune homme avoit inutilement essayé de séduire la Demoiselle; l'honnêteté du pere, les vertus dont elle avoit reçu de lui des exemples & des leçons, éloignoient les adorateurs, & notre amoureux étoit consumé d'une passion à laquelle l'espérance même étoit refusée: il en tomba malade; une mélancolie secrète le conduisoit au tombeau, lorsque son pere qui l'aimoit tendrement, qui n'étoit pas entierement asservi aux préjugés de son état, & qui savoit apprécier la vertu sous tels dehors qu'elle se montrât, apprit la cause de son mal, eut la générosité de lui pardonner & même de lui permettre l'espoir du remède. Le Vinaigrier avoit de son côté fait la même découverte dans le cœur de sa fille, lorsqu'il fut ce qui se passoit chez le Financier son voisin & sa pratique; un beau matin il entre chez lui avec toute la familiarité d'une ancienne connoissance & pénètre en poussant sa brouette jusqu'au cabinet du Créfus, traversant malgré les efforts des domestiques, une suite de pieces richement ornées au rez-de-chaussée. Le Financier est étonné de la visite & de l'attirail qui précédoit. » M., lui dit » le Vinaigrier, cette brouette doit » être plus éloquente que moi pour

« la demande que je viens vous faire.
« Nos enfans s'aiment, ils sont sages
« & bien élevés tous deux, il faut en
« bons peres que nous les unissions ;
« voici la dot de ma fille, c'est un bien
« dont je n'ai pas à rougir, le fruit
« de mon économie pendant quarante
« ans de travaux que le ciel a fait prof-
« pérer. » En disant ces mots, le bon-
homme ouvre le baril de sa brouette ;
il en sortit plusieurs milliers de louis
d'or qui surprirent étrangement le Fi-
nancier & ne contribuèrent pas peu à
hâter l'union des deux amans. De ce
mariage longtems heureux sont nés
plusieurs enfans : ils n'ont perdu que
depuis peu d'années une mere respec-
table par des sentimens & des vertus
qui n'accompagnent pas toujours l'éclat
d'un haut rang. M. Mercier a changé un
peu cette aventure pour en faire le sujet
du drame intitulé : *la Brouette du Vi-
naigrier*. Dans cette piece, c'est le fils
même de l'artisan qui épouse la fille
d'un négociant dans le moment que
celui-ci éprouve une faillite qui en-
traîne sa ruine.

Quand une jeune fille n'a pas eu as-
sez de force pour combattre la nature
& une passion qui quelquefois n'a dans
le fond rien de repréhensible, il est rare
qu'elle ne trouve des moyens pour ca-

cacher les suites de sa foiblesse. Quand le mal est fait une fois, il semble que des parens sages & prudents doivent se mettre de moitié avec la victime infortunée de l'amour & des conventions. Il faut attendre que l'effet du vin soit dissipé pour faire la leçon à un homme qui s'y livre trop, & comme dans les intrigues de cœur la publicité est souvent le plus grand mal, des parens bourrus & emportés ont plus de tort qu'une fille sensible & sans expérience, lorsqu'ils ne l'aident pas à cacher sa faute. Mad. de C***, mere respectable & adorée de ses enfans, pense ainsi, mais elle est unie à un homme dont les principes sont très différens. Un jour elle découvrit un mystere que sa fille s'étoit efforcée en vain de lui cacher; elle en obtient l'aveu; un cœur simple & innocent ne peut employer longtems la dissimulation avec une mere tendre & chérie. Mad. C*** essuye les larmes de sa fille, & lui promet son secours, pour dérober cette aventure à un pere redoutable. L'inimitable mere feint qu'elle est elle-même enceinte, & selon l'usage qu'elle avoit établi dans son ménage, interdit à son mari l'entrée de son appartement, à toutes les heures où il auroit pu dévoiler le mystere; des hardes artistement arrangées, de petites précautions

de santé, & des soins de diverses especes annoncent à tout le monde la grosseffe de Mad. de C***. Le moment fatal approche; cette mere généreuse paroît désirer que sa fille soit témoin de toutes les circonstances de l'accouchement, pour lui servir d'utile leçon; le chirurgien étoit dans le secret; quand le pere entre, il voit sans surprise dans le lit avec la prétendue accouchée, sa fille qui feignoit d'être malade de l'effet du spectacle touchant auquel elle avoit assisté; il donne mille témoignages de tendresse à un petit-fils, qu'il croyoit lui appartenir de plus près; sa mere véritable a du moins la consolation de l'embrasser comme son frere. Elle peut aujourd'hui le regarder sans rougir, puisqu'elle s'est unie à celui auquel il doit le jour. Elle n'a pas cessé d'être vertueuse, quoiqu'elle ait commis un attentat contre la vertu. Quelles suites cruelles auroit eues avec une autre mere moins indulgente, une foiblesse excusable à bien des égards!

Un jeune homme avoit assigné un rendez-vous à une Demoiselle fort aimable, & qui étoit sous l'aîle de ses parens. Elle s'échappe pour quelques instans & vole au jardin du *Luxembourg* qui étoit le lieu indiqué: elle y trou-

ve en effet son amant; ils se disent des choses fort tendres, & en viennent même à des aveux qui n'étoient que trop naïfs: un libertin rusé les écoutoit avec attention. Les amans se séparent & vont chacun de leur côté. Le spectateur malévole se montre à la Demoiselle qu'il avoit suivie, au moment même qu'elle rentroit chez ses parens; la jeune personne est effrayée; elle l'est bien davantage quand cet homme peu délicat lui dit: *J'ai entendu votre conversation avec M***, car j'ai appris son nom de vous même; je me rappelle jusqu'à la dernière syllabe de vos propos; ils n'étoient pas tout-à-fait innocens; en conséquence j'entre avec vous chez vos pere & mere, & je les instruits de tout.* La Demoiselle alarmée se jette à ses pieds, pleure: il est inexorable, enfin il lui dit: *Vous me touchez, je veux bien vous garder le secret, mais c'est à une condition.* La Demoiselle est accablée de désespoir quand elle est informée de la condition; cependant le coquin persiste; enfin la pauvre fille toujours épouvantée & redoutant qu'il n'entrât chez ses parens, n'obtient qu'à ce seul prix la pitié & le silence de ce scélérat. Ce qu'il y a de plus affreux, il court se vanter partout de sa bonne fortune: le bruit en est venu aux oreilles des parens qui ont fait renfermer la Demoiselle: elle se voit aujourd'hui

déshonorée, & assurément elle feroit rejetée de son amant quand même elle lui feroit rendue. Voilà un exemple des sentimens de nos agréables qui font les délices des sociétés du *bon ton*, & se glorifient de l'épithete de *roués* dont ils mériteroient la réalité.

La Demoiselle *Quincy*, courtisane assez jolie, avoit un jour par malice ou par étourderie, donné rendez vous, pour le même soir, à trois différens personnages. Les trois galans se sont rencontrés; au moment qu'ils se débattaient & qu'ils se plaignoient de la générosité de la Belle qui vouloit faire tant d'heureux à la fois, a paru un quatrieme qui la tenoit par la main & dit assez plaisamment aux autres: *Messieurs, je suis le véritable amphytrion; dans une couple d'heures je pourrai ramener Mlle. En attendant je vous conseille de réfléchir sur la bisarrerie de la circonstance & sur la fidélité des femmes.* Il est bon d'observer que les trois infortunés étoient un abbé, un homme de robe & un Financier: celui qui parloit si haut, étoit un officier à larges épaules, âgé de 22 ans, qui ne demandoit pas mieux que d'insulter à la confusion de ces Messieurs.

Qu'on dise que nos filles galantes ne connoissent pas la force du sentiment; la petite anecdote suivante convertira sur ce sujet les incrédules. Une de ces Demoiselles à la mode avoit un beau perroquet qu'elle aimoit *plus que la vie*. Elle eût donné tous ses amans pour l'oiseau chéri; le voilà qui s'envole; un bel-esprit qui voudroit profiter de l'occasion, diroit que cette fuite étoit un mauvais augure pour la Demoiselle, & qu'elle lui annonçoit que l'amour s'envoloit avec le perroquet: quoi qu'il en soit, voilà la nouvelle *Lesbie* qui pleure, qui s'arrache les cheveux; dans sa douleur elle s'écrie: *Ah! mon pauvre perroquet, je ne sais ce que je donnerois pour te ravoir; ma foi, qui me le rapporteroit, coucheroit avec moi. C'est Vénus qui fait la promesse de payer d'un baiser le retour de son fils. Le lendemain de ce serment paroît un grand porteur d'eau très robuste tenant le perroquet sur sa main. --- Mademoiselle, j'étois hier dans votre cuisine, j'ai entendu ce que vous promettiez, cela m'a mis le cœur au ventre, bref, voilà votre oiseau que j'ai retrouvé, vous êtes trop honnête Demoiselle pour m'escroquer ma récompense. Qui fut un peu embarrassée, ce fut la maîtresse du perroquet; un porteur d'eau salir la couche où l'on recevoit M. le Duc, M. l'Evêque, M. le Président! elle of-*

frit une somme d'argent assez considérable. --- *Eh si donc, Mademoiselle, ce n'est pas là mon paiement, je ne veux point d'argent, mais avoir l'honneur, comme vous l'avez promis, de coucher avec une aussi jolie personne que vous; je ne suis pas un gros Seigneur, mais, allez, Jacques en amour vaudra bien un autre.* La Demoiselle qui se piquoit de noblesse dans ses procédés, poussa un grand soupir, le reste des combats de son orgueil, & accorde sans réserve au porteur d'eau la récompense promise. Elle dit assez plaisamment en sortant de s'acquitter : *Je n'en suis pas fâchée, Jacques est un homme comme un autre; & elle courut oublier avec son perroquet le prix qu'il lui avoit coûté.*

M. de la Reyniere, fils du Fermier-général de ce nom, a donné un souper célèbre pour sa singularité. La forme & la formule des billets d'invitation étoient celles des billets d'enterrement. Comme il est originaire de Provence & parent d'un chaircuitier, il annonçoit que l'huile & le cochon ne manqueroient pas (ce sont ces termes.) Entre dix-sept services, il y en a eu un tout entier qui a parfaitement justifié l'annonce. Les convives ont fait spectacle sur la fin du festin; le public a été introduit & a circulé autour d'une ba-

lustrade qui environnoit la table. On a distribué aux amateurs les superbes débris de ce superbe festin. M. de la *Reyniere* a fini par les prier de publier ce qu'ils venoient de voir. Comme toute singularité a ordinairement un motif, on prétend que celle-ci a pour objet d'humilier la hauteur de Mad. de la *Reyniere*, mere de l'hôte singulier. Il n'y avoit pas un seul des convives qui ne soit un bon roturier.

Quand on eut apposé les scellés sur les effets de feu M. de *Chateaublanc*, inventeur & entrepreneur de l'illumination de Paris, on entendit les cris d'un jeune chat renfermé dans une armoire: la pauvre bête effrayée sans doute de l'appareil de *Thémis*, avoit été se cacher dans un des réduits que les sceaux de cette Déesse rendirent impénétrables. On ne crut pas qu'un misérable chat valût les frais de convocation de commissaire, procureurs & témoins nécessaires pour faire l'ouverture de l'armoire: peut-être aussi les héritiers craignirent-ils que l'ame du défunt ne se fût fourrée là sous la forme d'un chat; & ils ne se soucioient pas qu'elle revit la lumière. Quand les scellés furent enfin levés, on fut fort étonné de voir le jeune *Rominagrobis* bien maigre, mais très vivant après

une prison & un jeûne de vingt-quatre jours.

Le fils d'un marchand de cette ville, étoit dans une pension pour y faire ses études : il s'engagea dans un régiment en garnison à Eu, dans le pays de *Caux*, & y fut envoyé sur le champ. Arrivé là, l'argent lui manque, il écrit à son pere pour lui en demander, mais celui-ci trop irrité, ne lui fait pas de réponse. Le jeune soldat s'adresse à ses anciens camarades, & leur expose sa misere. Leurs petits cœurs s'émeuvent, leurs têtes se montent; ils mettent en commun tout ce qu'ils possèdent, & parviennent à former une somme de 60 liv. On en charge le plus âgé, qui ploie le trésor dans une papillote, l'infere dans une lettre & la présente à la poste pour l'affranchir. Le commis s'apperçoit que la lettre contient de l'argent, la refuse & demande trois livres pour le port de l'argent. L'écolier pris au dépourvu, ne voulant point entamer les deniers publics, reprend sa lettre, revient chez son pere, vend ce qu'il a, se procure par ce moyen violent cinq petits écus; part à pied pour la ville d'*Eu*, & remet le dépôt dans les mains de celui même auquel il étoit destiné. Ce départ inquiéta fort le pere de l'enfant, surtout quand il apprit la

commission qu'il avoit acceptée; mais il est revenu après avoir rempli des obligations qu'il regardoit comme sacrées; il a repris ses fonctions avec toute la modestie d'un cœur satisfait, & probablement convaincu de bonne-heure, qu'il est plus doux de donner que de recevoir.

Un Officier général étoit en voyage : il voulut passer la nuit dans un château abandonné : on essaya de l'en détourner sous le prétexte qu'une quantité d'esprits s'en étoit emparée, & que probablement ils lui feroient mal passer son tems. Trop éclairé pour avoir peur des revenans, trop brave pour être effrayé par ceux qui auroient voulu les contrefaire, pressé d'ailleurs par un tems affreux qui ne lui permettoit pas de passer la nuit à la belle étoile, mon Général s'étend tout armé sur un lit de camp, & y dort profondément. Peu de tems après s'être couché il voit entrer une compagnie d'hommes & de femmes bien vêtus, & qui lui paroissent fort joyeux. On sert un grand souper, & l'on alloit se mettre à table, lorsqu'une des Dames jette les yeux sur le lit où étoit l'étranger, court à lui & l'engage par mille propos obligeans à prendre sa place au festin. Après le souper un orateur de la compagnie

s'adresse au Général & lui dit : *M. , nous sommes les gardiens d'un trésor qui vous appartient , suivez-nous , on vous le remettra.* La société joyeuse l'entraîne dans un champ. Là , lui dit-on , *à cet endroit , sont déposées dans le sein de la terre , les richesses que nous devons laisser en votre possession.* A ces mots tout disparoît. Le Général sans instrumens , sans secours au milieu de la nuit , est obligé de remettre au lendemain les fouilles qu'il falloit pour découvrir le trésor. Il craint de ne plus reconnoître la place ; l'idée lui vient de la marquer en satisfaisant à la fois à un besoin pressant qui lui étoit survenu ; ce projet est exécuté : il avoit fait un beau rêve , il retrouve dans son lit la marque qui devoit lui servir de renseignement , mais le trésor n'y étoit pas.

Un Fermier général aimoit sa femme , & s'en croyoit adoré , il étoit d'une gaîté cruelle & sans exemple , quand il pouvoit médire des autres femmes ; il insultoit aux victimes de leurs galanteries , & après toutes ses déclamations contre les deux sexes , il finissoit par vanter son sort. » Pour moi , » disoit-il , j'avoue que j'ai dans mon » lot le bonheur de tous les autres ; » j'aime assez ma femme , & la tête lui » tourne d'amour pour moi. » Notre

financier dormoit paisiblement sur cette heureuse idée ; il reçoit un billet qui contenoit ces mots : *Vous êtes un impertinent avec votre bonheur que vous nous jetez au nez ; mon ami , vous êtes un cocu tout comme un autre , & si demain matin vous voulez vous en convaincre par vos propres yeux , montez vers les neuf heures à votre grenier , & vous trouverez Madame dans une situation non équivoque.* Le financier déchire le billet , le met en morceaux , & reste bien convaincu que l'avertissement n'est qu'une insulte qu'on prétend lui faire. Cependant il prend la résolution de tenter l'aventure. Le lendemain à l'heure indiquée , il monte au grenier , & avant que de voir , il entend ces paroles très claires : *Eh ! Guillaume , laisse-là tes chevaux & panses-moi , car j'en ai plus besoin qu'eux ; mon benêt de mari...* L'époux furieux ne laisse pas achever , il se précipite vers l'endroit d'où partoît ce galant entretien : sa femme l'apperçoit , elle se retire majestueusement ; il veut lui donner des coups ; elle , comme un nouveau Themistocle : -- *Frappe , mais écoute ! j'en avois une furieuse envie , & ton cocher m'a paru un homme sans conséquence ; je ne t'en aimois pas moins , crois-moi , n'allons pas nous brouiller pour des bagatelles de tempérament ; mon ami , le cœur fait tout.* Le Financier étoit de-

meuré immobile, & stupide d'étonnement; il ne s'attendoit pas à cette audace de sa femme. A la bonne heure qu'il ne reçût pas en plaisantant cet aveu, mais il a eu la sottise d'aller divulguer son histoire, & jugez comme il est blâmé! il n'a point agi comme ce mari de bon sens qui, revenant de l'Amérique, trouva sa femme lui présentant six jolis enfans; il demande tranquillement: Qu'est-ce cette troupe d'amours? » Eh! ce sont nos enfans, » reprend sérieusement l'honnête Dame; -- Je ne me croyois pas une » aussi aimable famille ». Un moment après: » Ah ça, ma bonne, nous n'en » ferons plus d'autres, nous en avons » assez, n'est-ce pas? -- Comme vous » voudrez, mon ami. » Voilà ce qu'on peut appeller le héros des maris françois.

Feu M. *Duclos*, secrétaire de l'Académie étoit à se baigner dans la Seine, près du bateau où *Poitevin* fournissoit à nos élégantes le moyen de se rafraîchir la peau. Une belle Dame arrive dans une voiture fringante; le cocher n'apperçoit pas un trou près du rivage, la roue tombe dedans, le carrosse fait la culbute, & voilà la petite maîtresse dans la boue d'un côté, ses grands laquais de l'autre. *Duclos* sort de l'eau

tout nu & court à elle. La jeune Dame est un peu étonnée de la situation où se trouve l'officieux Cavalier. --- *Mille pardons*, lui dit-il sans se déconcerter & en lui présentant la main, *excusez mon incivilité... pardonnez-moi de n'avoir pas de gants.*

Deux amis étoient allés à Rheims pour la cérémonie du sacre; ils y firent la connoissance d'un Champenois opulent. „ Messieurs, leur dit-il un jour, „ je voudrois me rendre la vie la plus „ agréable qu'il soit possible. J'ai dans „ mon coffre cent mille livres que je „ voudrois placer en viager; je trou- „ verai difficilement mon affaire ici ; „ rendez-moi le service de me procu- „ rer un bon emploi de cette nature „ pour mon argent: là capitale en of- „ fre mille occasions... „ Les deux amis se concertent; ils avoient remarqué sur le visage du Rhemois, tous les signes d'une mauvaise santé; ils vont trouver son médecin qui leur avoue qu'il porte le germe de plusieurs maladies mortelles: ils obtiennent de lui un état circonstancié des maux qui menaçoient les jours de leur homme; ils envoient ce mémoire à Paris, & le font consulter par les plus habiles de notre Faculté. Le Champenois est condamné à vider bientôt la surface du globe.

Les

Les deux Parisiens sur la foi de cette consultation lui offrent de prendre eux-mêmes son argent, lui donnent toutes les sûretés qu'il exige, contractent, & au bout de quatre mois l'impitoyable mort dont ils avoient su pénétrer les desseins, les délivre du payement de la rente.

Un homme reçoit d'un Port de l'Amérique une lettre conçue en ces termes. » Je suis enfin ici, après une traversée heureuse. Elle n'a même présenté aucun événement remarquable; » Celui-ci seul peut mériter votre attention: un Mouffe est tombé du haut du mât sur le pont, & s'est cassé une jambe; on la lui a liée fortement avec une corde, & un moment après il a pu s'en servir comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer l'adresse de celui qui a fait l'opération & son entier succès. » Cette lettre portée à l'académie de chirurgie, a fait donner au diable les suppôts de S. Côme; ils ont senti combien leurs talens étoient inférieurs à ceux du marin qui avoit si habilement rétabli en un instant, une jambe cassée. Quelqu'un même avoit composé un ouvrage très savant où il démontroit de la manière la plus claire, les moyens physiques par lesquels s'opéroit une cure aussi

étonnante. Ce livre curieux & important alloit être confié à la presse, lorsque mon homme reçut une seconde lettre de son ami : on y lisoit cette phrase : » Je crois avoir oublié une petite circonstance dans le récit de l'événement dont je vous ai dernièrement fait part. La jambe que le Mouffe en question s'est cassée, étoit de bois. » Qui fut sot ? c'est l'érudit disertateur.

Un Garde du Roi montant le grand escalier à Versailles, derrière une Dame de haute qualité, osa lui mettre la main sous le jupon. La Dame se fâcha beaucoup, mais le coupable lui dit sans se déconcerter : *Ah, Madame, si vous avez le cœur aussi dur que les fesses, je suis un homme perdu.* L'offensée ne put s'empêcher de rire du calembour, & pardonna l'indiscrétion en faveur du compliment.

M. de C., exempt des Gardes du Roi & beaufrère de M. le Marquis de P., se trouvoit avec sa femme à un grand souper. Quelqu'un racontoit des histoires de voleurs. M. de C. prit la parole en disant que ce vice-là étoit plus répandu qu'on ne se l'imaginoit, & qu'il y avoit des exemples que de jeunes gens de qualité s'y laissoient entraîner. A ces mots Madame de C. veut faire

taire son mari. Quelqu'un de la société, sans doute pour contrarier la Dame, engagea le mari à poursuivre ; il ne se fit pas beaucoup prier & continua ainsi : *Au commencement de mon mariage, je ne couchois point avec ma femme. Un soir qu'elle étoit au lit, j'allois lui souhaiter la bonne nuit, lorsque j'entendis du bruit dans sa garde-robe : je prends un flambeau, j'entre, je vois quelqu'un qui se cache sous une robe, je la leve, & j'apperçois le plus beau jeune homme qu'il soit possible de voir. Je lui demande ce qu'il fait là. Mon jeune homme me répond d'une voix tremblante : Monsieur, excusez-moi, j'ai honte de vous avouer que mon projet étoit de dérober un bijou dont vous n'avez pas assez de soin. Comment, lui dis-je, n'êtes-vous pas honteux de faire un si vil métier ? vous mériteriez que je vous fisse arrêter ;.... Sa beauté m'intéressa & je le laissai aller. Vous pensez bien que ma femme étoit plus morte que vive de peur. Quelque tems après j'allai chez le Roi, j'ouvre la porte de la chambre : ne voilà-t-il pas mon voleur que je vois dans le milieu de l'appartement. Je dis à l'huissier : Que faites-vous ici de ce grand coquin là ? l'huissier me répondit : Que dites-vous, Monsieur ? C'est M. le Chev. de C. Eh bien, mon ami, ai-je repris, M. le Chev. de C. est un voleur, & il n'a tenu qu'à moi de le faire pendre. On sent bien comme une pareille histoire a dû amu-*

fer la société aux dépens du conteur, & que pour avoir des rieurs de son côté, il a fallu qu'il racontât lui-même cette aventure.

L'Evêque D***, métamorphosé en féculier, va chez une dame bienfaisante qui a des demoiselles pour les menus plaisirs du public. Il croyoit être bien travesti; il n'est pas aux prises avec une de ces jolies Houris, qu'il s'élève un grand bruit. Un homme brutal veut absolument posséder la beauté que Monseigneur tenoit dans ses bras bénis. Enfin sa mauvaise humeur va jusqu'à enfoncer la porte du cabinet. *C'est vous, l'Abbé! c'est vous, Monseigneur!* voilà les deux exclamations qui échappent à nos saints personnages. *Je n'imaginois pas, Monseigneur, trouver votre Grandeur en ce lieu! --- Et moi je ne croyois pas que vous fussiez assez libertin.... Treve, Monseigneur, de reproches; tenez, arrangeons-nous; je veux bien vous laisser mademoiselle, je prendrai une Sultane moins agréable, cela suffira bien à un Grand-Vicaire. Après cela nous souperons gaiement, mais surtout point de déclamations, Monseigneur! ce n'est ici, j'en conviens, ni votre place ni la mienne: au demeurant, beaucoup de gaieté, & demain chacun reprendra sa place. Le Prélat vit qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que*

de rire, & le couple sacré fut fort joyeux. La discrétion des demoiselles n'a pas été à l'épreuve du plaisir de répandre l'histoire, qui à la vérité n'est pas des plus édifiantes.

Un jour que la Reine étoit au spectacle en petite loge, un filou apperçut une Bourgeoise renforcée qui faisoit grande parade d'une paire de bracelets qu'elle avoit: il se présenta à la loge comme venant de la part de Sa Majesté, qui avoit remarqué la beauté de ses bracelets, & déiroit en voir un de plus près: la Dame se hâta de le détacher de son bras, & de le remettre au prétendu Officier de la Reine; mais celui-ci disparut avec le bijou. Le lendemain la Dame étoit à déplorer son sort, lorsqu'il se présenta chez elle un exempt de police, dépêché par M. *Le Noir*, lequel venoit l'avertir, qu'on avoit arrêté la veille au sortir du spectacle, un filou chargé de plusieurs bijoux, parmi lesquels il avoit accusé que ce bracelet appartenoit à cette Dame: le Magistrat la faisoit prier par une lettre, de remettre le pareil au porteur pour le confronter. Vous vous figurez aisément la joie de notre Bourgeoise, les éloges qu'elle prodigua à la police, & les recommandations qu'elle fit à l'exempt, de rapporter promptement les deux bracelets,

pour faire la paix avec son mari, qui l'avoit furieusement tancée de sa sottise & de sa crédulité. Mais cet exempt n'a pas trouvé à propos de reparoître, & n'étoit que le confrère du soi-disant député de la Reine.

Un homme d'un certain âge s'est marié d'une façon qui paroît toute neuve. Las d'avoir été la dupe des femmes & voulant pourtant, comme on dit, faire une fin, il s'avise un jour qu'il étoit dans une nombreuse société où se trouvoient plusieurs femmes à marier, de demander un chapeau : il y met des billets blancs & un billet noir. Celui-ci, dit-il, doit gagner. On le questionne en vain sur le prix attaché à cette loterie & sur l'objet de ce qui paroît un badinage. Les Dames tirent à son invitation; le billet noir sort enfin : alors l'homme s'écrie : Messieurs, voilà ma femme... Il est agréé & devoit l'être, car sa fortune est considérable : les nœces n'ont pas tardé à se faire & l'on s'y est beaucoup amusé. Le hasard peut sans doute faire d'aussi bons mariages que le caprice des parens & les raisons de convenance qu'on est dans l'usage de consulter.

Un habitant de Villejuif disparoît, il y a vingt ans. Sa femme s'accommodoit mal du célibat, elle charge quelqu'un

de faire des perquisitions; on lui envoie l'extract mortuaire d'un homme qui portoit le même nom que le mari perdu. La bonne payfannè se croit veuve & s'en console dans les bras d'un nouvel époux. L'ancien revient un beau jour & reprend sa chaste moitié: Procès entre les deux rivaux, dont le principal objet étoit l'existence d'un enfant provenu des nœces intercalaires. Il a été décidé que cet enfant hériteroit & de sa mere & de celui qui l'avoit fait. Il ne devoit point être réputé bâtard, puisque ses pere & mere avoient obtenu de la justice ecclésiastique & civile, la permission de le fabriquer, & qu'ils étoient de bonne foi.

Une Dame de *Senneville*, femme d'un capitaine aux gardes françoises, qui est morte depuis peu, fera pour les gens instruits époque dans l'histoire. Née Américaine, d'une famille très ordinaire, les charmes de sa figure lui attirèrent l'hommage d'un Officier général anglois. Des intérêts particuliers le firent rejeter, & cet Anglois outré de désespoir & d'amour engagea les hostilités qui occasionnerent la guerre de 1756 & dont les suites nous ont coûté si cher. C'est à ajouter au nombre des grands événemens produits par les petites causes. Il y a sur cela des détails

curieux qui font voir à quoi tient la conservation ou le bouleversement d'un empire.

Un Particulier à pied rencontra un jour M. *Bourdet* fameux Dentiste. Il fait arrêter sa voiture, en feignant un grand mal de dents. --- La douleur que je ressens, lui dit il, est si vive que les forces me manquent & je suis prêt à m'évanouir : si vous retournez chez vous, accueillez-moi dans votre carrosse, pour m'y conduire avec vous.... Le Chirurgien, moitié par compassion, moitié par l'espoir d'être bien récompensé propose au malade d'interrompre toutes ses courses pour apporter un prompt remède à son mal. Il donne ordre à son cocher de doubler de vitesse & de les conduire à la maison (*Bourdet* auroit dit volontiers à l'hôtel, car ces grands petits Mrs sont si vains, surtout quand ils ont carrosse!) Ils étoient dans le Fauxbourg S. Antoine; en très peu de tems ils arriverent chez le Dentiste qui demeure près du Palais Royal. L'inconnu en descendant de voiture, dit à M. *Bourdet* : -- Mille remerciemens, M., votre compagnie m'a soulagé suffisamment, le plaisir de me trouver promptement rendu dans un quartier où m'appelloit une affaire pressée me guérit

guérit de tous mes maux : vous pouvez continuer vos courses.

Nous avons ici une espece de Religieuses très pauvres dont la communauté dépêche dans le tems du Carême deux sœurs qui vont faire la quête. Ces sœurs connues sous le nom d'*Hirondelles de Carême* se présentent dans toutes les maisons où elles esperent exciter la charité & ne dédaignent pas d'employer des moyens purement temporels pour engager les amateurs des plaisirs de l'éternité à les mériter par de bonnes œuvres. L'image des félicités passagères de ce monde est en effet le symbole le plus attrayant de celles de l'autre vie , & c'est bien pour avoir senti cette vérité que Mahomet peut être regardé comme le plus habile de tous les fondateurs de religions. Revenons à nos *Hirondelles de Carême* : elles font toujours leurs courses deux à deux, l'une est vieille & prudente, l'autre ordinairement jolie, est jeune, vive & enjouée. La sainteté de leur état leur paroît un frein suffisant pour arrêter les entreprises qu'on voudroit former contre leur vertu. Il arrive pourtant qu'elles sont quelquefois les héroïnes d'aventures galantes. M. le Comte de*** traitoit très bien les sœurs qui alloient chez lui, & la communauté ne manquoit pas

de lui envoyer toujours les mêmes ,
parce qu'on avoit remarqué qu'elles
rapportoient au couvent de plus gran-
des marques de sa libéralité. L'année
derniere l'une des deux étoit changée ,
& il en demandoit la raison , lorsque la
vieille lui remit un gros paquet en lui
disant : „ La sœur Angélique qui de-
„ puis deux à trois mois est fort incom-
„ modée m'a chargée de vous remet-
„ tre ceci. „ Les Hirondelles se reti-
rent , & M. le Comte est fort étonné en
développant les linges dont le paquet
étoit recouvert , de voir un joli enfant
de deux mois. L'enfant lui tend les bras
comme pour réclamer son appui ; le
hasard fait qu'il tient dans une de ses
mains une lettre qui avoit été placée
auprès de lui. Un témoin de cette scène
touchante , qui me l'a racontée , n'a
pu me dépeindre cette situation sans
attendrissement. Le Comte pénétrant
tout le mystère mouilloit de ses larmes
le visage de l'enfant qu'il pressoit contre
son sein. Il fait enfin des efforts pour
se remettre & ouvre la lettre avec trans-
port. Tels en étoient à peu près les ter-
mes. „ Barbare séducteur , voilà la
„ triste victime du complot que vous
„ avez formé contre mon innocence ,
„ avec le monstre abominable auquel
„ on l'avoit confiée. Cette vieille cache
„ tous les vices sous l'habit qui ne de-

„ vroit recouvrir que des vertus; elle
„ est encore la seule à qui je puisse re-
„ mettre ce dépôt mystérieux pour le
„ placer dans vos mains. Je ne puis ce-
„ pendant la haïr; je ne puis même
„ détester le crime dans lequel elle a
„ entraîné mon foible cœur, quand je
„ sens que j'emporte au tombeau l'a-
„ mour le plus tendre pour vous. Je
„ n'ai plus rien à déguiser, puisque
„ bientôt mon infortune sera enseve-
„ lie avec moi dans l'oubli du néant. Il
„ ne me reste pour moi qu'à implorer
„ la miséricorde de l'éternel, mais ce
„ malheureux enfant dont le sort dé-
„ pendra de vous, exige que je vous
„ dévoile des secrets qui peuvent vous
„ inspirer plus d'intérêt en sa faveur.
„ Je suis cette malheureuse personne
„ avec qui vous causâtes au bal, il y a
„ trois ans, & que vous priâtes inutile-
„ ment pendant toute une nuit de se
„ démasquer. Ma mere, la Marquise
„ de ***, informée des démarches que
„ vous aviez faites pour découvrir qui
„ nous étions, connoissant la violence
„ de vos passions & l'impossibilité où
„ elle auroit été de résister aux recher-
„ ches d'un homme de votre rang &
„ de votre fortune, craignit que le
„ peu d'attraits que j'ai reçus de la na-
„ ture, ne donnât plus de forces à ces
„ premières impressions. Une préféren-

„ ce qu'elle a toujours accordée à mon
„ frere aîné auquel elle a déjà sacrifié la
„ liberté de deux autres enfans , l'avoit
„ déterminée à me destiner au couvent :
„ elle se hâta d'exécuter cette résolution.
„ Je n'ose pénétrer les motifs qui
„ l'ont engagée à choisir pour moi l'ordre
„ le plus austere : ne recevant depuis
„ longtems aucune de ses nouvelles ,
„ j'ai appris qu'elle ne paroïsoit plus
„ s'occuper de moi en aucune maniere.
„ Les Religieuses de mon couvent ne tirant
„ point de ma famille les avantages qu'elles
„ en avoient espéré , ont pris le parti de
„ m'employer à pourvoir aux besoins du
„ couvent , en me comprenant dans le
„ nombre des sœurs postulantes qui font
„ les quêtes du Carême. Ce détail , en
„ excusant un peu la foiblesse peut-être
„ impardonnable d'un cœur qui étoit
„ déjà prévenu pour vous , vous apprend
„ que le sang qui coule dans les veines
„ de cet infortuné n'est point fait pour
„ l'opprobre destiné à ses pareils.
„ Sauvez-lui celui que la faute de sa mere
„ pourroit lui faire partager , & si vous
„ refusez quelques regrets à ma perte ,
„ laissez-moi au moins la consolation
„ d'emporter dans le tombeau l'estime que
„ vous devez à une malheureuse fille qui
„ n'auroit point à rougir , si elle ne vous
„ avoit

„ pas connu. „ La lecture de cette lettre mit le Comte hors de lui-même ; il n'épargna aucun soin pour découvrir sa chère Angélique qu'il avoit adorée dès le moment qu'il l'avoit vue ; sa passion , qu'un habit qu'on croit incompatible avec la tendresse avoit pu seul l'engager à combattre , se ralluma avec fureur. Il a pénétré enfin au milieu du cloître où elle étoit prête à rendre les derniers soupirs. Après l'avoir rendue à la vie par des assurances non équivoques de ses sentimens , il l'a fait rentrer dans le sein de sa famille. Elle a hérité des grands biens par la mort d'une mere injuste & cruelle ; maintenant elle est l'épouse de celui qu'elle regardoit comme son bourreau.

Un Voyageur anglois a donné au *Pont-de-Beauvoisin* , une scene assez singuliere pour un homme de sa nation , qui devroit être accoutumé aux visites des commis de douane , puisque son pays en est hérissé. Cet Anglois arrivé sur la frontiere , fut conduit à la douane pour être présent à la visite que les employés devoient faire de ses bagages : il avoit dans sa malle environ trente paires de bas de soie pour son usage ; on le pressa d'en acquitter les droits , à raison de trois livres par chaque paire ; l'Anglois demanda aux commis si ces

bas n'étoient pas à lui & s'il n'étoit pas le maître d'en disposer à son gré : „ Per- „ sonne ne vous conteste cette propriété „ té, lui répondit on ; „ à ces mots le Voyageur étale ses bas ; & les prenant les uns après les autres, il les coupe par le milieu , les jette dans la boue & les foule aux pieds avec toutes les apparences du plus grand sang-froid. Les employés eurent beau crier que ce n'étoit pas là ce qu'ils demandoient ; l'Anglois continua son opération singulière, aimant mieux se priver de ses bas que d'acheter le droit de traverser la France avec eux. Si cet homme soutient constamment son caractère ou son humeur dans son tour de l'Europe, il pourra bien avant la fin de son voyage se trouver avec ses malles vuides.

Bien des gens croyent que le luxe dans les villes gênant le goût pour les mariages, y fait préférer les richesses, & qu'à la campagne le choix est plus libre, moins intéressé & par conséquent plus heureux ; un événement arrivé récemment dans un village à quelques lieues de Paris, peut fixer les opinions sur le désintéressement des payfans en amour : Un d'eux marioit sa fille, lui donnoit vingt-neuf écus de dot & l'ameublement ordinaire ; les deux familles étoient assemblées avec les voi-

ains, & le notaire finissoit le contrat, lorsque le mariage rompit sur une paire de pantoufles que le futur exigeoit, & que le pere de la fille s'obstina de refuser. Un des assistans proposa sa sœur très laide & plus âgée que l'autre, en offrant les vingt-neuf écus & les meubles. Donnez-vous les pantoufles, dit le jeune homme ? Oui sûrement, répondit l'autre ? en ce cas, répliqua le jeune homme, faites-la venir, nous changerons les noms du contrat. Ce qui fut exécuté sur le champ.

Un neveu du Roi de *Maroc* vint, il y a quelques années, à *Paris*, en qualité d'Ambassadeur de son oncle. On lui fit le plus grand accueil, tous les Seigneurs s'empressèrent de lui donner des fêtes. Des plaisans profiterent de cette occasion pour faire une espièglerie à un marchand de chevaux nommé *Septenville*, fort riche & un peu yvre de sa fortune. Ils commencerent par lui persuader qu'il devoit inviter le Prince *Marocain* à une fête dans sa maison de campagne, qui est une des plus belles qu'il y ait aux environs de *Paris*. Ils l'assurèrent qu'ils avoient assez de crédit pour déterminer Son Excellence à accepter la fête & à l'honorer de sa présence. Ils lui firent entendre que la dépense que le fête coûteroit pouvoit lui

être par la suite de la plus grande utilité ; qu'une liaison aussi distinguée donneroit à son commerce plus d'éclat & d'étendue , & que Son Excellence pourroit par reconnoissance lui procurer des chevaux barbes. *Septenville* séduit par tous ces avantages se décida sans peine à recevoir l'Ambassadeur avec tout le faste & toute la dignité convenables. Quelques jours après , on vint lui annoncer que Son Excellence consentoit à lui faire l'honneur de passer la journée à sa campagne , qu'elle s'y rendroit tel jour , à telle heure. Voilà mon marchand de chevaux qui met tout en mouvement pour rendre sa maison digne de recevoir un pareil hôte. Il commande un feu d'artifice à *Torré*. Il fait placer partout , dans le jardin , sur la façade de sa maison , dans l'intérieur , les illuminations les plus brillantes. Il fait venir à grands frais les musiciens les plus célèbres. Il invite à la fête les personnes les plus propres à en faire l'ornement ; les gens de la Cour , les étrangers les plus distingués , & surtout les jolies femmes de l'Opéra & des autres spectacles. On pense bien que le repas répondoit à tous ces préparatifs. Enfin , le jour choisi , après s'être fait entendre quelque tems suivant l'usage , l'ambassadeur accompagné de toute sa cour arrive dans un carrosse magnifique. On l'accueille

de son mieux , on lui adresse les choses les plus flatteuses auxquelles il répond par le moyen d'un interprete. On le prie de chanter, il s'en acquitte avec la meilleure grace possible. On joue , on se livre à tous les plaisirs. *Septenville* ne se possédoit pas de joie. Il étoit transporté. Il n'osoit point s'asseoir à la table d'un hôte aussi illustre. Une serviette sur le bras , il se tenoit derriere le fauteuil de l'ambassadeur , & se faisoit honneur de le servir. Chaque convié prenoit part à la fête sans se douter de rien. Mais vers les trois heures du matin plusieurs hommes vêtus d'un habit écarlate avec de grands galons d'or , un bâton d'exempt à la main , arrivent. Ils viennent de la part du Roi , arrêter le prétendu Ambassadeur ; *Septenville* s'aperçoit qu'il est la dupe d'une mystification. Il est furieux. L'Ambassadeur , les gens de sa suite , les exempts , tout cela étoit supposé. Cette mystification fut bientôt répandue dans *Paris* & à la Cour. Le pauvre *Septenville* eut le double chagrin d'avoir dépensé beaucoup d'argent & de se voir l'entretien & la fable de tout *Paris*. Celui qui jouoit le rôle d'Ambassadeur est un Libraire nommé *Prault* , & surnommé problème (*Prault blême* ,) attendu qu'il est fort pâle. Il est précisément de la taille , de l'âge & de la fi-

gure du Prince Marocain , & tout le monde y a été trompé.

Une Courtisane feignit dernièrement de vouloir se convertir ; un honnête dévot est tombé dans le piège : elle a demandé une somme d'argent pour payer , disoit-elle , ses dettes & se retirer dans un cloître d'où elle répandroit le bon exemple & l'édification. Le saint homme enchanté de faire un profélyte au seigneur , s'est hâté de lui compter une somme assez considérable ; elle a effectivement payé des dettes qui la pressoient , ensuite à l'instant que le célèbre bienfaiteur l'attendoit pour la claquemurer avec un esprit de charité & de pénitence , la Madelaine mondaine a disparu , & s'en est allée avec un jeune homme dépenser l'argent qui lui restoit. On a été fort scandalisé de cette escroquerie ; rien cependant de si naturel. Il falloit que l'homme de Dieu , avant de lui offrir une pareille brebis égarée , s'assurât bien que son repentir étoit sincere. Le voilà corrigé du désir de faire des profélytes.

Notre Robe fournit plusieurs exemples de Magistrats en qui l'étude des loix n'a pas détruit les agrêmes de l'esprit. Les Députés d'un de nos ordres religieux qui a un procès considérable au

Parlement, sont venus dernièrement faire leur cour au premier Président de ce corps. La justice doit sans doute être aussi inflexible aux hommages, qu'inaccessible à la prévention; ainsi il étoit bien permis de rire des profondes révérences que multiplioient fort gauchement les plaideurs enfroqués. Quelqu'un les fit remarquer au premier Président: *Ne voyez-vous pas*, répondit-il, *que ce sont des cruches qui ne se baissent que pour se remplir.*

Une de nos Beautés avoit accordé des faveurs très particulières à un jeune homme qui l'avoit apparemment trouvée dans un bon moment. Cet heureux amant croit devoir le lendemain une visite à la Belle: il la trouve au milieu d'un cercle nombreux; elle jette sur lui de dédaigneux regards & lui adresse à peine de tems en tems quelques demi-phrases. Notre élégant piqué lui demande tout bas si elle a déjà oublié ce qui s'étoit passé entr'eux la veille. *Comment, Monsieur*, lui dit-elle d'un air tout surpris! *est ce que vous prenez cela pour des espérances?* Le jeune homme pétrifié n'eut pas la force de réfuter ce singulier argument. Mais il est impossible de ne pas convenir que les femmes d'aujourd'hui ont bien perfectionné ce qu'elles appellent la *décence*.

Une sage-femme est appelée auprès d'une femme qui se sentoît pressée par les avant-coureurs de l'enfantement. Au même instant que la matrone arrive, elle se sent elle-même attaquée vivement par les mêmes douleurs. Les deux femmes accouchent ensemble. Une vieille domestique qui les aide l'une & l'autre, dans le trouble où elle est, place les deux enfans sur un même oreiller, sans remarquer lequel des deux est à sa maîtresse. L'un vient à mourir sur le champ, l'un & l'autre sont mâles. Chacune des deux meres réclame l'enfant qui reste vivant. Cette dispute a occasionné un procès plus difficile à juger que celui dont la décision a fait tant d'honneur à Salomon.

Un Soldat du Régiment de*** quitte sa garnison sans le consentement de ses supérieurs & vient à Paris chez son Colonel, pour demander une place de bas-officier qui se trouvoit vacante. Cette démarche légère l'exposoit à la peine des déserteurs. Dès qu'il entra dans l'hôtel, la femme du Colonel l'aperçut & fut frappée de son air, de sa taille, de sa figure. Notre soldat étoit formé en Hercule & la Marquise est *amatrice*. Un domestique vient annoncer au voyageur que Mlle *Julie*, première femme de Madame, désire lui parler & l'attend dans

la chambre où on le conduit. Notre Soldat trouve une brunette aux yeux vifs, dans un déshabillé plus que galant & offrant par son attitude le tableau de la plus lascive volupté. --- Que voulez-vous, mon ami, que demandez-vous à Monsieur? votre physionomie me plaît & m'annonce que vous êtes un bon sujet; j'ai la confiance de Madame, je l'intéresserai en votre faveur & Monsieur ne lui refuse rien... Le soldat raconte le motif de son voyage; on lui promet un plein succès. --- Asseyez-vous près de moi, eh! vraiment vous êtes un fort joli homme, ç'auroit été dommage que'une taille comme celle là n'eût pas été décorée de l'uniforme.... Mais il ne faut plus porter de ces vilains galons-là..., oh, bientôt ils seront d'argent.... Le Soldat ne se sent plus d'aise & s'aperçoit bien qu'il lui vient deux bonnes fortunes à la fois. On se doute qu'une place qui s'offroit de si bonne grace à l'assaut, fut bientôt prise. Ce n'étoit pas le cas d'un blocus, on n'avoit pas de tems à perdre, & les troupes en deux minutes s'emparèrent de la ville & de la citadelle. Après avoir joui pendant une heure de la conquête, le Soldat pensa à son affaire; il étoit important pour lui de reparoitre au corps dès le lendemain. On le laisse seul; une demi-heure après on le vient chercher

de la part du Colonel : -- Un tel , lui dit le Marquis , ma femme s'est intéressée pour vous , à la recommandation d'une fille en qui j'ai confiance , & m'a engagé , non seulement à vous pardonner l'indiscrétion de votre démarche , mais encore à vous accorder la grace qui en a été l'objet. Ne perdez pas un instant pour rejoindre , j'écris au Major pour qu'il trouve un prétexte à votre absence , mais je ne puis tolérer qu'elle soit plus longue... Le Soldat alloit partir après s'être exhalé en action de grâces ; le Marquis le rappelle. Mon ami , attendez un instant , vous ferez vous même le porteur de mes ordres , & pendant que mon secrétaire les expédie , je veux vous présenter à votre bienfaitrice ; passons chez Madame... Le Colonel & le nouveau Sergent entrent dans l'appartement de la Marquise qui étoit encore en *deshabillé blanc*. Dès que le Soldat l'aperçoit , ma chere *Julie* , que je vous ai d'obligation !... Le trouble de la Marquise à cette étrange algarade auroit bien suffi pour défilier les yeux d'un mari plus aveugle encore que le Colonel ; les circonstances se multipliaient pour l'éclairer. La véritable *Julie* , celle qui avoit prêté sa chambre , son nom & son tablier , vient à entrer. Le pauvre mari la questionne , & elle a la foiblesse de

· tout avouer. Au reste l'exemple de quelques milliers de ses confreres l'a déterminé à se résigner. On assure que la recommandation de cette chaste épouse a encore de l'influence sur son esprit.

L'histoire de la guerre d'*Amérique* qui vient d'être terminée, offrira toutes les atrocités qui accompagnent les guerres civiles. On raconte ce trait de l'affreuse journée de l'incendie de Charlestown. Dans la confusion générale, tandis qu'une partie de la ville étoit en feu, un soldat écossais des troupes du Roi enfonça la porte d'une maison : il pénètre dans l'intérieur, & y trouve une femme de la plus grande beauté, tenant par la main sa fille âgée de cinq ans, & qui alloit monter à la chambre de son mari malade, pour l'aider à se sauver. Le soldat, frappé de sa beauté, commence d'abord par la presser de le satisfaire, en lui déclarant qu'il n'y a pas de tems à perdre. Les menaces & la violence succedent bientôt aux instances, sans aucun égard pour les prieres de la mere & de l'enfant toutes deux prosternées à ses pieds. La petite innocente qui voyoit sa mere se débattre contre ce monstre, le prioit de ne pas ôter la vie à sa mere. Les cris de la mere & de l'enfant parvinrent jusqu'à la chambre du mari. Quoiqu'il

fût au lit depuis longtems, il s'efforce de descendre, se saisit d'une épée, & se traîne jusqu'à la chambre où il entendoit du bruit. Il passe son épée à travers le corps du soldat. Le malheureux, quoique blessé à mort, a encore le tems de se retourner pour voir d'où lui étoit porté le coup : il reconnoit son frere & meurt. L'époux infortuné voit à la fois sa femme évanouie, sa fille dans d'affreuses convulsions, & son frere expirant. Il s'écrie : *J'ai tué mon frere !* & tombe sans connoissance. La garde qui l'avoit suivi, avoit à peine entendu cette exclamation de son maître, qu'elle vit les flammes percer de toutes parts. Elle court aussitôt, dans l'espérance de trouver du secours pour ces infortunés : il n'étoit déjà plus tems ; le plancher s'étoit abymé sous eux, & ils étoient ensevelis dans les ruines.

Un étranger avoit coutume d'aller à l'Opéra au parterre, trouvant que cette place étoit la meilleure pour jouir du spectacle. Il avoit été observé par un filou que ses boucles de diamans tenoient prodigieusement. Celui-ci en achete de fausses qui avoient beaucoup d'apparence ; il se met à côté de l'étranger ; ils entrent en conversation, le filou se plaint des voleurs qui se glissent partout, il dit, *je vais ôter mes boucles,*
parce

parce que quelqu'un de ces coquins pourroit me les dérober. L'étranger enchanté de l'avis, suit l'exemple de l'adroit intrigant, il ôte aussi ses boucles, & les met dans sa poche; mais qu'est-il arrivé? le spectacle fini, l'honnête homme veut remettre ses boucles, les cherche & ne les trouve plus.

Un jeune peintre s'étoit marié sans amour, & pendant plusieurs mois la paix avoit régné dans son ménage : uniquement parce qu'elle accompagne toujours l'union de deux caractères doux & honnêtes; peu à peu l'estime, l'amitié, la paternité avoient attaché fortement deux cœurs que les parens, c'est-à-dire le hasard conduit par l'intérêt, avoient rapprochés. C'étoit là l'amour de nos tourtereaux. Le bonheur de ces époux ou plutôt de ces amans heureux fut troublé par l'affreuse maladie que l'inoculation a cruellement multipliée autour de notre capitale. Un des fruits de cette tendre union en est la première victime; la mère succombe bientôt, la douleur de l'époux qui survit, est à son comble, quoiqu'elle ne s'exhale point au dehors; des arrangemens d'affaires qui assurent le sort des deux enfans qui lui restent, le soutiennent; la liberté d'esprit avec laquelle il s'y livre, fait croire qu'il est

consolé; c'est ainsi que jugent la plupart des hommes qui ne connoissent ces fortes de peines que par la nécessité de paroître quelquefois les ressentir, il s'en falloit bien que le malheureux époux fût tranquille; au bout de deux mois toutes ses affaires étoient arrangées; son pere, homme respectable, & une bonne grand'mere, s'étoient chargés de l'éducation de ses deux enfans. Le jeune peintre les conduisit à Vincennes, où ces bonnes gens demeuroient; on a remarqué que jamais adieux ne furent plus tendres que ceux qu'il fit aux deux orphelins, quoiqu'il dût les revenir voir le lendemain; de retour à Paris la fièvre s'empare de lui, il se met au lit & ne le quitte que pour aller rejoindre l'objet de tous ses regrets. Voilà une histoire récente, peu connue, parce qu'elle n'offre qu'un tableau vertueux: je la racontois dans une société où j'imaginerois que ces deux époux obtiendroient quelques larmes; mon récit ne produisit que cette exclamation d'un Robin qui paroissoit m'avoir écouté avec beaucoup d'attention: *Il y a des gens qui meurent aussi sottement qu'ils ont vécu!* Je vis à la vérité deux très jeunes femmes qui s'efforçoient de cacher qu'elles étoient attendries; l'une d'elles alla dire deux mots à l'oreille d'un militaire qui étoit dans une embrasure

de fenêtre, on parla de jeu, & il ne fut plus question de mon Peintre.

Une de nos impures peu connues s'avisa un jour de se donner pour neuve de toute nouveauté ; Madame sa mere, car ces Demoiselles ne sont jamais orphelines, faisoit courir dans le monde de petits avertissemens où l'on faisoit part au public que la Demoiselle *une* *elle* étoit encore jouissante de toute sa virginité, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de la perdre; un escroc de fille se présente: d'abord il a une conversation politique avec la respectable mere, & finit l'entretien par faire recevoir cent beaux louis d'or bien comptés; on ne demande pas au galant quel est son rang, son nom: un propriétaire de cent louis n'avoit pas besoin de ces accessoires pour une telle alliance. Enfin il est agréé; il passa la nuit avec la Demoiselle qui s'applaudissoit de cet air de virginité qu'elle s'étoit donné avec tant d'adresse; de son côté l'amant rioit; il n'en goûta pas moins les plaisirs désirés. Les cent louis sont lâchés, le galant se retire, les deux honnêtes créatures étoient enchantées l'une de l'autre; on veut payer une marchande de modes, une couturiere, un coëffeur: ces créanciers qui avoient la vue plus nette que la Demoiselle,

viennent lui rapporter son argent en lui disant qu'ils ne prennent point en paiement, de la fausse monnoie. La Demoiselle & sa mere sont furieuses, elles reconnoissent avec douleur qu'elles ont été les duppes d'un fripon; la premiere le rencontre dans un bal: --- *Ah, ah! vous voilà, M. le faux monnoyeur!* --- *Ah, ah, vous voilà, Mlle la pucelle; quitte à quitte, vous m'avez trompé, je vous ai trompée. Croyez-moi, au lieu de nous arracher les yeux, cherchons à en tromper d'autres; votre fausse fleur ne valoit guere mieux que mes louis faux.* La Demoiselle prit le bon parti, elle rit de l'aventure. Il n'y eut que la mere qui murmura entre ses dents: --- *Vraiment, c'étoit bien la peine de me faire passer pour une trompeuse, une autre fois j'examinerai les louis, & aura après, des pucelles qui voudra.*

Le Comte de *** voyageoit pour se rendre à une de ses terres. C'est un brave officier qui ne connoît point la peur; il se faisoit tard, il s'imagine de s'arrêter dans le château d'un de ses anciens amis qu'il n'avoit pas visité depuis six à sept ans: il entre, il apperçoit quelque changement; on lui apprend que le Seigneur est mort, mais que son fils qui a hérité de ses biens, est dans le château. Le Comte de ***

monte, trouve en effet le jeune homme qui lui fait un très bon accueil. Il lui raconte les circonstances de la mort de son pere qu'il paroît regretter beaucoup; on soupe, on conduit ensuite le Comte dans une chambre assez grande qui étoit au bout d'une galerie. Notre voyageur étoit fatigué; il se hâte de se mettre au lit où le sommeil vient bientôt le surprendre. Sur les deux heures du matin, il est réveillé par un bruit sourd, comme si quelqu'un marchoit dans la chambre. Il entrevoit une espece de fantôme blanc. Il suit de l'œil les pas de cette figure ambulante. Ce spectre soupiroit, il va du côté de la cheminée, s'assied vis-à-vis un reste de feu, & dit en gémissant: » Je puis donc encore me chauffer! oh mon Dieu!» Le Comte regardoit toujours; il examine, il voit que ce fantôme est de forme humaine, qu'il est couvert de haillons blancs. Le spectre s'avance vers le lit, tâte les matelas, s'étend enfin à côté du Comte en murmurant: » Je vais donc me » coucher encore dans un lit!» alors le Comte d'une voix ferme demande: » Qui êtes-vous? que venez vous faire » ici? » Aussitôt... » Ah, c'est vous, » mon cher Comte, & qui vous amene » dans cette horrible demeure?... Est- » ce que vous ne me connoissez pas....

» Votre pauvre ami... ? Comment, ré-
» pliqua le Comte, vous seriez M***,
» & votre fils lui-même hier au soir m'a
» dit que vous étiez mort ! Je vis, mon
» cher ami, je vis, mais pour mourir
» mille fois par jour depuis six années
» entières que ce fils dénaturé, que ce
» monstre m'a plongé dans un cachot
» où je ne me nourris en quelque sorte
» que de mes larmes. Le malheureux !
» Il n'a pas voulu attendre ma fin pour
» dévorer mon héritage ; il a corrom-
» pu quelques-uns de ses infâmes do-
» mestiques aussi scélérats que lui. On
» a répandu le bruit de ma mort, on
» a fait mes obsèques comme si en ef-
» fet je n'étois plus, & je languissois
» dans un cachot ayant à peine du
» pain & de l'eau, couvert de ces mi-
» sérables haillons. On avoit oublié hier
» au soir de fermer la porte de ma
» prison, je m'en suis apperçu cette
» nuit ; aussitôt j'ai cherché à me pro-
» curer quelque soulagement. Je suis
» venu par hasard dans cette chambre ;
» depuis six ans je ne connoissois plus
» ni le feu ni le lit, mes premiers
» mouvemens ont été de profiter de
» l'un & de l'autre, mon dessein étoit
» d'attendre la mort sur ce lit, & de
» conjurer un fils barbare de me la don-
» ner...» Le Comte étoit tombé dans
un accablement inexprimable ; un pere

victime à ce point de l'avidité d'un
 fils dénaturé! -- " Mon ami, s'écria-
 " t-il, non, vous ne mourrez point,
 " & le crime sera puni; attendez tout
 " de mon humanité, car il n'est pas
 " besoin de sentir l'amitié pour se rem-
 " plir de votre affreuse situation; rentrez
 " dans votre souterrain sans qu'on ait
 " le moindre soupçon, & foyez per-
 " suadé que vous serez bientôt vengé... "
 Le Comte en effet vole à la Cour, in-
 struit le Gouvernement de ce crime
 inouï; le pere est arraché à sa prison,
 il rentre dans tous ses biens & son
 fils à son tour a disparu. On ne doute
 point qu'il n'ait été condamné au mé-
 me supplice qu'il avoit fait souffrir à
 son pere. Une prison éternelle déro-
 bera ce monstre à l'échaffaud où il de-
 vroit monter.

On attendoit, l'année dernière, à
 Paris, un Prince indien qui voya-
 geoit, disoit-on, avec un ou deux
 quarterons de femmes: -- *Que dira M.*
l'Archevêque? souffrira-t-il un tel scanda-
le? les mœurs seront blessées si l'on permet
que cet homme conserve son ferrail; &
puis il faut qu'il se fasse Chrétien !... Un
 plaisant ajoute: *Il n'a qu'à embrasser*
notre sainte Religion, & on lui passera tou-
tes les filles de notre Opera-

Un jeune Américain, ci-devant mouffetaire, nommé M. de *Chateaublond*, étoit renfermé au Fort l'Evêque pour des dettes qui montent à plus de 200,000 livres. Il n'avoit guere espérance d'en sortir de sitôt: ses parens sembloient être de concert avec ses créanciers pour le priver de sa liberté. On dit que le malheur est le pere de l'industrie: le prisonnier imagine ce stratagème. Un de ses amis vient avec un prétendu négre le visiter. M. de *Chateaublond* donne un excellent dîner. Sur le soir il faut se retirer; l'ami dit en présence des géoliers à son négre, d'avoir soin d'arranger les bouteilles vuides dans un panier: ils passent. On ne fait nulle attention à l'homme noir. C'étoit M. de *Chateaublond* qui s'étoit barbouillé le visage ainsi que le premier négre qui étoit entré dans la prison avec la couleur noire, & qui en est ressorti très-blanc. Cette aventure a été le vaudeville de Paris. Il n'y a que les créanciers de M. de *Chateaublond* qui n'ont pas trouvé le mot pour rire à cette espee de farce.

De mauvais plaisans ont joué un tour assez burlesque à l'un de nos Commissaires de police. On vient le chercher à la brune pour mettre un scellé. C'est une des fonctions les plus lucratives de

de cet état, & les Commissaires, qui ne sont pas les moins intéressés des sup-pôts du *Chic*, sont ardens pour la remplir. Le Commissaire *Boulangier* met en hâte sa perruque de cérémonie, fait tapage sur la lenteur de son clerc; de crainte d'être prévenu par quelqu'un de ses confreres, M. le Commissaire risque vingt fois de se casser le cou par sa précipitation. Après avoir parcouru une infinité de rues, on le conduit dans un grenier où un drap étendu sur un châlit paroïssoit receler la triste victime de quelque membre de la salubre faculté. *M.*, dit-on au Commissaire, que l'extérieur ne vous en impose pas, notre parent par un goût excessif pour l'épargne se refusoit jusqu'à la commodité du logement, voyez ces armoires; combien de papiers elles renferment....! C'est là où Dame Thémis fait ses orges. Enfin maître *Boulangier* dresse un long procès verbal & commence à apposer les bandes sacrées. Il y avoit déjà sept à huit feuilles de papier de barbouillées, & une partie de la nuit étoit écoulée, lorsque le clerc, qui peut-être avoit ses raisons, s'approche du chevet où paroïssoit placée la tête du défunt. *Que vois-je, M.*, s'écrie-t-il, *on nous joue, c'est une tête à perruque!* Le Commissaire entendoit bien que c'étoit à lui ou de lui qu'on parloit, mais il étoit occupé de sa beso-

gne, ou peut-être à calculer combien d'argent le scellé lui produiroit ; il fallut le lui dire plusieurs fois ; pendant ce tems les auteurs de la niche s'esquiverent, & maître *Boulangier* resta seul stupéfait & confondu.

L'aventure du Chevalier d'Y **** dont on a parlé pendant deux jours au moins, est certainement fort étrange. Un de ses camarades avoit répandu le bruit que dans ses séjours à Paris, il employoit un des moyens les plus bas que le vice puisse imaginer, pour se procurer des ressources. On racontoit que tous les soirs il se déguisoit en vieille femme, & que sous l'accoutrement de ce qu'on appelle une Maq**** il sollicitoit les passans dans les rues détournées, à venir goûter les plaisirs qu'on leur annonçoit. Le Chevalier, ajoute-t-on, faisoit cet infâme métier avec un tel succès, qu'il subvenoit aux dépenses qu'entraînoit son goût pour la débauche. Il est vrai qu'il n'étoit pas obligé de payer celles de toutes les espèces, & que sur certaines, il jouissoit d'une pleine franchise. Quelques camarades du Chevalier voulurent s'assurer de ce fait incroyable ; on les conduisit sur le théâtre où il exerçoit ses talens. Les jeunes officiers font semblant de ne pas le reconnoître & jouif-

sent d'abord de son embarras. Ils projettent de le porter bientôt à son comble, font tapage, feignent de n'être pas contents de la marchandise qu'on leur offre & affectant un goût assez singulier, ils proposent à la fausse Maq^{***} de lui donner la préférence. Elle résiste, on se met en devoir de la violer : en un clin-d'œil ses vêtemens disparaissent ; peignez vous cette étrange situation : la honte d'un côté, le mépris & les risées de l'autre &c. &c. &c.

On vantoit chez une Marquise qui vit encore, les exploits du Maréchal de Saxe. Il a vaincu les ennemis de l'Etat, dit-elle avec fierté, mais il n'a pu vaincre ses passions. Toute la France est témoin de ses galanteries. S'il a défendu nos Provinces, j'ai fait peut-être plus, car je lui ai résisté & je l'aimois ; il a gagné des batailles, & moi sans verroux & sans grilles, j'ai gardé ma vertu. Ce discours vraiment digne d'une femme de qualité vertueuse, étoit tout près de produire un grand effet ; mais un Evêque qui étoit là sourit, & ce souris fit partager ses doutes. La victoire de cette femme n'étoit pas si authentique que celle de Fontenoi. Donnez vous donc maintenant bien de la peine, Mesdames, pour conserver votre vertu ! Un souris suffira pour la ren-

dre équivoque; mais il y a longtems que vous ne donnez plus dans de pareilles duperies.

Mille exemples ont prouvé combien il étoit mal vu & dangereux d'employer le bâton avec les foldats françois. En voici un mémorable qui est arrivé à Breft, dans le régiment des Colonies. Ce corps manœuvroit aux ordres de M. d'Amécourt; un foldat se trouvant hors de ligne, il court à lui, & le frappe d'un coup de canne sur la figure. Vivement sensible à cette dureté, le foldat ose lui dire: *Passé pour celui-là, mon Officier.* Se croyant menacé par le propos, M. d'Amécourt redouble, mais il ne tarde pas à recevoir le prix de sa vivacité. Le foldat lui passe sa bayonnette à travers la poitrine. On l'arrête; il dit froidement qu'il le feroit encore, qu'il s'attend à tout, & qu'il mourra content d'avoir délivré ses camarades d'un pareil monstre. M. d'Amécourt, soigneusement pansé, laisse des espérances pour ses jours; il a porté, dit-on, la générosité jusqu'à demander avec instance la grace de son foldat; c'est bien le cas de dire avec Voltaire:

Des Chevaliers français tel est le caractère.

Un ancien Danseur de Nicolet, las d'avoir fait des cabrioles à cent écus

par an, a pris le parti de se livrer exclusivement au métier plus lucratif de filou. Il s'avisa un jour de vider en entier l'appartement d'un M. *Thevenet*, commis à la loterie de France, dont les fenêtres ont vue sur le jardin du palais. Il grimpe par dessus les plombs, descend par une croisée qui étoit ouverte, met les verroux à la porte & fait ses paquets. Comme il les commençoit, arrive la servante S. T..., qui va pour ouvrir; n'y pouvant parvenir, elle s' imagine que la serrure est dérangée, & s'en va. Pendant ce tems, l'escroc s'assied tranquillement dans un fauteuil qu'il pose devant la serrure afin d'ôter tout moyen d'être apperçu. Ses paquets achevés, ils les posent sur les plombs, reprend le chemin qu'il avoit pris, & les porte l'un après l'autre chez un marchand de vin de la rue de Richelieu. De là prenant un savoyard près de la place des Victoires, il les fit transporter chez lui, rue Monmartre. Sur ces entrefaites, M. T... voulant rentrer dans son appartement, ne peut ouvrir sa porte: il n'en peut concevoir la cause & la fait enfoncer. Quelle fut sa surprise!... Il fait en hâte des informations dans le voisinage, & il apprend qu'on a vu passer un homme avec des paquets: on suit la trace, on parvient à découvrir le savoyard qui les avoit

portés. Plainte rendue. Enfin à 11 heures du soir, l'escroc est arrêté dans son lit. Son premier mouvement est de protester de son innocence, mais en voyant le savoyard: *Ah, dit-il, c'est bien la dernière fois que je me fais aider dans mes opérations. Quoi! lui demandet-on, vous espérez continuer à l'avenir? Oh! je suis bien, répondit-il, que je ne serai pas pendu, que j'en serai quitte pour quelques années de galeres, & après ce séminaire, je saurai mieux prendre mes précautions. Malheureusement la loi ne punit point l'intention, & cet homme, tout scélérat qu'il s'est fait connoître, reviendra dans la société pour y accomplir ses projets & faire bien pis à coup sûr. Faut-il qu'un code aussi barbare que celui de nos loix criminelles, soit seul préservé de l'influence philosophique, si pernicieuse à tant d'autres égards!*

Un particulier qui entretenoit une Actrice, ayant épuisé tous les moyens connus pour subvenir à ses dépenses, vint trouver un Juif (*) dont le maga-

(*) Quoique le Judaïsme exclue des Six Corps tous ceux qui professent cette Religion, les disciples de Moyse n'en exercent pas moins ici leur industrie en achetant, soit des banqueroutiers frauduleux, soit des *faiseurs d'affaires*, à cinquante & soixante pour cent au dessous de la valeur,

fin étoit un des mieux assortis tant en soieries qu'en dorure. Le Juif voyant un superbe équipage s'arrêter à sa porte, s'empresse de descendre & vient au devant de l'étranger inconnu. *M.*, lui dit celui-ci, mon oncle qui est le grand Pénitencier, desireroit avoir pour une abbaye de quisi faire un superbe Devant d'Autel & les ornemens sacerdotaux assortis: il m'a chargé de faire cet achat, & comme on m'a assuré que vous étiez rond en affaire, je suis venu chez vous par préférence: c'est de l'or en barre; vous serez payé en livrant la marchandise, j'y mettrai cependant une condition: ma sœur qui a beaucoup de dévotion à la Vierge me demande un pareil ornement en blanc, mais il faut que vous vous arrangiez de façon que je n'aie rien à déboursier pour cet objet, ainsi que pour deux habits à mon usage; si vous le trouvez bon, (montrant un filou qui l'accompagnait) *M.*, qui est mon tailleur emportera l'étoffe chez lui: --- Qu'à cela ne tienne, répond le Juif; je vous traiterai, *M.*, en honnête homme, & en même tems il déploie ce qu'il a de plus riche dans tous les genres. Le chaland, comme on peut le croire, n'hésite pas dans le choix, fait mettre à part plusieurs pieces de dorures, fait lever les habits & les ornemens pour la Vierge, remet ceux-ci à son tailleur (au filou s'entend) en fait monter un autre

qui étoit en grande livrée; puis s'adressant au Juif: *M*, dit-il, *vous me donnerez un de vos commis pour m'accompagner jusques chez mon oncle où vous recevrez votre argent.* Le soi-disant neveu du Grand-Pénitencier monte en voiture avec un des suppôts de l'Israélite, & celui-ci rit dans sa barbe d'avoir fait une aussi bonne journée aux dépens du bon Dieu & de la Ste Vierge. On arrive au cloître *Notre-Dame*; un des laquais descend, feint de parler au Suisse, & vient annoncer que le Grand-Pénitencier est au confessional, où le filou savoit bien qu'il devoit se trouver à cette heure-là. *Suivez-moi*, dit le neveu au commis du Juif, *je vais vous faire parler aussitôt à mon oncle*: à peine sont-ils entrés dans la cathédrale que la voiture dispaçoit: le neveu va au confessional, s'approche du Grand-Pénitencier, en ayant soin de faire tenir l'Israélite assez loin pour qu'il ne puisse rien entendre. *Mad. la Comtesse de ****, dit-il, *qui s'intéresse très particulièrement à l'homme que vous voyez, vous prie, M., de vouloir bien l'entendre en confession: c'est un nouveau converti dont elle est marreine...* A l'instant je suis à vous, répond le Grand Pénitencier qui avoit encore quelques pénitentes à entendre, adressant la parole au Juif: le neveu offre à ce dernier de considérer en attendant

les tableaux, & a grand soin de l'amuser pour donner le tems à ses complices de gagner aux champs. Le quart-d'heure de Rabelais approchoit, il ne restoit plus qu'un vieux militaire. *Mettez-vous là*, dit le neveu au Juif, en lui montrant l'autre côté du confessionnal & se tenant derriere lui : à peine le fatal guichet est-il ouvert, qu'il disparoit. --- *M.*, dit le Juif, *c'est moi qui suis...* --- *Je sais qui vous êtes, dites votre Confiteor... C'est de la part de M. Aaron Moses.* --- *Oui, je sais bien; Mad. la Comtesse...* allons, mon enfant, commencez... --- *M.*, voici *M.* votre neveu.... --- Celui-ci étoit bien loin : le nouveau converti ne fait qu'un saut, ouvre brusquement la porte du confessionnal, s'emporte en invectives; le Suisse arrive & chasse à grands coups de hallebarde le commis d'*Aaron Moses*. On assure que jamais acte de contrition n'a été plus sincere que celui de cet Israélite qui étoit bien éloigné des'attendre à un tel dénouement.

Malgré les progrès visibles de la morale philosophique, les gens d'une certaine classe sont encore loin parmi nous d'être de ces maris que *Boileau* crut nommer plaisamment des *maris bons chrétiens*. Un gros Bourgeois fort jaloux de sa femme qui est jeune & jo-

lie, eut la bizarre fantaisie de consulter sur ce qu'il appelloit *son cas*, le célèbre Comte *Cagliostro*. En arrivant chez ce médecin, il lui a dit qu'il étoit malade de jalousie, & qu'ayant oui vanter sa science universelle, il venoit le prier de juger s'il étoit ou n'étoit pas cocu. Le Comte *Cagliostro* voulant s'amuser de cet original, lui a répondu que rien n'étoit plus simple, plus aisé à savoir, qu'il alloit lui donner une fiole contenant une liqueur qu'il devoit boire lorsqu'il seroit de retour auprès de sa femme, & au moment de se coucher avec elle. Si vous êtes cocu, lui dit-il, le lendemain en vous réveillant vous serez métamorphosé en chat. Le mari revenu chez lui parle beaucoup à sa femme des sublimes talens du Comte. Elle veut savoir le motif du voyage, il se fait prier, enfin il cede aux plus vives instances, & lui détaille l'infail-
 lible moyen qu'il a de découvrir si elle est fidelle. On rit de bon cœur de sa crédulité, on lui proteste qu'il n'a rien à craindre; il avale le breuvage & les voilà tous deux aulit. Une heure après, cet époux se trouva dans un état qui surprit fort agréablement & lui-même & sa tendre moitié, tant ils étoient peu accoutumés depuis longtems à pareille aubaine. Ce fut une vraie nuit de noces. Ils s'endormirent assez tard

en bénissant le Comte & sa liqueur,
& la femme, en bonne ménagère, se
leva le matin la première, & laissa
reposer son mari qui en avoit besoin.
A dix heures cependant, voyant qu'il
ne se levoit pas, elle alla pour le ré-
veiller; mais quel fut son étonnement!
elle vit un gros chat noir; il étoit
mort. Elle jette les hauts cris, appelle
son mari : personne ne répond. Elle
embrasse ce chat, & dans la première
effusion de sa douleur, elle lui parle
ainsi : „ Faut-il donc que j'aie perdu
„ le meilleur des maris pour deux fois
„ seulement que je lui ai été infidelle !
„ Ah, maudit Conseiller! je ne vou-
„ lois pas, vous m'avez séduite.... ô
„ trop dangereux Lieutenant! avec vo-
„ tre air de héros, vos récits de com-
„ bats, vos cajoleries, vos sermens &
„ vos pleurs! vous savez combien j'ai
„ résisté... vous m'avez tourné la tête,
„ vous avez abusé d'un instant de foi-
„ ble pour... Ah, mon pauvre ma-
„ ri! tu es mort! qui auroit pensé que
„ tu mourrois de cela! aurois-je pu
„ croire que cette nuit étoit la der-
„ nière que je passerois avec toi! hé-
„ las! & quels adieux! ce souvenir ne
„ fait qu'augmenter mes regrets... „
Enfin comme cette femme toute hors
d'elle exprimoit ainsi son désespoir,
le mari sort de dessous le lit: *Ah, ah!*

Madame, dit-il, je suis donc votre cher, votre pauvre mari !.. Et le Conseiller !.. Et le Lieutenant !.. Il vous en a donc fallu deux ? La femme se voyant prise pour dupe, a avoué ses torts, a promis de n'y plus retourner. Mais ce ménage ne laisse pas, dit-on, d'être encore un peu brouillé; cette aventure a fait du bruit. Il n'est pas nécessaire de dire que l'époux avoit fait étrangler un chat pour le mettre à sa place; peut-être même avoit-il feint le voyage à Strasbourg pour découvrir ce que, sans doute, il voudroit bien ignorer maintenant, car il ne paroît pas être de ceux qui disent :

*Quand on l'ignore ce n'est rien,
Quand on le fait c'est peu de chose.*

La *Curiosité* (c'est sous ce nom que l'on désigne la classe des amateurs & des marchands des productions *curieuses* de la nature & de l'art) a perdu, il y a quelque tems, un des plus célèbres *brocanteurs* qu'elle ait eus à son nombre de ses membres : Or tous se mêlent de *brocantage*; il n'est guère d'homme à *collection* qui ne vende & ne troque, soit par inconstance dans ses goûts, soit pour multiplier ses jouissances, soit par amour du gain, soit pour se dédommager sur quelque dupe plus novice, du déplaisir de l'avoir été soi-même; mais je ne veux vous parler que

du feu Marchand de tableaux *le Doux*. Malgré une réputation de finesse bien méritée qui depuis longtems écartoit de lui les amateurs, il a laissé une fortune considérable. Se voyant délaissé, il n'est point de ruses que son imagination fertile ne lui ait suggérées pour convertir en rouleaux de louis les *Croutes à Lazi* (c'est le mot) qu'il achetoit au plus vil prix dans des ventes obscures. On raconte entr'autres de lui ce trait plaisant.

Le Prince D*** avoit la manie des tableaux, & suivant l'usage, se croyoit un très habile connoisseur. Toute la *Curiosité* étoit bien venue chez lui à de certaines heures, & lui faisoit assidûment la cour: *Le Doux* seul étoit conigné à la porte; son nom même étoit un objet de terreur pour S. A., à qui l'on répétoit chaque jour qu'elle ne pourroit éviter de tomber dans les filets de *le Doux*, s'il obtenoit le moindre accès près d'elle. *Le Doux* jura que cette proie ne lui échapperait pas; voici comment il s'y prit. Un matin, vêtu dans le plus grand deuil, il se présente sous un nom supposé à l'autel du Prince D***. Il est introduit, & se jette à ses pieds en versant des larmes abondantes: -- Monseigneur, j'étois né avec de la fortune, & je suis réduit à la misère la plus profonde, si V. A. ne daigne

me prendre en pitié. --- Qu'est-ce donc; que puis-je faire? --- Monseigneur, je viens de perdre mon pere; c'étoit bien le plus honnête des hommes, mais il avoit la manie des tableaux: il me laisse des chef-d'œuvres, dit-on, mais il y a mis toute sa fortune... Je ne m'y connois pas; avec cette riche collection, il ne me reste point de ressources pour vivre. --- Mais il faut la venir. --- Et à qui, Monseigneur? On dit que ces brocanteurs sont autant de fripons & de scélérats qui ne me donneront pas la centième partie de ce que toutes ces belles choses ont coûté: il y a un nommé le Doux qui me pourchasse; c'est, dit-on, le seul qui ait de l'argent; il m'offre si peu! --- Oh, méfiez-vous de ce le Doux, c'est un drôle qui veut avoir votre succession pour rien; écoutez, je veux voir moi-même vos tableaux, vous m'intéressez. --- Ah, Monseigneur, vous ne voudrez pas abuser de mon ignorance: vous êtes trop grand pour ne pas prendre à une juste valeur ces effets qui forment tout ce que je possède... je venois précisément supplier V. A.... --- Mes chevaux! nous allons ensemble voir ces tableaux. C'étoit précisément ce que vouloit mon le Doux. Il avoit loué un appartement dans un quartier éloigné, & y avoit disposé avec art ses Croues à Lazi renfermées dans de belles bordures. Le Prince arrive avec le Brocanteur. La douleur de celui-ci semble se

réveiller à la vue des folies de son pere qui a converti une fortune considérable en effets si inutiles. Du coin de l'œil il observoit le Prince; il lit dans ses regards satisfaits le succès de son stratagème. --- Combien voulez vous avoir de cette collection ? Oh ! Monseigneur , je m'en rapporte à V. A. , à ses lumieres , à sa justice. --- Combien le Doux vous en a-t-il offert ? --- Cet arabe , ce juif , ce fripon vouloit avoir tout cela pour 40,000 livres , & mon pere y a mis plus de 100,000 écus. --- Votre pere s'est laissé tromper : Si vous voulez 3,000 louis de la totalité , c'est une affaire faite. Voilà le Doux qui sanglote , qui se roule par terre , & qui bientôt fait décrocher les tableaux ; on les porte à l'hôtel , il touche la somme & disparaît. Les amateurs arrivent chez le Prince ; il leur fait voir son acquisition. -- Eh , voilà les tableaux de le Doux ! tout cela vaut à peine le prix des bordures. Le Prince D*** jette d'abord feu & flammes , veut plaider ; il se rappelle qu'il a lui-même fixé la somme qu'il a si mal employée ; il voit s'évanouir sa réputation de connoisseur ; il finit par cacher les Croutes à tous les yeux , recommandant le secret à ceux à qui il s'étoit trop pressé d'apprendre qu'il avoit été dupe.

Un Médecin à qui un avare racon-

toit ses maux, & demandoit des avis dans une société où il l'avoit rencontré, en reçut cette réponse : -- *Mais, M.,... je vous conseille de consulter un homme de l'art.* Un procès qui vient d'être jugé dans une de nos Provinces, fait connoître un médecin qui a voulu faire plus que celui-là. Cette aventure apprend qu'il faut y regarder à deux fois pour recevoir à tel titre que ce soit, les visites de gens qui ont le droit de se les faire payer. L'inefficacité des remèdes pour dissiper quelques accidens qui inquiétoient Mad. D*** à la suite d'une maladie dangereuse, déterminèrent son médecin à la remettre à la vie commune. On consulta la Faculté de Paris, qui fut du même avis. Mad... ayant pris le parti de le suivre, paya largement son médecin, *pour solde de compte définitif.* Il continua cependant ses assiduités près d'elle, sous le titre d'ami de la maison de cette Dame, qui n'a point été malade depuis. Ses deux enfans ayant eu ensuite la petite vérole, ce médecin fut consulté & récompensé de ses soins par des présens en linge & en bijoux : il avoit aussi profité de la voiture de la Dame, pour venir avec elle à Paris, où des affaires personnelles appelloient ce médecin. --- Au mois d'Août dernier, désirant mettre à profit ses assiduités, il
fit

fit assigner les S. & Dame D*** pour les faire condamner à lui payer une somme de 1856 liv. pour 1667 visites faites chez cette Dame, dans la ville où est son domicile, pour 114 visites à sa campagne, distante de la ville de 4 lieues, & pour l'avoir accompagnée dans un voyage à Paris, où elle alloit consulter les médecins. -- Il faut avouer que ce Docteur savoit compter; il n'eût pas été mal-adroit si après avoir pendant six ans partagé la table de cette Dame, il avoit pu s'en faire payer une somme conséquente pour l'aider à fonder la sienne par la suite; mais les S. & Dame D*** peu complaisans, ont cru devoir défendre à cette demande par l'exposé des faits ci-dessus. Ce nombre prodigieux de visites a paru invraisemblable aux Juges, & au surplus très inutile à une personne qui, remise à la vie commune, n'avoit plus eu aucun régime à garder. Ils ont estimé qu'il y avoit compensation des soins donnés aux enfans pendant la petite vérole avec les présens reçus, & ont débouté le médecin de ses demandes avec dépens.

M. Boncourt un de nos traitans a une jolie femme qui aime infiniment le plaisir & conséquemment la dépense.

Tome I.

O

Ne sachant comment avoir de l'argent qu'un époux avare lui refusoit, elle a mis une intrigante dans la confidence. Cette femme s'est présentée chez le Crésus comme une Dame de qualité qui avoit besoin d'une somme pour suivre un procès d'où dépendoit sa fortune; la Dame a supposé des titres pour faire cet emprunt qui lui a été accordé par le Financier à des conditions fort dures. Le tems des payemens arrivé, le rideau de l'aventure s'est tiré; l'homme aux écus a trouvé pour débitrice, à la place de la Dame aux terres & aux procès, sa chere femme qui s'est mise à rire de la créance. M. *Boncourt* avoit pris des diamans en nantissement; son adroite moitié se les étoit procurés chez un jouailler auquel elle avoit donné les siens sous prétexte d'y faire quelques réparations. » Monsieur, a dit Madame » *Boncourt* à son mari qui lui témoi- » gnoit sa mauvaise humeur, ne vaut- » il pas mieux que je vous aie fait cette » petite espiéglerie que d'avoir eu un » autre créancier que vous: vous sen- » tez quelle monnoie on eût peut-être » exigé, je n'eusse pas donné des dia- » mans en gage; rendez donc ceux que » vous avez reçus. » L'époux dans son désespoir a répondu: *Eh morbleu, Ma- » dame, faites moi cocu & ne me volez pas.* La petite maitresse a, dit-on, profité

de l'avis & n'en a pas été moins alerte à s'approprier les écus de Monsieur.

Le Roi se promenant, un jour, avec le Comte d'Artois, écarté de la foule des courtisans, rencontra un charretier assez embarrassé. Sa voiture étoit embourbée & il lui falloit un coup de main pour la tirer de ce mauvais pas; le Monarque aussitôt, aidé de son frere, courut à cet homme qui ne les connoissoit pas & donna le secours qui lui étoit nécessaire. Le charretier pénétré de reconnaissance leur offrit un *coup à boire*, ce qui, comme on le peut penser, fut refusé. En le quittant, le Roi lui donna un louis & M. le Comte d'Artois lui en donna deux. Le charretier arrivé au terme de son voyage fut quels étoient ses bienfaiteurs & marqua sa surprise de ce que le Roi lui avoit donné moins que son frere. Le souverain instruit de l'étonnement du voiturier le rencontre un autre jour & lui dit : » Mon ami, j'ai » entendu dire que vous avez été plus » satisfait de mon frere que de moi; il » n'est pas surprenant qu'il ait été plus » généreux; il n'a qu'un enfant & moi » j'en ai dix-huit à vingt millions. »

Le comte d'Escars un de nos courtisans a eu une aventure assez singuliere

à l'un de nos bals. Il étoit amoureux d'une fort jolie femme qui lui avoit donné rendez vous à cette assemblée : il ne manque pas de s'y trouver ; il la poursuit avec vivacité ; enfin il obtient qu'elle sera sensible à son amour & que la récompense suivra de près son aveu. La Dame avoit un masque qu'elle n'a jamais voulu quitter, pas même dans ces momens où l'on peut agir avec liberté. Le couple amoureux après les tendres ébats, se sépare en se faisant mille protestations d'une tendresse mutuelle. Le Comte étoit enchanté de sa bonne fortune. Un amant heureux rarement est discret ; il raconte sa conquête à un de ses amis qui en fait part à un autre ami, enfin il lui est prouvé, au grand mécontentement du Comte, que la dame, l'objet de ses pensées, n'étoit point du tout celle qui avoit été dans ses bras. C'étoit une vieille fille toute bourgeonnée, la sœur d'un Libraire : elle avoit vu le Comte, s'étoit apperçue qu'il poursuivait au bal une Dame & avoit eu l'adresse de prendre le même déguisement, tandis que par des moyens dont on ne m'a pas rendu compte, elle avoit su écarter sa rivale. Le Comte en est furieux, il reçoit des complimens de tout le monde, & la vieille fille dit effrontément : *Il croit avoir été ma dupe ; c'est moi qui ai été la sienne. M. le Comte*

est bien meilleur à voir qu'à avoir, & en vérité ce n'étoit pas la peine que je fisse une pareille sottise.

Le directeur d'un tripot de saltinbanques, qu'on nomme la troupe d'*Audinot* (c'est *Audinot* lui même) a essuyé un petit désagrément. Il vivoit depuis long-tems en concubinage avec une femme dont il avoit plusieurs enfans. Ce galant homme imbu de l'esprit comique avoit fabriqué à sa guise les extraits baptistaires de ses enfans, en s'y reconnoissant le mari de sa maîtresse qui en avoit cependant un autre nommé *la Prairie*. Une fille assez célèbre à *Paris* par les agrémens de sa figure & par ses liaisons avec le Prince de *Conti*, est l'un des fruits de ces belles amours. Elle s'est avisée de consulter un jour son extrait baptistaire, & y voyant un nom étranger qu'avoit imaginé *Audinot* pour remplacer celui de *Mad. la Prairie* qui étoit la véritable mere, a attaqué le Directeur de troupe en justice. Elle l'a fait sommer de lui déclarer où étoit sa mere, & si elle étoit morte, de lui rendre compte de ses biens. *Audinot* a rendu naïvement celui de sa conduite & du faux qu'il avoit commis. Cette plaisanterie lui a valu quelques jours de prison & le blâme dont il se moque aussi bien.

que l'a fait B..... Ces deux personnages sont assez de l'avis du cocher de fiacre auquel un premier Président faisoit cette petite cérémonie : elle consiste en ces mots qui se disent à l'audience, au coupable humblement prosterné tête nue : *La cour te blâme & te déclare infame!* à ces paroles le cocher tout ému s'écria ! *Monseigneur, cela va donc m'empêcher de conduire mon carrosse?* --- Non, lui répondit-on. --- *Sur ce pied là je m'en f...* reprit le fiacre. On ajoute que le Président s'en alla en disant : *& moi aussi.*

Un homme honoré de la confiance d'un Seigneur, fait un faux, c'est-à-dire, jette dans le public un billet signé du nom du Seigneur dont il avoit su contrefaire l'écriture. L'échéance arrive, on présente le billet à la personne dont le nom avoit été compromis; elle consulte un mémoire où ces engagements étoient notés, & déclare que ce billet est faux. Elle en fait part à un de ses gens d'affaires qui remonte à la source & démêle le malhonnête homme. Il écrit aussi tôt au Seigneur qui étoit à la campagne & lui découvre le fripon. Quelle surprise pour un homme qui n'auroit jamais osé soupçonner le coupable qu'il regardoit au contraire comme un autre lui-même ! mais, sentant ce que va devenir le malheureux, le

Seigneur revient vite à *Paris*, déclare tout haut à la justice, que la faute est de lui seul, de son inexactitude, de sa négligence à noter le billet & de son peu d'attention à l'examiner. Il efface le souvenir de cette aventure en payant le billet. De tels procédés sont beaux & rares.

Dans un village de Provence nommé *Canne*, un aubergiste assez misérable de cet endroit, n'avoit pas eu depuis 15 ans, de nouvelles d'un de ses fils qui étoit allé chercher fortune en Amérique. Son voyage & ses travaux avoient fructifié, & se rappelant, il y a quelques mois, l'indigence de ses parens, ce fils digne d'un meilleur sort revint en France, avec le dessein de leur apporter des secours & de jouir quelque tems du spectacle de son bienfait. Arrivé à *Canne*, l'Américain débarqué à l'auberge qui l'avoit vu naître; & pour ménager les plaisirs d'une reconnoissance qui devoit être touchante, il remet au lendemain à quitter l'*incognito*. Il avoit apporté avec lui une cassette qui contenoit 2000 louis d'or, & dont le poids annonçoit assez la valeur. Cette malheureuse cassette plus fatale que la boîte de Pandore, excita la cupidité du pere & de la mere de l'inconnu auquel elle appartenoit. Ils se concertent pour

cherchet à se l'approprier, & vers le milieu de la nuit, entrent dans la chambre de leur fils à qui la joie de la bonne action qu'il méditoit, la tranquillité dont jouit toujours une ame honnête, & la fatigue du voyage avoient procuré un sommeil doux, mais profond. Les monstres l'égorgent & s'emparent du trésor qui leur étoit destiné à un titre bien différent. Si ces scélérats ont conservé dans leur ame criminelle, quelque accès au sentiment que la nature n'a pas refusé aux bêtes les plus féroces, ils auront subi sans doute, en reconnoissant leur fils dans la victime de leur forfait, un supplice plus terrible encore que celui qui leur est destiné.

Un homme racontoit dans un repas, qu'il avoit eu, peu de tems avant, une dispute assez vive, & qu'elle s'étoit terminée par un maître soufflet qu'il avoit reçu. Un soufflet, reprit vivement quelqu'un! mais, M., cela dut avoir des suites...? --- *Comment des suites?* dit le narrateur: *cette aventure a eu en effet des suites terribles, j'ai eu la joue enflée pendant huit jours, & je m'en ressens encore....* Un gascon s'est tiré assez adroitement d'une histoire dans laquelle il s'étoit embarqué & qui en étoit à un soufflet qu'il avouoit avoir reçu; *Eh bien?* lui disoit

disoit l'un, *Eh bien ?* lui disoit l'autre ; tout le monde attendoit le dénouement : *Eh bien, Cadedis*, reprit le gascon, *l'homme fut enterré le lendemain.*

Il y a en Angleterre des voleurs dignes par leur esprit d'être membres d'une académie. On a admiré celui qui à Londres, au Caffé de la Bourse, suivit pendant un mois entier un Lord agio-
teur, fut gagner sa confiance & son amitié, puis un beau jour feignit d'avoir un voyage à faire. Mylord vient à tirer sa montre. --- Oh ! le charmant bijou, s'écrie le fripon, combien vous a-t-il coûté ? --- Cinquante guinées ; --- j'en donnerois cent pour posséder un bijou pareil. --- L'horloger qui l'a fait est mort. --- Je n'ose, Mylord, vous faire une proposition ; voici un billet de banque de 60 livres sterling : je vous supplie de me confier votre montre pour une demi-heure, je vais la faire voir à un habile ouvrier qui en prendra le dessin & auquel j'en commanderai une pareille. -- Gardez le billet & la montre, je vous attends dans une heure à la Bourse. L'escroc insiste ; le lord prend le billet en nantissement, donne la montre & prête même son carrosse au rusé coquin qui devoit aller chercher son horloger de confiance, à l'extrémité de la ville. Le voleur n'a garde de courir

si loin; monte dans l'équipage du Lord, suivi de ses trois laquais; il se fait conduire à son hôtel & demande à parler à Mylady. --- Je viens, Mylady, de la part de Mylord, dont vous voyez que le carrosse & les gens m'ont conduit ici; il est au point de conclure à la Bourse une opération conséquente & que des avis sûrs lui font regarder comme excellente: il n'a pu sans craindre de la manquer, venir ici lui-même; s'il tar- doit un moment, les nouvelles qu'il a reçues, en se divulguant, changeroient le cours des effets, & il perdrait une occasion rare; il m'a donc chargé de vous demander tous les billets de banque qu'il a laissés entre vos mains: pour vous inspirer plus de confiance, Mylady, comme Mylord ne pouvoit écrire, il m'a remis sa montre que je vous présente comme lettre de créance.... Mylady donne dans le panneau, & remet à l'escroc 4000 livres sterling en effets. Vous pensez sans doute qu'il s'évada avec cette somme, vous vous trompez; un homme de génie ne sacrifie rien; dans une grande affaire, il tire parti de tout; le nôtre retourne à la Bourse, remet au Lord sa montre avec mille excuses & mille remerciemens, reprend son billet de 60 liv. st. & pour lors prend congé.

Et que dire de celui que l'Archevêque de Cantorbery rencontra dans une

forêt assis par terre devant un échiquier ? Le Prélat voyant un homme jouer seul aux échecs, descend de voiture, pour rire de sa folie. --- Que fais-tu là, mon ami ? --- Je joue aux échecs. --- Comment, tu joues seul aux échecs ! Non pas, Mgr, je joue avec le bon Dieu. --- Il t'en doit coûter fort peu quand tu perds. --- Si fait parbleu, je paye très-exactement & nous jouons gros jeu ; attendez un moment, vous me porterez peut-être bonheur, je suis aujourd'hui d'un guignon affreux... Aie ! me voilà mat.... L'Archevêque de rire tout son saoul ; le joueur du plus grand sang froid tire trente guinées de sa poche & les lui donne. Mgr, quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient, les pauvres sont ses trésoriers, ne balancez pas à recevoir cet argent & à le leur distribuer, c'étoit le prix de cette partie. -- L'Archevêque eut beau résister, il fut obligé d'emporter les 30 guinées. Un mois après le Prélat repasse par la même forêt & revoit encore son joueur. Celui-ci, dès qu'il l'aperçoit, l'engage à s'approcher. --- Mgr, j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous sommes vus, mais je tiens une bonne revanche ; ma foi, voilà le bon Dieu échec & mat.... Eh bien, dit l'Archevêque, qui te payera ? --- Vous, Mgr ;

je jouois trois cents guinées, & le bon Dieu m'envoyé toujours, quand je gagne, quelqu'un qui me paye aussi exactement que je le fais quand je perd; j'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'attesteront, si vous refusez de le croire.... Il fallut bien que le Prélat se résolut à payer de tout ce qu'il avoit perdu sur lui; il n'attendit même pas que les invitations se multipliasent par l'arrivée des bons amis de la forêt.

M. de Clugny qui est mort Contrôleur-général, se trouvant un jour fort incommodé en revenant de l'Amérique, le Médecin du vaisseau l'examina, & à quelques taches jaunes qu'il lui vit sur la peau, décida que le malade étoit attaqué de la peste. Le Conseil assemblé, on condamna en conséquence M. de Clugny à être sacrifié au salut de tous & à périr comme un nouveau rédempteur. L'aumônier du vaisseau alla annoncer au malade qu'il devoit se préparer à être jetté à la mer. M. de Clugny demanda par grace deux heures pour mettre ordre à ses affaires; au bout de ce tems qui lui fut accordé, l'aumônier & l'esculape entrèrent dans la chambre; mais quel fut leur étonnement de trouver le prétendu pestiféré ivre mort, étendu à terre à côté d'un pot d'eau de-vie qu'il avoit vuider. Le mystère de la maladie

se développe alors aux yeux de l'ignorant Médecin qui en savoit pourtant assez pour distinguer une immense quantité de pustules d'un genre bien différent de celui qu'il avoit annoncé d'abord. La potion qu'avoit prise M. de *Clugny*, avoit chassé avec force au travers de la peau le virus de la petite vérole dont le malade se tira fort heureusement.

Il s'est passé à un bal de l'Opéra, une scène du genre de celles de la halle; mais les suites en ont été plus gaies. Deux Courtisannes, *Rosalie* & *Sainte-Marie*, se sont prises de propos: les invectives ou les vérités dures, ce qui est à peu près synonyme entre ces Demoiselles, ont été prodiguées. *Rosalie* fut obligée de céder le champ de bataille à son adversaire; elle se retira étouffant de rage, & dévorée de la soif de se venger. Le lendemain, un jeune homme se présente chez *Sainte-Marie* qui étoit encore couchée: la femme-de-chambre refuse la porte, il insiste, enfin il pénètre dans la chambre où la belle reposoit dans les bras de Morphée. Alors il ferme les verroux, il ouvre les rideaux avec fracas & se fait reconnoître. C'étoit *Rosalie* elle-même qui venoit demander raison à son adversaire. Elle tire deux pistolets & les présente à *Sainte-Marie*, qui à peine éveillée, faute de son lit en che-

mise & tombe aux pieds de *Rosalie* pour lui demander grace. Celle ci offre l'arme blanche, également refusée. *Rosalie*, après avoir traité sa rivale de poltrone, tire une grosse poignée de verges qu'elle avoit cachée sous sa redingote, oblige *Sainte-Marie* à se trousser elle-même, la fustige jusqu'au sang & se retire satisfaite de sa vengeance.

Une jeune personne qui du fond d'un couvent de Province, s'est trouvée tout à coup transportée dans les bras d'un vieux financier de cette capitale & dans le bruyant tourbillon de nos sociétés, fut conduite un jour, pour la première fois de sa vie, au spectacle. C'étoit à la Comédie françoise: on jouoit la tragédie la plus froide du théâtre moderne. Un de nos *Roués*, de ces mauvais plaisans qui s'amuse tant qu'ils le peuvent aux dépens de l'innocence ingénue, avoit dit à la pauvre provinciale, que pour se faire une réputation, pour répandre une bonne idée de la sensibilité de son cœur, il étoit à propos de donner un cours abondant à ses larmes, & de rendre l'auditoire témoin de l'impression que lui faisoit ressentir ce qui se passoit sur le théâtre. La jeune femme ne manqua pas de faire provision de mouchoirs, & dès la seconde scène, la voilà qui se lamente, qui pousse des gémis-

femens, qui fait retentir la salle de ses sanglots: le parterre entier se tourne vers elle, d'applaudir à tout rompre; enfin le tapage devint général, & on poussa les choses au point que le spectacle fut interrompu pendant une demi-heure, & la tranquillité ne put naître que lorsque l'innocente Financière se retira, promettant bien de ne jamais s'exposer à avoir des affaires avec le public, & de ne laisser dorénavant éclater sa sensibilité que dans le tête-à-tête.

Au commencement de la guerre d'*A-mérique*, une jeune Demoiselle née dans le pays de *Galles*, de parens distingués, fit connoissance d'un Cornette qui recrutoit dans la ville qu'elle habitoit: elle lui inspira rapidement une passion qu'elle partagea, & qui s'accrut en peu de tems au point que lorsque l'Officier appelé en *A-mérique* par son devoir, se vit sur le point de la quitter, elle se déterminà à le suivre, s'évada secrètement de la maison paternelle, laissant sur la table une lettre dans laquelle elle faisoit les adieux les plus tendres à ses pere & mere, & les conjuroit de n'avoir aucune inquiétude sur son compte, parce que son honneur étoit en sûreté; on se rappelle d'avoir vu dans le tems renouveler fréquemment dans tous les

papiers nationaux, des avertissemens par lesquels les malheureux auteurs de ses jours, l'invitoient de la maniere la plus attendrissante à revenir pour effuyer leurs pleurs, & partager les transports qu'occasionneroit son retour. Pendant ce tems là le vaisseau sur lequel nos amans étoient embarqués cingloit vers l'*Amérique*: ils arriverent à *New-York* où l'hymen mit le sceau à leurs engagemens précipités. L'honneur est en général le caractère distinctif de l'Officier; mais malheureusement l'acception qu'il donne au mot *honneur*, n'a pas toujours assez d'étendue; il l'applique quelquefois trop strictement à ce qui regarde la profession des armes, & trop souvent il se fait un jeu de ce qui dans le fond le déshonore aux yeux de la raison & de la philosophie: tenter de débaucher une épouse vertueuse, est par exemple une gentillesse dont le Commandant du régiment dans lequel servoit le jeune Cornette, ne se fit pas un scrupule: il trouva la nouvelle mariée jolie, très-jolie: la plupart des officiers la virent des mêmes yeux; mais par déférence pour leur supérieur, ils ne parlerent pas pour leur compte, s'empresferent au contraire de servir sa passion, lorsque l'occasion s'en présentoit, & porterent la complaisance jusqu'à partager la haine que la jalousie lui inspira pour

l'époux fortuné : après avoir tenté infructueusement tout ce qu'une passion déréglée inspire pour séduire une femme, le Commandant irrité, mais non rebuté par les refus, saisit lâchement une occasion bien étrange de faire éclater contre le jeune Cornette, la haine qu'il nourrissoit dans son cœur : le malheureux, en cherchant quelques simples dont la santé de son épouse rendoit l'usage nécessaire, avoit passé les limites prescrites à la garnison ; il n'en fallut pas davantage pour le condamner à la prison, où l'humidité du climat le réduisit en peu de tems à une extrémité si sérieuse que ses jours furent visiblement en danger : son épouse qui ne le quittoit pas, & qui dans la consolation de prodiguer ses soins à son mari, trouvoit à peine des forces suffisantes pour le soutenir, touchoit elle-même au moment de succomber, lorsqu'on vint lui dire de la part du Commandant, que si elle consentoit à se séparer de son mari, elle auroit un asyle décent & ne manqueroit d'aucune des choses nécessaires au rétablissement de sa santé & à son bien-être. La jeune héroïne envoya en réponse une lettre ouverte, qui fut publiquement lue dans le camp, & dont ce qui suit est la substance.

» Homme indigne, sachez que prête
» à expirer dans les tortures, s'il s'agis-

» soit de sauver mon mari , je ne fau-
» verois ni lui ni moi , s'il falloit que
» son honneur ou le mien en souffris-
» sent ; ne croyez pas , homme vain , que
» l'indigence , les souffrances & la chas-
» teté ne peuvent point habiter ensem-
» ble une ame noble & pure : vous vous
» abuseriez ; l'insulte que je reçois de
» vous est d'autant plus lâche que vous
» ne pouvez vous dissimuler que rien
» dans ma conduite n'a jamais pu en-
» courager votre audace : ne m'importu-
» nez plus , & sur-tout que votre
» présence ne viole pas mon asyle , mes
» bras sont affoiblis , à peine me reste-
» t-il la faculté de les lever encore pour
» dispenser mes soins à mon époux ;
» mais craignez qu'ils ne trouvent
» dans l'excès de l'outrage assez de
» force pour nous venger l'un & l'au-
» tre. »

A la lecture de cette lettre , le Com-
mandant frappé de remords vole aux
pieds de l'héroïne , lui demande hum-
blement pardon , ainsi qu'à son sexe ,
qu'il promet de respecter le reste de sa
vie ; le jeune Cornette fut élargi sur le
champ ; bientôt on l'avança , & il est ac-
tuellement Major du régiment : le cou-
ple vertueux , objet de l'admiration uni-
verselle , seroit trop heureux , si la cruel-
le épreuve à laquelle il fut mis , n'en eût
pas considérablement altéré la santé.

Lorsque le Capitaine S... quitta l'*Amérique*, la jeune héroïne venoit de donner le jour au premier fruit de ses chastes ardeurs: il n'avoit vécu que peu de jours; & comme le Major étoit malade, faute de provisions fraîches, son angélique moitié l'allaitoit de son lait: voilà des leçons qu'on ne peut trop souvent remettre sous les yeux des hommes pour leur apprendre à connoître le vrai bonheur, & à le distinguer de cette dissipation qui ne laisse dans l'existence que le vuide & le repentir.

On a mandé de *Rouen*, un événement horrible. Un jeune homme de mœurs très réglées, étoit aimé d'une Demoiselle dont les parens étoient opiniâtement résolus de lui refuser la main. Parvenue à l'âge où la loi permet de forcer le consentement des peres & meres déraisonnables, elle l'avoit épousé contre leur volonté. Depuis trois annés les jeunes époux goûtoient les douceurs d'une union bien assortie. Il manquoit à leur bonheur d'être réconciliés avec ces parens barbares: ils font des démarches pour y parvenir, & obtiennent un rendez-vous avec la mere. Celle ci leur peint sous les plus vives couleurs, la colere de son mari & propose de conduire à ses pieds la fille seule, pour tâcher de le fléchir, tandis que le gendre

retourneroit chez lui pour y attendre que le pardon fût obtenu & se présenter ensuite. Il y avoit quelques lieues de distance d'une habitation à l'autre. La jeune femme trouva les bras de son pere prêts à se rouvrir ; elle envoya sur le champ un exprès pour en avertir son mari & le faire venir. L'exprès revient sans avoir pu remplir sa commission & rapporte que depuis que le jeune époux étoit parti avec sa femme on ne l'avoit pas revu. On fait des recherches inutiles ; enfin la mere déclare d'elle-même *qu'elle l'avoit fait assassiner à tel endroit par un homme à qui elle avoit promis & donné cent écus lorsqu'elle fut certaine de l'exécution de son affreux assassinat , qu'elle s'étoit portée à cet excès de cruauté par haine &c.* Le mari de cette abominable femme n'étoit point complice du crime. La coupable a subi sa juste punition.

Les Particuliers tirent par-ci par-là quelques douces vengeance des atteintes que leurs fronts reçoivent souvent de la part des Grands. Le *Pr.... De....* a trouvé un jour le Chev. de *L....* dans une place qu'il croyoit avoir le droit exclusif d'occuper ; au moins avoit-il fait des dépenses énormes pour se l'assurer. Mlle *Gavaudan* aussi sensible à l'agréable tournure du Capitaine qu'aux hommages éclatans du vieux Général, par-

tageoit également ses faveurs entr'eux. Le *Pr.* s'est retiré discrettement & a envoyé 500 louis avec le congé. C'est agir noblement.

Un Artiste de quelque réputation, un Sculpteur de l'Académie royale, *M. D'H...*, prenoit plaisir depuis une vingtaine d'années à mettre les petites filles du quartier dans la route du libertinage. De toutes les brillantes demoiselles qui parcourent si régulièrement le soir la rue *S. Honoré*, il y en a un quart de sa façon, c'est à-dire qu'ils les a engagées dans ce beau métier-là en les débauchant. Un enfant de dix à douze ans avoit passé comme tant d'autres par ses mains impures. Mais il s'est trouvé que la mere, quoique pauvre, est une femme d'honneur. Cette femme emportée par la rage, prend un pistolet, monte chez le *S. D'H...* : il étoit seul dans ce moment : il ouvre lui-même ; cette mere furieuse tire son coup de pistolet sur lui. On ne fait quel mouvement de bras fit aller le coup un peu en l'air : mais le sculpteur en eut la joue & un œil emportés. Alors cette femme laisse tomber son pistolet, & s'en retourna tranquillement. On ne fait ce qu'elle est devenue. On pense que si on la retrouve, elle aura facilement sa grace. L'on dit aussi que la blessure du *D'H...* n'est pas mortel-

le : mais il est certain qu'il conservera le reste de sa vie la marque de cette punition aussi terrible que méritée. Ce sculpteur âgé de plus de cinquante ans, étoit un assez bel homme : il sera désormais un vilain borgne ; nous verrons s'il travaillera à perdre son autre œil.

Il s'est passé, il y a quelque tems, une aventure assez gaie à *S. Ouen*. Une troupe nombreuse de paysans étoit occupée à fouler le raisin, & cet agréable travail les avoit retenus bien avant dans la nuit. Nos gens ne s'étoient épargné ni le vin vieux ni le vin nouveau ; & de tous leurs divertissemens il étoit résulté qu'à minuit, ils étoient presque tous dans une ivresse complete : mais, dit l'un d'eux, tandis que nous sommes ici à nous amuser, que font nos femmes ? ma foi, répond un autre, je m'embarrasse de ce que fait la mienne, comme de cette pelure de raisin, & cela est si vrai que si quelqu'un de vous veut mes clefs, je vais les lui donner, & il en fera tout ce qu'il lui plaira. Un paysan assez trapu & beaucoup moins ivre que les autres, accepte la proposition. Tiens, lui dit le commode mari, voilà le passe-partout d'en bas, voilà ensuite la clef de la chambre : arrange-toi comme tu le voudras. Notre galant part, arrive à

la grande porte, essaie son passe-partout & trouve qu'il ouvre sans difficulté. Il monte, ouvre aussi très facilement la porte de la chambre où la commere étoit couchée & endormie. Il ne fait ni bruit ni façons; il se déshabille le plus doucement du monde & se glisse au lit. Bientôt il se met en devoir de remplir les fonctions conjugales : on le reçoit très humblement : il ne souffle pas le mot. Un quart d'heure après, il veut recommencer, *Ah ! ah ! dit la femme, tu es bien gai aujourd'hui, Pierrot !* cette seconde entreprise réussit comme la première. Mais notre verd-galant ne tarda pas à faire une troisième tentative : *Ah chien,* s'écrie alors la femme en colere, *tu n'es pas Pierrot,* & dans le moment, elle tire les rideaux & fait tomber sur lui une grêle subite de soufflets & de coups de poings. Notre homme se débarrasse comme il peut, prend bien vite ses hardes, gagne la porte qu'il ferme sur lui, s'habille sur l'escalier & retourne conter son aventure à l'assemblée des vendangeurs. Mais le mari avoit cuvé son vin, il n'entendoit plus raillerie. Il fit le lendemain un procès criminel à son ami. Ce procès a été jugé d'une manière expéditive, comme cela se pratique au village. Il s'en est ensuivi un appel. Les Juges ont cru que cette singulière cause pouvoit divertir nos jeunes Princes & même nos

jeunes Princesses. On ne parle que de cette histoire & à la cour & à Paris. Une femme devant laquelle on venoit de la raconter, observa que la paysanne avoit été bien dupe, & qu'à sa place elle n'auroit jamais fait semblant de s'apercevoir de rien. Cela prouve bien, Madame, lui répondit-on, que les femmes du village n'ont pas tant d'esprit que celles de la ville.

Le Mardi gras de l'année 1783, un Arlequin faisoit le facétieux sur le Pont-neuf avec une souris qu'il tenoit attachée à un fil, & s'avisa de la poser sur le col d'une Dame qui passoit. Soit mal-adresse, soit malice, l'animal se glissa dans le sein de cette Dame, qui étoit enceinte, ce qui lui causa une telle révolution qu'elle tomba sans connoissance. L'impudent Arlequin osant recourir après son animal, alloit porter sa main sur cette Dame, lorsque le Cavalier qui l'accompagnoit, outré de sa téméraire effronterie, lui passa son épée au travers du corps & l'étendit sur la place. La garde accourt, s'instruit du fait, & se montre assez raisonnable pour n'exiger du Cavalier que sa parole d'honneur de se représenter toutes fois & quantes, & le laissa donner ses soins à la Dame. La leçon étoit dure & violente; mais il est des cas où

où l'homme le plus circonspect & le plus humain peut porter jusques-là son indignation.

Une aventure vraiment atroce, vraiment digne de toute la sévérité des loix, est celle qui vient d'arriver à Marseille. Une jeune Dame, mariée depuis peu de tems au fils de M. de Br., étoit en discussion d'intérêt avec son beau-frere. L'affaire pendante aux tribunaux, n'annonçoit pas une issue favorable à M. de Br.. Un soir, à la sortie du spectacle, un homme masqué se présente à la chaise de cette Dame, ordonne à ses porteurs d'arrêter, lui lâche aussitôt dans la cervelle un coup de pistolet chargé de cinq balles & dispaçoit. La justice informée de cet horrible meurtre, ne savoit sur qui jetter les premiers soupçons; le public les fit naître: sur quelques propos qui y transpirent, on crut devoir s'assurer de M. de Br..., & en conséquence on le fit arrêter; mais soit qu'il se soit fait à lui-même justice, soit qu'il n'ait point voulu survivre à l'infamie d'une imputation aussi odieuse, il s'est coupé la gorge dès le premier jour de sa détention. Cette circonstance ayant accru les rumeurs publiques, le fils a été tellement inculpé lui-même, qu'on alloit s'emparer aussi de sa

personne, s'il n'eût pris les devans par sa fuite, ce qui le fait regarder comme complice de ce révoltant attentat. On trouve quelques raisons de pardonner aux fureurs de l'amour ou de la vengeance; mais du vil intérêt! Oh, il n'en peut être aux yeux de l'homme de bien.

Le jour de la *S. Martin*, un jeune Robin jouoit au *Reversi* dans une maison d'ami, & à un prix très modéré. La fortune lui avoit été constamment contraire. Le *Quinola* lui ayant été gorgé pour la vingtième fois, il se leve avec quelqu'apparence de dépit, charge un spectateur de tenir son jeu, & fort. On s'inquiète de ne le pas voir revenir, on sonne; un laquais rapporte que sur sa demande on lui a remis la clef du cabinet d'aisance, un marteau & un grand clou avec lesquels il a disparu. Dans l'instant le bruit d'un pistolet se fait entendre: tout le monde s'empresse de courir au cabinet secret. La porte en s'ouvrant laisse voir le joueur assis avec un pistolet dans la main, & la tête penchée sur la poitrine. Un grand soupir annonce qu'il n'a pas encore perdu la vie. On veut le secourir. Laissez-moi, dit-il, laissez ma rage s'allouvir, & ne m'arrachez pas au spectacle qui peut seul la justifi-

fier... En disant ces mots il montre le *Quinola* qu'il avoit cloué au mur. On frémissoit d'horreur, & on ne pouvoit se refuser à la pitié qu'inspiroit un tel délire. Je suis vengé, ajoute le malheureux Robin, j'ai brûlé la cervelle à *Quinola*... On y regarde, on voit en effet la tête du pauvre *Quinola* emportée d'une balle qui avoit percé la carte : on ne savoit que penser. Le joueur se relève brusquement, faisant des éclats de rire, & rappelle les esprits des Dames avec l'*Alkali volant*. La scène entièrement changée fit bientôt succéder la joie aux frayeurs qui paroissoient les mieux fondées.

Un jeune Officier gascon obtint un jour, un charmant tête à tête, à souper, & la plus belle nuit du monde, sous la promesse d'envoyer le lendemain matin une jolie *Polonoise*. La belle dormoit encore, lorsque le galant dont la générosité s'étoit éteinte avec son amour, s'habilla en regrettant fort son engagement indiscret, & rêvant aux moyens de retirer sa parole sans écorner les minces revenus de sa *légitime*. Il part enveloppé dans son vaste manteau. Une heure après, la Demoiselle reçoit un gros paquet avec un billet de lui, renfermant les plus tendres remerciemens & un brillant étalage de son em-

pressément à remplir sa promesse. Un ample pour-boire récompense le porteur, on brise avec une impatience indomptable, mille nœuds qui récloient le charmant cadeau dont on brûloit de jouir. Jugez du dépit, de la fureur dont on est transporté: c'étoit en effet une jolie Polonoise, mais celle même que la belle abusée avoit portée la veille, & que l'ingrat gascon avoit emportée sous son manteau en s'éloignant du temple des plaisirs.

Quatre filoux ayant su qu'un homme riche qui demeure au Faubourg *S. Antoine*, étoit absent depuis longtems, & qu'il n'entretenoit aucune relation avec les personnes de sa maison, se sont imaginés de forger son extrait-mortuaire. L'un d'eux s'est costumé en Commissaire, le second en clerc & les deux autres en héritiers de Province; déguisés ainsi, ils se sont transportés au domicile du mort vivant, & ont produit leur faux titre au propriétaire de la maison, lequel, après avoir témoigné beaucoup de regrets de la perte de son locataire, leur a ouvert toutes les portes, & les a installés dans l'appartement du soi-disant défunt. Prendre possession, s'en réjouir & faire des ballots, fut pour eux l'affaire d'un instant: cette vivacité imprudente leur

fut fatale. Quelqu'un qui étoit dans un appartement voisin, s'aperçut de leur manège & fit part de ses soupçons. On va chez le Commissaire du quartier, qui accourt, & qui, fort scandalisé de voir la robe respectable de son ministère profanée par un faux confrère, l'a inhumainement envoyé au Châtelet, ainsi que la séquelle des clercs & d'héritiers; ils iront probablement de là faire le voyage & le retour de *Marseille* à *Toulon*, & de *Toulon* à *Marseille*.

Dans le nombre de nos Impures, il en est entr'autres, deux fort bêtes & fort insolentes, qu'on vient de mystifier très plaisamment. On leur a persuadé que le Grand-Seigneur avoit envoyé ici un Emissaire, faire recrue pour le ferrail & qu'elles pouvoient se mettre sur les rangs. Il étoit question d'une fortune considérable après trois ans de service, terme de l'engagement. Les deux Belles, *Dumoulin* & *Viriville*, furent très exactes au rendez-vous qu'on leur assigna pour convenir des faits. *Huffon* & *Dugazon*, les deux farceurs les plus renommés de la Capitale, s'y trouverent l'un comme *Bostangi*, l'autre comme l'*Essayeur* de Sa Hautesse. On peut penser qu'il y eut aussi un bon nombre d'*Essayeurs* en second.

Enfin après avoir rempli toutes les formalités convenables, on congédia les deux Demoiselles, en excitant de plus en plus leur amour-propre & leur cupidité par le tableau du plus brillant avenir. Elles ne furent détrompées que le lendemain à la promenade du matin dans le jardin du Palais royal, par les huées de leurs camarades & les raileries ameres de tous nos jeunes gens qu'on n'avoit pas manqué de mettre dans la confidence.

C'est un grand plaisir, une jouissance délicieuse pour nos *Roués*, de voir nos *Intrigantes* abandonnées, trahies & jouées inhumainement par quelques-uns des charmans prosélites qu'ils font tous les jours. Le nombre s'en est multiplié jusqu'au fond de nos Provinces. Aussi, sans les *Etrangers*, que feroient, que deviendroient nos femmes? L'une des plus célèbres, est dans ce moment-ci aux abois, & qui pis est, exposée aux persifflages, aux quolibets & aux ricane-mens de nos *Eventés*. M. *Hugues* négociant de Marseille, se passionna vivement, il y a quelques mois, pour les appas de Mlle *Menard*, & voulut tout sacrifier pour l'avoir (ce mot est technique dans le monde.) Les billets au porteur dont son porte-feuille étoit rempli, lui rendirent cette négociation

amoureuse bien plus prompte, que ne l'eussent fait les plus tendres billets doux : il s'en servit pour enflammer sa *Beauté*. Quel éloquent langage ! comment y résister ? Le Provençal fut appelé, caressé dès sa première déclaration, & dès ce moment, il fut ce que nous nommons vulgairement, le *Mylord pot-au-feu* du logis. Bientôt la Belle devint enceinte. Sur ces entrefaites, des affaires survenues ou concertées ayant obligé M. *Hugues* de se rendre à *Marseille*, il recommanda tendrement à sa *dulcinée*, de ménager l'objet & le fruit de ses amours, & lui fit la promesse de 60,000 livres si elle accouchoit d'un garçon. On conçoit facilement toutes les protestations que fit la Demoiselle. Les simagrées d'usage ne furent pas épargnées, ni les sermens oubliés. Enfin le terme arriva, & Mlle *Menard* mit au monde, non un seul petit garçon, mais deux bien conditionnés. Ravi de l'aventure, elle se hâte d'en faire instruire son généreux *Provençal*, & lui représente que sa tendresse & ses largesses doivent accroître en proportion de ses peines & de sa création ; qu'en conséquence elle réclamoit le double de ses promesses ; mais l'absence, qui est le plus grand ennemi des jolies femmes, avoit calmé sans doute l'imagination de M. *Hugues*, car

il lui a répondu qu'effectivement il lui avoit promis 60,000 liv. pour un enfant, mais que son engagement devoit *nul*, puisqu'elle en avoit deux. La Dlle *Menard* peu satisfaite de cette logique commerçante, voulut avoir 120,000 liv. & menaça son ingrat adorateur, de l'attaquer en justice, s'il persistoit dans son refus. Comme les mauvaises langues assurent que Messire *Caron de Beaumarchais* étoit l'amant furtif de cette *Laïs*, lorsqu'elle appartenoit au Duc de *Ch...*, on ajoute plaisamment, que par reconnaissance, il fabriquera ses *mémoires* en cas de poursuites; ce que desirerent nos oisifs & nos amateurs.

Il est arrivé une aventure du même genre à cette jolie Actrice des Italiens, qui fut, il y a quelque tems, soupçonnée d'avoir voulu empoisonner sa sœur. Mlle du *Fayel* vivoit depuis six mois avec M. de *Senn...re*; & en fille sage & prévoyante, elle s'étoit fait donner par cet amant fortement épris, deux contrats de 80,000 liv. chacun, ce qui lui mettoit tout d'un coup 160,000 liv. dans son porte-feuille. La famille de M. *S...* en ayant été informée, en a porté des plaintes au Roi, qui a exilé la Demoiselle, pour avoir abusé de la foiblesse d'un jeune homme aveuglé. Avant de partir, elle a
été

été obligée de rendre les contrats entre les mains de M. le Lieutenant de police : mais il lui a été laissé 24,000 liv. afin qu'elle n'ait pas perdu ses six mois avec M. de S....

Le Marquis de L... épris des charmes de Mlle *Fermel*, alla un jour chez elle & la pria sans fadeurs de lui accorder une nuit. On devine que Mlle *Fermel* est trop polie pour refuser un joli Seigneur. Elle y mit toutefois une condition, & demanda un collier de *Chatons* dont elle avoit besoin. C'eût été peu de chose pour un partisan ; mais c'étoit beaucoup pour un Marquis françois plus accoutumé à payer de sa personne que de sa bourse ; cependant avec beaucoup d'esprit & peu de délicatesse on se tire aisément de tout. -- *Quoi, n'est ce que cela, mon ange ; Oh ! rien n'est plus juste ; mais pour le moment cela n'est pas possible ; si vous le trouvez bon, je vais vous en faire mon billet.... vite de l'encre, du papier ! on écrit & on couche.*

Le Marquis de retour à son hôtel, envoie chercher tous les petits chats du quartier, les entrelace avec des saveurs couleur de rose, & fait ainsi un collier de *Chatons* admirable. On les met dans un joli panier garni de gaze en dedans, & farci de rubans bleus

au dehors : on porte ensuite le tout à Mlle *Fermel*, qui, charmée de l'élégance extérieure du cadeau, remet au porteur le billet du Marquis. Qu'il est galant, disoit elle en défaisant la multitude des nœuds qui fermoient le panier ! elle leve la gaze, & les fureurs de l'avarice trompée, succédant au sourire de l'intérêt satisfait, elle charge le Marquis d'imprécations soldatesques, & va se plaindre au Doyen des Maréchaux de France. Le billet explique-t-il de quoi sera le collier ? lui demanda le vieux Juge du point d'honneur, d'un air goguenard. Non, Monseigneur, répondit la Nymphe plaignante. Tant pis, Mademoiselle, car en ce cas le Marquis a rempli sa parole & je suis votre serviteur.

La femme d'un Conseiller au Parlement très connue par sa prudence, étant allée à Versailles, descendit à l'hôtel du *Juste*, où logeoit par hasard le Marquis de *N...* En croyant entrer chez lui, il fut à l'appartement de cette jeune femme qui se trouvoit seule & sans lumière. Mad. *De...* crut que c'étoit son époux & s'avança pour le recevoir. *N...* s'aperçut de la méprise, & fut en profiter. Il fit le mari & le fit si bien que la prude trouva qu'il étoit plus mari dans une heure que l'autre

ne l'étoit dans un an. Dans l'enthousiasme d'une vertu si *maritale*, elle voulut l'*embrasser* & rencontra une grosse queue dont M. le Conseiller étoit sans doute privé. --- Ah, coquin, s'écria-t-elle au moment où elle fuyoit de ses mains, vous avez la queue : au secours ! le Marquis s'en alla & conta l'aventure à tous ses amis qui le dirent aux leurs : tous parurent le lendemain avec des queues monstrueuses. La pauvre femme ne voyant de tous les côtés que des queues, pensa mourir de honte & partit sur le champ.

Chacun a sa maniere de voir les hommes : les uns rient, les autres pleurent de leurs sottises, & ce contraste donne une pauvre idée de cette raison humaine que nous faisons sonner si haut. Un Gentilhomme retiré du service de *Mars*, s'étoit entierement donné à celui de *Venus* : il vivoit, (c'est le mot courant) avec une Courtisane de cette Capitale, qui lui donnoit l'habit, la table & le lit. Cet ex militaire que l'état de sa bourse livroit aux expédiens, fréquentoit les tripots pour y faire quelques ressources. Dame fortune est souvent traitresse ; il perdit un jour armes & bagages, c'est-à dire argent, montre & bijoux. Irrité contre son adversaire, il lui dispute la légitimité de son gain :

la querelle s'engage, ils sortent l'un & l'autre, & l'ex-militaire reçoit un grand coup d'épée qui l'étend sur la place. On le met dans un fiacre, & fouette cocher, chez la Dame... Un homme mort ! Qu'en faire ?... on ne peut le donner aux chiens, ils n'en voudroient pas. De jeunes chirurgiens qui demeuroient dans le voisinage, se présentent & demandent le cadavre --- Très volontiers, Messieurs, mais combien ? --- 48 liv. --- C'est trop peu... Le malheureux étoit frais, grand, bien bâti; nos élèves de *S. Côme* offrent jusqu'à trois louis, & la douce Dame leur livre son mignon. Voilà, mot à mot, ce qu'on racontoit dans une société d'hommes & de femmes. On haussait douloureusement les épaules & on trouvoit l'action de cette femelle, atroce, révoltante... Quel fut l'étonnement des gens honnêtes de lui trouver des partisans, & de voir à la fin tous les rieurs pour elle !... *O Mores.*

La Baronne de la *T. D...* a été enfermée à l'abbaye *D***, par ordre du Roi. C'étoit une Chanoinesse de *R....*; elle étoit belle comme *Venus* & séduisante comme les *graces*; la Grèce lui eût élevé des temples comme à l'élève chérie des *Muses*; plus tendre que *Pst-*

ché & plus vertueuse que *Minerve*, elle avoit le suffrage de ses compagnes mêmes. Dans un voyage qu'elle fit dans sa Province, le Baron de la T. D... la vit: c'est-à-dire qu'il l'aima éperdûment, car on n'échappe point aux séductions réunies de l'esprit & du cœur, des talens & de la beauté. Il étoit jeune, aimable, honnête & très riche; après avoir obtenu le consentement des proches de Mlle D.. il s'adressa à elle-même. Sa réponse fut noble & touchante: je suis flattée, M., lui dit-elle, des sentimens dont vous m'honorez, mais je peux d'autant moins y répondre, qu'un autre est en possession de ceux que vous seriez en droit d'exiger. C'est le C. D... qui les possède: la médiocrité de nos fortunes met obstacle à notre union; mais je l'aime & je sens trop que je n'aimerai jamais que lui. Votre recherche m'a déjà causé bien des chagrins; je ne résisterai point aux ordres absolus de mon pere, mais songez, M., que mon cœur ne peut suivre le don de ma main & qu'il est tout entier à un autre.

Il semble qu'une déclaration si précisée eût dû arrêter la poursuite de l' amoureux Baron, mais si sa raison lui mettoit sous les yeux ce qu'il en avoit à craindre, son amour lui disoit qu'il ne pouvoit vivre sans sa belle Chanoine.

nessé; & comme en pareil cas, la raison est moins pressante que l'amour, il passe outre & l'obtient.

Il eût été digne de Mlle D. de faire au Baron le sacrifice de la passion qui la préoccupoit, si ce sacrifice eût été possible. Toujours les mêmes égards, le même empressement, la même délicatesse dans les témoignages continuels d'un attachement que rien n'a pu altérer. Mais tous ses efforts furent inutiles. Sa femme ensevelie dans une terre, se refusant à toute espèce de dissipation, consumée par une mélancolie profonde, toucha bientôt aux portes du tombeau. Le Baron désespéré de la perdre, & se reprochant sa mort, prit un parti dont on ne se seroit jamais avisé sans doute. Certain que l'amour qu'elle conservoit pour le Comte D... étoit la première cause de sa situation alarmante, il lui écrivit & le pria de venir à la T... D... la voir & l'engager à prendre soin de ses jours. Le Comte part & arrive, le Baron le reçoit, le présente à sa femme étonnée, fait mettre les chevaux à sa chaise de poste & les laisse seuls.

Voilà un mari bien débonnaire: laisser sa femme seule avec un amant: & quel amant? un Capitaine de Dragons, un *Lovelace*, un Roué, un *mangeur de femmes*, dont le premier principe avec

elles est de n'en point avoir. Eh bien , oseroit-on dire qu'on se trompe , & que quand le Comte *D..* auroit eu la façon de penser que les étrangers imputent si légèrement au militaire françois , la confiance du Baron l'auroit enchaîné. Le Baron ne lui dit qu'un mot en partant : je vous laisse , M. le Comte , & votre honneur me répond de votre honnêteté.

Au bout de huit jours , ce mari si rare revint. On ne parla longtems que de choses indifférentes : sur la fin du souper , le Comte s'adressa à Mad. la Bronne : il m'est bien doux , Madame , ne pouvant faire votre bonheur , de le voir confié dans les mains du plus galant homme que je connoisse. Tous les liens qui nous unissoient sont rompus ; je pars demain & c'est pour me marier. Un regard de dépit & de fureur fut la réponse de la Baronne : elle le vit partir sans la moindre apparence de trouble & de regret , & ne parut occupée que du soin de l'oublier. Pour seconder ses dispositions , le Baron lui fit quitter la campagne & la mena à Paris où il rassembla autour d'elle tous les plaisirs & les amusemens.

Il faut que le cœur d'une femme soit sans cesse occupé. La Baronne de la *T.. D..* qui jusques-là avoit détesté le jeu , l'aima comme une femme qui n'aime

pas autre chose, c'est à-dire à la fureur. Elle perdit des sommes immenses; & le Baron les acquitta sans dire mot. Elle en perdit de nouvelles qu'il paya de même; mais comme la femme ne se lassoit pas de perdre, le mari se lassa de payer. Or on fait qu'en France comme ailleurs, le monde est plein de Crésus officieux dont la bourse est toujours ouverte aux jolies femmes, lorsque leurs maris ne sont pas d'humeur à satisfaire leurs caprices; mais comme les services de ces Messieurs ne sont pas trop désintéressés, & qu'ils prétendent à certains dédommagemens qu'il n'est pas trop honnête de dire, la reconnaissance de Mad. la Baronne la conduisit à des égaremens si publics & si multipliés qu'ils ont forcé le malheureux Baron à solliciter contre elle l'ordre du Roi qui la relegue à... où son mari lui fait une pension de 10,000 liv. à laquelle il s'est taxé lui-même.

Adeline Colombe, actrice italienne, après avoir été abandonnée pour *Carline*, par le Duc de F**, tomba entre les mains d'un maître des requêtes que les aventures de tripot, ont déjà rendu célèbre. J..., (c'est son nom) veut avoir deux maîtresses, & *Adeline* deux amis (c'est le terme d'art.) Un jour,

J.... dans un accès de jalousie, cassa toutes les glaces de *Colombe*; *Colombe* alla froidement chez J.... & lui brisa les siennes: en s'en allant, elle écrivit sur une carte:

*Ce beau Cristal que j'ai rompu,
T'a montré souvent un C....*

Le lendemain J.... lui fit présent d'un contrat de 2000 écus.

C'est une créature très plaisante qu'une Danseuse de l'Opéra, nommée *Théodore*. Elle vivoit avec d'*Auberval* dans une intimité romanesque. Le Chevalier de N.... a paru; voilà le manège brouillé. Ce goût-là n'a duré que six semaines; on aimoit d'*Auberval*; il falloit revenir. *Théodore* est adroite; elle s'est avisée d'écrire à d'*Auberval*.

» C'est moi; c'est votre infidelle, si
» je le suis. Tu n'as donc pas remar-
» qué que le Chevalier a tous tes traits:
» mêmes yeux, même sourire; il n'a
» pas ton cœur, & je l'ai cru; c'étoit
» toi que j'adorois dans lui; je l'ai-
» mois pour t'aimer deux fois: reste
» seul & tu me suffiras. Veux-tu me
» revoir? ai-je une rivale? point de
» réponse; je t'attends à souper ou je

„ te hais pour la vie. Tu sais que je
 „ tiens parole. „

(Signé) *Théodore.*

D'Auberval a soupé chez elle.

M. Gil. de Cour. a rencontré un jour sa chaste-épouse dans une promenade nocturne au Palais royal, faisant ce que de bons bourgeois devroient faire à cette heure-là chez eux. La pauvre femme qui avoit joué ce jeu-là mille fois, sans pareille malencontre, fut toute stupéfaite, demanda grâce, & consentit d'aller au couvent, pourvu qu'on lui permît de garder ses cheveux. Le mari est procureur; ces gens-là ont l'âme dure; „ Non, Madame, „ lui dit il, vous serez condamnée à „ la peine de l'*authentique*, dussent les „ cornes me pousser jusqu'au dessus de „ ces arbres: quant à toi, dit il au „ complice, nous aviserons ce que „ faire il conviendra. „ Cependant l'affaire a pris une tournure plus pacifique. Le Procureur *Gil.* aura réfléchi plus mûrement sur le bien qu'une procureuse jolie & complaisante fait à une étude.

Un Boulanger de *Gonesse*, village près de Paris, avoit envoyé sa fille à la ville pour y recevoir 600 liv. Avant son départ elle alla chercher son *amou-*

reux afin qu'il vînt avec elle. Tout alla bien jusqu'à son retour, que l'ayant conduite sur le bord d'une carrière très profonde qui se trouve éloignée de quelques pas du grand chemin, il lui demanda ses 600 liv. La fille croit qu'il badine, elle refuse: demande réitérée, refus nouveau: enfin il lui dit que si elle ne les donne pas, il la jettera dans la carrière. Après qu'il les eut reçues; ce n'est pas tout, lui dit-il, il faut que tu te mettes toute nue. On juge de l'état de cette pauvre fille. Elle eut beau pleurer, prier, se mettre à genoux; il lui fit la même menace. Elle obéit. Elle crut qu'il lui laisseroit au moins la chemise: point du tout. Eh bien, tourne-toi au moins, lui dit-elle, que je ne l'ôte pas devant toi. Le sot se retourne. Alors elle lui applique vigoureusement ses deux mains sur les épaules & le pousse lui-même dans la carrière. Il a eu les deux cuisses cassées. On l'a conduit en prison d'où il ne sortira que pour les avoir encore cassées d'une autre manière.

Un Orfevre, bijoutier, faiseur d'affaires, homme à tout, hors à l'honneur, avoit épousé une femme riche, jeune & jolie qu'il rendoit malheureuse par sa manière de se conduire avec elle. Vive, fémillante, elle aimoit le plaisir, & son mari ne lui en procu-

roit point; le devoir conjugal a même été corrompu deux fois dans sa source. Tous ces motifs étoient bien propres à éloigner une femme de tout commerce avec un mari & à la jeter dans l'intrigue. Un jeune cœur a besoin d'aliment. Jusques là on l'excuse. Quelque tems après son mari fait une banqueroute considérable. Comme il n'étoit alors occupé que d'intérêt, il la laissoit assez souvent à elle-même & se contentoit de faire retomber sur elle les désagréments qu'il éprouvoit dans l'arrangement de ses affaires & dans la poursuite d'un procès criminel au sujet d'argent travaillé qui n'étoit pas au titre. Sa femme supportoit souvent les violens outrages. Il le falloit pour continuer ses intrigues amoureuses. Un jour elle écrivoit à son amant, substitut de la cour des aides, le mari s'en apperçoit, ne fait semblant de rien & sort. La lettre est donnée à un commissionnaire; le mari la retire de ses mains en l'intéressant un peu. Il revient, maltraite sa femme & la menace du couvent. Elle apprend qu'il se sert de cette piece pour exécuter ce dessein qu'il méditoit même auparavant, va consulter son amant & lui confie que son mari se sert de faux poisons. Aussitôt il fut décidé qu'on le dénoncerait. La femme sans réfléchir aux suites,

étant arrivée chez elle, fit avertir les gardes-jurés de la monnoie, après leur avoir écrit que son mari avoit de faux poinçons qu'on trouveroit dans un endroit qu'elle leur désignoit. On vient chez lui, on visite, on trouve les poinçons. Il est conduit en prison. Il n'y est pas pas plutôt qu'on apperçoit le danger qui pouvoit en résulter pour la femme, & que le déshonneur du mari, réjailliroit aussi sur elle. Comme elle est jolie, on espere que son sort intéressera, & on devine le prix qu'on mettra à la grace de l'époux. Pour elle, on ne doute pas qu'elle n'y consente, pourvu qu'elle ne voie plus son mari en ce monde. Elle espere obtenir sa grace, un ordre qui le renfermera pour le reste de ses jours. On est d'autant plus porté à le croire que les choses en sont restées là, & que la procédure va très lentement. Cela n'est pas difficile à imaginer, puisqu'elle étoit l'amante d'un des premiers de ses juges & de ses rapporteurs, & qu'il a entre les mains un porte-feuille bien garni, qu'on a refusé de rendre au mari, *parce qu'il faut que la femme retrouve son bien.*

Un M. Ger... avoit épousé une Demoiselle, boiteuse, mais qui lui avoit fait une donation de 100,000 liv. & a apporté une dot d'autant, sans ses es-

pérances. Avant le mariage, il ne cessoit de dire à ses amis, qu'il n'en vouloit, & qu'il ne l'épousoit que pour ses écus. Après & au repas des noces il ne cessoit de la tourner en ridicule & de railler sur sa taille. A minuit quand on le pressa de se retirer, il répondit : *Allons, il faut encore faire ce sacrifice.* Le lendemain matin la mere de la mariée apperçoit un matelas tout mouillé, que sa fille mettoit secher au soleil. Elle lui en demanda la raison. --- C'est lui. Qui lui ? --- Eh, le mari que vous m'avez donné. -- La jeune personne honteuse n'ose avouer ce qui s'est passé. --- Osera-t-on le dire ?.... Il avoit pissé sur elle au lieu de.... C'étoit assez pour elle, lui avoit-il dit ? En l'amenant de Clermont en Beauvoisis à Villefrance, c'est-à-dire, de chez elle chez lui, il la force de descendre de voiture par des propos indécens & outrageans. Il ne cesse de l'appeller *puante, laide, guenon*. A l'entrée de la ville, il se couvre le visage de son mouchoir, afin qu'on ne voie pas que c'est lui. En public dans les sociétés, il appelle sa femme *puante, laide, guenon*, & dit qu'il ne l'a épousée que pour son bien ; ces propos, il les tient en présence de sa femme. On avouera que ce mépris est extrême. On n'y tient pas ; sa famille l'a sollicitée de se séparer de lui. Elle a

plaidé, gagné sa cause, & la donation a été déclarée nulle. Selon plusieurs personnes, le mari n'est pas assez puni. Si toutes les demandes en séparation étoient aussi justes que l'est celle-ci, leurs morales seroient inutiles. Mais pour une demande légitime, il y en a dix d'hasardées, & si l'on osoit le dire, tout autant de mal jugées. On ne peut trop répéter ce fait pour couvrir de honte un homme indigne de vivre dans une société honnête, lorsqu'il est capable de pareils procédés. M. Martineau a défendu la cause de la femme.

Un plaisant de la Cour s'est beaucoup amusé à une procession des Cordons bleus, aux dépens d'un Provincial qu'il faut supposer bien crédule. Il aperçut cet homme dans la foule, & le reconnut, à son admiration stupide, pour une victime du ridicule. Il s'en approcha. -- Monsieur ne connoît pas Versailles, à ce qu'il me paroît? --- *Le Provincial*: Non, Monsieur. --- *Le Plaisant*: Et par conséquent la Cour? --- *Le Provincial*: Pas davantage. Ayez la bonté, Monsieur, de me dire quel est ce vieux Seigneur qui marche encore si droit? (c'étoit le vieux Richelieu.) --- *Le Plaisant*: c'est le Vicomte de Turenne. --- *Le Provincial*: Je le croyois

mort. --- *Le Plaisant* : On le croit en Province. --- *Le Provincial* : Et ce vieux Cardinal ? --- *Le Plaisant* : *Mazarin*, qu'on a dit mort aussi pour des raisons que je vous raconterai. --- *Le Provincial* : Et cette Dame si cassée ? (c'étoit la vieille *Bassompierre*.) --- *Le Plaisant* : Celle-là est la feue Reine... On a conté cette scene au Roi qui s'en est singulièrement amusé.

Un Menuisier alla trouver un jour *M. le Rey de Chaumont*, hôte glorieux du Ministre des Américains. » Monsieur, je suis du sang de *Francklin*; » je veux être reconnu, tâchez qu'il » soit mon parent. --- Avez-vous des » titres ? lui dit *M. de Chaumont*. --- » Oui, Monsieur, voilà mes papiers. » Le financier y jette un coup d'œil & voit que le nom du Menuisier s'écrivait *Franquelin*. » Monsieur, lui dit-il, » quand avec votre Q, vous pourrez » faire un K, vos papiers vous serviront. »

Un Abbé, libertin de profession, très constant compagnon de plaisir du Marquis de *V.*, s'avisa un jour de vouloir rire aux dépens de quatre *droles* qui étoient à la suite de la légion de la *Gourdan*, & à qui il en vouloit. En arrivant au *Vauxhall*, il s'entendit aisément

aisément avec des *Roués* de la bonne classe, de sa connoissance, pour répandre le bruit que le Marquis étoit de retour de la veille (de sa terre) & qu'il étoit dans le Vauxhall. Voilà nos filles en l'air, qui demandent s'il a ramené sa femme. --- *Non, elle est restée là bas.* --- *Bon!* (la bonne bourde!) Enfin l'abbé dit aux quatre élues, qui sont des plus dans le genre, que le Marquis l'a chargé de les inviter à souper. (C'étoit l'ordinaire, tous les jours du Vauxhall, avant le mariage de ce Marquis.) Ainsi, leur dit-il après le Vauxhall, vous monterez dans vos voitures, & vous vous y rendrez... La *Urban*, la petite *Beze*, la *Chouchou*, toutes coquines de la même force y sont bientôt montées; & fouette cocher, (elles indiquent peu exactement.) Les chevaux les emportent, & la voiture s'arrête à l'hôtel du Marquis de N. Les valets frappent; on ouvre. Les femmes (filles) demandent tout uniment au Suisse: le Marquis y est-il? --- Oui, Mesdames, (peu accoutumé à ces sortes de visites, il les prenoit pour des femmes de qualité qu'on attendoit à souper.) Elles montent comme des folles, traversent les appartemens en chantant à haute voix: *De l'amour tout subit les loix*; & arrivées au salon donnent, en criant *Eh Marquis*, un grand coup

de pied dans la porte qui s'ouvre, & qui laisse voir à une compagnie très honorable & très nombreuse, un groupe de quatre coquines qui, s'apercevant bientôt de la méprise, restent sottes comme des paniers. *Mille pardons, Messieurs, Mesdames*, d'une voix entrecoupée; nous croyions être chez le Marquis de V. La Marquise de N. ne savoit, comme dit le proverbe, à quelle sauce manger le poisson, parce que son mari affectoit de les combler d'honnêtetés, pour jouir encore mieux de leur embarras. Enfin elles prennent le parti de se congédier elles-même, & retournent chacune chez elles, l'estomac vuide & le cœur gros. Cette aventure qui se répandit le lendemain, fit beaucoup rire. Mais l'Abbé n'ose plus retourner au Vauxhall, où les quatre friponnes ont comploté de lui arracher les yeux.

Le vieux proverbe, *la corde ne perd jamais ses droits*, devrait être sans cesse devant les yeux de tout homme tenté de commettre un mauvais coup: car en effet il en est peu dont l'authenticité soit établie par des témoignages aussi frappans & plus multipliés. Un Particulier de la rue S. André des arts, vient d'en donner un nouvel & triste exemple. Il avoit fait, il y a quelques années, un vol, avec un camarade. De-

puis ce tems il s'étoit marié & avoit formé l'établissement d'un petit commerce. Il se croyoit tranquille, & se livroit à l'espérance de se soustraire au supplice attaché à sa faute; mais la fatalité le tenoit à son fil, & bientôt il devoit en être la victime. Son complice, ayant fait un retour sur lui-même, trouvoit dans sa conscience un reproche perpétuel. Il eut recours aux avis d'un Prêtre, auquel il se confessa : son conseil fut le seul qu'il pût donner, celui de la *restitution* ; mais il n'étoit point assez riche pour s'en acquitter seul ; il fallut donc engager son camarade à y contribuer au prorata de sa portion, ce qu'il refusa. D'après une telle tentative, il lui déclara qu'il ne pourroit s'empêcher de le faire connaître, s'il persistoit à conserver son vol. Cette menace produisit un terrible effet dans l'esprit de son ancien camarade ; ce fut la résolution d'assassiner un homme qui pouvoit le perdre. La veille de la Pentecôte il se rendit chez lui, & l'assomma à coups de hache. Le malheureux survécut à ses blessures, & fut transporté à l'hôtel-Dieu. L'autre s'engagea dans les Dragons, & fut aussitôt rejoindre son régiment à Valenciennes. On ignoroit le lieu de sa retraite ; mais l'imprudence de sa femme le décela bientôt, en laissant

appercevoir à des mouchards qui l'entouroient sans cesse, le timbre d'une lettre qu'elle avoit reçue de son mari. Son procès étant d'avance instruit, il n'est resté que 48 heures en prison, d'où il est sorti pour être rompu vif. L'autre étoit mort la veille du supplice.

Un grand Seigneur s'étoit entretenu dans un souper chez lui, des assassins que les ennemis de *M. Le Noir* prétendoient fréquens dans Paris, & avoit dit des choses fort vives sur la négligence prétendue du Lieutenant de Police. *M. Le Noir* le fit prier le lendemain de passer chez lui, & lui répéta les propos qu'il avoit tenus la veille. Le Seigneur étonné ne pouvoit concevoir comment le Magistrat en avoit pu être informé. *Vous voyez*, lui dit *M. Le Noir*, *qu'on vous a trompé, & que la Police n'est pas si mal faite qu'on vous l'a dit.* Il eût arrivé de-là que ce Seigneur dit partout le plus grand bien du Lieutenant de Police.

Un bel esprit, plus connu par sa mordante causticité que par l'excellence de ses talens, le sieur *Palissot*, avoit fait contre l'Abbé de *Voisenon* une satire pleine de fiel. Avant de la livrer à l'impression, il vouloit savoir ce qu'en pen-

feroit l'Abbé de *Voisenon* lui-même, & juger de l'effet qu'elle produiroit sur lui. Il alla voir un jour l'Abbé, & lui dit, du ton le plus patelin & le plus hypocrite, qu'il y avoit de bien méchantes gens dans le monde, qu'il venoit de lui tomber entre les mains une satyre atroce, qu'il en ignoroit l'auteur, & que, quoiqu'on eût laissé en blanc le nom de celui contre qui elle étoit faite, il s'y trouvoit des traits qui paroissent porter directement sur l'Abbé. Je vous dirai plus, ajoute-t-il; comme on ignore sans doute notre liaison, on a voulu avant de la faire imprimer la soumettre à ma critique. Sans se le faire demander, l'homme caustique tire l'écrit de sa poche & lit effrontément des vers où les mœurs de l'Abbé n'étoient pas plus ménagées que son esprit : il ne lui fit pas grace d'un vers, appuyant avec complaisance sur ce qu'il y avoit de plus fort. L'abbé de *Voisenon* l'écouta tranquillement jusqu'à la fin. Après la lecture, l'abbé reprit l'ouvrage, fit l'éloge des meilleurs vers, critiqua quelques expressions, & dit au poëte : voulez-vous me permettre d'y faire quelques corrections ? le Poëte crut que tout au moins il alloit jeter le papier au feu : mais celui-ci s'approche de son bureau, corrige une douzaine de vers, remplit le blanc de son nom ; & toujours avec le

même flegme , en rendant la satire à l'auteur qui ne se doutoit point que l'abbé l'eût reconnu : à présent , mon ami , dit-il , je crois que vous pouvez faire imprimer cet ouvrage ; il y avoit quelques incorrections qui auroient pu lui faire tort ; il est rempli de sel & d'esprit , & je crois qu'il sera favorablement reçu du public. Le Poète fut si frappé de ce sang-froid , qu'il déchira son écrit , le brûla , embrassa l'Abbé , & lui protesta qu'il étoit guéri pour toujours de la démangeaison de faire des satyres. On fait comme depuis il a tenu parole.

Un certain Abbé de *Paris* auquel le Marquis de *Prie* avoit accordé la plus grande confiance pour ses affaires pécuniaires , a disparu. Cet Abbé avoit fait une spéculation assez bien combinée , mais qui a été déconcertée par la demande imprévue qu'on lui a faite de ses comptes. Il avoit placé en rentes viagères sur sa tête , une somme de cinquante mille écus , des deniers de M. le Marquis de *Prie* , & avec les arrérages de ces rentes il éteignoit des dettes de son commettant , en composant avec les créanciers , à moitié ou deux tiers de perte , & en se faisant donner quittance du capital. Par ce moyen , si on l'avoit laissé faire , il se seroit acquitté en deux ou trois ans ; malheureusement le secret

de ces opérations a été éventé; l'Abbé a été décrété & a pris la fuite. Il faudra toujours en venir à lui pardonner ou du moins à convenir avec lui; car sans doute il ne sera pas aisé sans cela, d'avoir de lui des certificats de vie, & ses rentes viagères sont la plus sûre ressource de ses créanciers.

Une Dame vient un jour demander à Mlle *Bertin*, marchande de modes de la Reine, plusieurs bonnets pour les envoyer en Province. La marchande couchée sur une chaise longue dans un *caraco* élégant, daigne à peine saluer la Dame par une très légère inclination de tête. Elle sonne: une jeune nymphe charmante qu'on nomme Mlle *Adélaïde*, se présente. *Donnez à Madame, dit Mlle Bertin, des bonnets d'un mois.* La Dame lui représente qu'on en voudroit de plus nouveaux. *Cela n'est pas possible, Madame, reprend la marchande; dans mon dernier travail avec la Reine, nous avons arrêté que les plus modernes ne paroissent pas avant huit jours.* Depuis ce tems, on n'appelle plus la Dlle *Bertin* que le Ministre des modes.

Il est défendu en Angleterre d'ensevelir aucun cadavre que des hommes de l'art ne le visitent & ne certifient que le fer & le poison n'ont point abrégé ses

jours : voici l'anecdote qui a donné lieu à ce réglemeut.

Une belle marchande de Londres avoit pris fuccellivement fix maris. Le premier par obéiffance pour fes parens ; les cinq autres par fon propre choix. Un Anglois fut allez hardi pour l'époufer en feptiemes nôces. Les premiers mois de leur nouveau mariage n'eurent rien que d'agréable. Un amour exceflif rend aifément une femme indiscrete : celle-ci faifoit dans les bras de fon feptieme époux , la fatyre des fix qui avoient précédé ; ils lui avoient déplu , difoit-elle , par leur ivrognerie ou par leurs infidélités , & jamais elle ne les avoit pleurés ou regrettés fincèrement. Le mari curieux d'apprendre le caractère de fon amoureuse moitié , affecte de s'absenter fouvent & de paroître ivre toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches : mais bientôt les menaces fuccéderent aux repréfentations ; il continua fon train , & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un foir qu'elle le crut ivre mort & bien endormi , elle détacha un plomb de la manche de fa robe , le fit fondre , & s'approcha du faux dormeur , pour lui verfer dans l'oreille , à l'aide d'une pipe , le métal en fufion. Le mari , ne doutant plus de la fcélérateffe de cette femme , l'arrêta , cria au fecours

secours & fit venir la justice. La criminelle fut mise en prison; son procès fut instruit. Les cadavres exhumés déposèrent contre elle, & la firent condamner à mort.

Les maris ne sont pas toujours les malheureuses victimes de l'amour : c'est le résultat qu'on peut tirer d'une petite histoire arrivée à la femme d'un perruquier. C'étoit dans les derniers momens du ministère de M. de la Vrillière. Cette femme avoit sçu obtenir par le crédit de son amant qui occupoit une place assez considérable dans l'Eglise, une lettre de cachet contre son mari. On devoit venir le prendre dans son lit; l'Inspecteur de police chargé de l'ordre du Roi, connoissoit le Perruquier; il l'avertit du coup qu'on lui préparoit. Le mari adroit feint un voyage de deux jours; l'Officier de Police paroît à l'heure indiquée au milieu de la nuit, fait grand bruit à la porte, on lui ouvre, il demande M. un tel; la Dame répond qu'il n'y est point. --- Oh ! il doit y être, reprend l'Inspecteur. Obstination de la part de l'épouse à dire que son mari n'étoit point à la maison, obstination de la part de l'officier à vouloir absolument qu'il y soit; il fait plus, il joint l'effet aux paroles, il va à la chambre à coucher malgré Madame, ouvre les rideaux du lit.

--- Allons, M., levez-vous, c'est de par le Roi. On ne répondoit point : on apporte de la lumière ; on trouve un homme fort déconcerté qui, à la vérité, n'étoit pas le mari de la Dame, mais l'objet de ses affections, & pour l'amour duquel on vouloit se défaire du mari. On le saisit ; il a beau dire qu'il n'est pas M. *un tel*, qu'on se méprend. Il n'est pas possible, Monsieur, l'imposture est trop grossière ; Madame est d'une vertu qui nous répond que ce ne peut être que son mari qui partage sa couche. Malgré les représentations & les cris des deux amans, on conduit en prison le prétendu Perruquier qu'on avoit de force revêtu de l'habit de poudre de l'homme dont il tenoit la place ; on peut juger qui dut rire ; ce fut le véritable Amphitrion, le pauvre mari, qui par ce moyen fut vengé, & de sa femme & de son rival. Le détenu confessa ensuite son aventure, & obtint sa liberté après quelques mois de prison.

On a renouvelé, il y a quelque tems, les ordonnances contre les filles de joie ; & la rigueur avec laquelle on les exécutoit d'abord, excita quelque fermentation. On arrêtoit ces malheureuses jusques dans les rues & sur les quais & ponts de cette Capitale : on pouffoit

même la *barbarie* au point de les prendre à la sortie des spectacles du Boulevard ; le tout sans distinction de rang. On les conduisoit chez le Commissaire du quartier qui leur faisoit raser la tête en sa présence, & on les menoit de là à l'hôpital nommé la Salpêtrière. On respectoit seulement celles qui étoient assez opulentes pour avoir au moins la *voiture au mois*. On rapporte à ce sujet une aventure assez plaisante arrivée à la Marquise de S.... qui demeure sur les boulevards du temple, & dont l'hôtel est l'un des rendez-vous les plus fréquentés des *amateurs*. Cette Dame, ci-devant Mlle M., fille d'un Limonadier, puis danseuse, puis entretenue, puis auteur, puis Marquise enfin, s'est ingérée de venger l'honneur du Corps. Pour cet effet, comme elle se promenoit le soir à pied sur le Boulevard avec tout l'attirail de l'élégance de ces Dames, elle a défendu à son laquais de la suivre, & lui a recommandé de marcher assez loin d'elle, pour qu'elle pût donner lieu à une méprise. Ce qu'elle désiroit est arrivé ; & voilà la Marquise conduite chez le Commissaire, prête à être rasée. On l'interroge : allons, dit l'homme noir qui sortoit de table, ton nom, ta demeure, & ne barguigne pas. --- (la Marquise a de l'esprit) Ah ! M. le Com-

missaire, vous êtes bien dur au pauvre monde! -- Tu plaisantes, je crois. -- Non, M. le Commissaire; mais mon nom. Dispensez-moi! -- Comment que je te dispense? mais je crois qu'elle se moque de moi! Allons, rasez-moi vite cette drôlesse. -- On alloit exécuter l'ordre, lorsque la Marquise s'étant fait connoître, a fini cette scene par recommander au Magistrat subalterne un peu plus de discernement, de circonspection & de douceur dans l'exercice de son ministère. Dieu fait si la leçon a opéré.

Madame la Maréchale D^{***} s'intéressoit pour de pauvres gens auxquels il étoit question de faire avoir un entrepôt de sel & de tabac qui dépendoit de M^{***}, Fermier-général. Elle attendoit depuis deux heures dans l'antichambre du traitant, qui étoit remplie de laquais. Le Duc de Nivernois qui étoit à parler à l'homme de finance, sortant de son cabinet, témoigna sa surprise à la Maréchale de la voir attendre en si mauvaise compagnie: „ Oh, lui dit-elle, je suis bien ici, je ne crains pas ces Messieurs, tant qu'ils sont encore Laquais. „ Il faut savoir que le pere du Fermier-général l'avoit été.

La guerre ôtoit aux Courtisannes,

les Anglois & les Militaires; les Financiers avoient bien d'autres affaires que de penser à elles, il ne leur restoit pendant ce tems que les Robins. Malheureusement la prodigalité n'est pas le vice de ceux-ci. Une de nos Actrices qui souffroit plus que toute autre de la disette, s'est avisée d'un expédient assez ingénieux. Elle prend un carrosse drapé, deux grands laquais, & se donne pour une Comtesse de Province, qui vient visiter son cher cousin M. Harpagon. Le Richard, qui étoit un homme de la fange, tressaille d'aise d'être avoué par une femme de qualité: l'intrigante avoit des notions sur la famille du prétendu parent. On entre dans des détails, dans des éclaircissemens; mon cher cousin par-ci, mon cher cousin par-là; la cousine étoit tous les jours dans la maison du Plutus; enfin elle parvint à lui faire un emprunt considérable; elle engage le sot à venir chez elle prendre des arrangemens; mon vilain qui étoit aussi avare qu'entêté de noblesse, vole au rendez-vous. Quand il est nécessaire de dénouer la farce, la Dame dit avec toutes les graces connues sur la scène: --- Mon cousin, c'est assez longtems jouer la comédie, embrassez votre cousine, & de bon cœur; elle n'a pas l'honneur de dater d'une antique noblesse,

encore moins de vous appartenir, mais elle brûle de vous témoigner sa reconnaissance : c'est ainsi qu'une actrice s'acquitte ; il faut que nous soupions ensemble, & je vous payerai cette nuit vos contrats en bons effets de Cithere. Le Richard ouvre les yeux, il veut faire le méchant... Point de bruit, mon cher, vous aurez du plaisir pour votre argent. *Harpagon* vit qu'il falloit en passer par cette espièglerie, & en galant homme il se résigna.

La femme de l'Académicien *Mar-montel* a mis au monde à sa première couche un enfant mort. Les mauvais plaisans ont dit que cet auteur ne peut rien faire qui vive.

Plusieurs Savans se trouvoient réunis chez *M. Duclos*. On y célébroit le génie encyclopédique de l'auteur de la *Henriade*. Oui, dit d'abord un Jurisconsulte, cela n'est pas douteux ; *M. de Voltaire* est également versé dans la poésie, l'histoire, la physique, les belles-lettres, les mathématiques, la médecine, l'histoire naturelle &c. : c'est dommage qu'il soit un peu foible sur la jurisprudence ; oh ! il faut convenir qu'il n'y entend pas grand'chose ; mais c'est une bagatelle, & cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire qu'il est uni-

versel. Un mathématicien regrette ensuite qu'il ait voulu s'essayer dans les mathématiques; un historien, qu'il ait écrit l'histoire; un médecin, qu'il ait parlé de médecine; un théologien, de matières théologiques &c.; & le refrain de chacun est toujours, que dans les genres étrangers à celui qui parle, M. de *Voltaire* est un génie universel. A la fin, on se regarde les uns les autres; on se met à rire, & M. *Duclos* recommande le secret à tous les assistants.

Un homme qui avoit passé sa vie & dépensé une partie de sa fortune à former une riche & curieuse collection de médailles, est mort à *Marseille*. Son héritier, apothicaire, qui ne connoissoit rien hors la casse & le sené, a trouvé fort singulier que son cher Parent ait rassemblé une si grande quantité de liards n'ayant plus de cours: il a fait fondre tout ce cuivre, & il en est résulté un superbe mortier qui décore beaucoup plus utilement sa boutique.

Deux soldats du régiment des Gardes se battoient avec une égale fureur; on les sépare, le guet approchoit, le peuple croit les devoir lâcher pour qu'ils puissent se soustraire par la fuite à la peine qui leur étoit préparée: les soldats de concert, quoique blessés tous deux,

prenant chacun leur sabre dans les dents, se jettent à la nage, traversent la rivière, & à peine arrivés à l'autre bord recommencent le combat. L'un des deux est resté sur la place. On ignore le sujet de la querelle; s'il est légitime, il faut avouer que cet exemple est bien propre à prouver que nous n'avons pas entièrement dégénéré de la valeur de nos ancêtres.

La *Montenfer*, directrice de la comédie de Versailles avoit fait nombre d'impertinences; un ordre du Roi est venu la claquemurer dans une prison: la première chose qui lui est échappée lorsqu'elle s'est vue renfermée: „N'aurai-je aucune société, a-t-elle dit, & „le Roi ordonne-t-il absolument que „je couche seule? „Le Roi a été le premier à rire de cette saillie effrontée, les Ministres en ont ri aussi, mais ils ont cru devoir venger le respect dû à la Majesté, en retenant quelque tems prisonnière la lubrique comédienne: elle a pourtant obtenu sa grace, & est revenue à sa place de directrice.

Un parvenu qui n'étoit jamais monté en voiture que dans la charette qui l'avoit amené à Paris, fit une fortune subite dans une affaire de finance. Ses jambes si robustes jusqu'alors, ne peuvent

plus supporter la fatigue des longues courses de la capitale. Il lui faut un carrosse; le plus fameux sellier est appelé. --- M., je veux une voiture dans le plus nouveau goût: --- quelle couleur, M.? --- La plus nouvelle..... A chaque question du sellier, toujours la même réponse. --- Mais, M., quelles armes mettrai-je? --- Tout ce qu'il y a de plus nouveau, continue à répondre le parvenu, qu'on n'appelle plus maintenant que M. tout nouveau.

Une circonstance fort singulière a rendu plus plaisante encore la première représentation d'une pièce fort gaie qui a été mise sur le théâtre de *Nicolet*. Cette pièce est intitulée : *Le titre ne me revient pas*; & son principal objet est de déchirer impitoyablement quelques états de la société, que les auteurs dramatiques sont en possession de tourner en ridicule. Une femme qui avoit vu une répétition de cette espèce de *farce*, y mena un grave procureur de qui elle vouloit tirer une petite vengeance, & qui par événement y joua un rôle sans le savoir. Elle le fit asseoir à côté d'un homme vêtu en noir, & coëffé d'une perruque conforme au costume du palais, que le procureur prit pour un confrère, & qui n'étoit autre qu'un acteur placé là *ad hoc*. Les deux voisins firent

bientôt connoissance, & lierent conversation pendant le premier acte où les procureurs sont accommodés de toutes pieces. Au moment où son rôle l'exigeoit, le faux procureur se leve avec un air de fureur, en criant à l'acteur qui étoit sur la scene, qu'il étoit impudent d'apostropher aussi malhonnêtement une classe de Citoyens estimables tels qu'étoient les Procureurs. Le véritable suppôt de Thémis, entièrement la dupe de ce faux zele, tire son prétendu confrere par la manche en le suppliant de ne pas faire d'éclat, & lui dit tous bas: *Croyez moi, Monsieur, laissez cela là.* L'acteur saisissant adroitement la circonstance, se retourne d'un air d'humeur en lui répliquant à haute voix: *Vous croyez, Monsieur, qu'il faut laisser cela là, & moi je pense le contraire.* Pendant qu'il continuoit sa tirade aux acteurs, notre pauvre procureur se démenoit d'une maniere étrange; & le seul peut-être qui ne fût pas dans le secret, donnoit à rire à toute la salle par les efforts qu'il faisoit pour arrêter son tumultueux voisin & empêcher qu'il ne fût une esclandre. Enfin il ne fut défabusé que lorsqu'après une scene contre les meuniers, il parut à l'ouverture de la voûte au milieu de la salle, un acteur habillé en meunier qui joua un rôle semblable à celui du faux procureur.

Le guet accourt un jour sur les cris : *Au voleur , au voleur ,* dont retentissoit une petite rue. *Le voilà , ce Coquin ,* dit une espee d'ouvrier ivre , *Arrêtez le.* On cherche partout & l'on ne trouve personne : on lui demande à quel endroit. --- Eh là , dit il en montrant l'ombre d'une borne , occasionnée par un réverbere. Le sergent qui s'apperçut de la méprise , dit avec ce ton poli qui est ordinaire aux gens de son espee : *Vilain sac à vin , allez vous coucher. Vous mériteriez qu'on vous fit coucher au châtelet.* --- *De quoi te plains-tu , eh , Monsieur le soldat ?* dit l'homme ivre ; *eh bien il n'y a pas grand mal à tout cela. Est-ce qu'il n'est pas permis à un Bourgeois de Paris d'avoir peur.*

La Veuve d'un Officier qui avoit ramassé avec beaucoup de soins & de dépenses une grande quantité de titres intéressans , a vendu cette collection au Roi moyennant une pension annuelle. Les arrangemens de M. Necker le Directeur général des finances , ont reculé d'une année le payement de cette pension. La malheureuse veuve se trouvant dans le plus grand embarras , avoit inutilement essayé d'obtenir une exception en sa faveur. On lui a conseillé d'écrire une lettre touchante à Mad. Necker ; elle en a reçu cette réponse.

” Je suis au désespoir , Madame , de ne
” pouvoir vous être utile. Dès le mo-
” ment que mon mari a été honoré de
” la confiance du Roi , il a exigé de
” moi , que je ne le sollicitasse jamais
” pour personne. Je m'étois jusqu'à pré-
” sent soumise à cette loi , en applaudis-
” sant au motif qui l'avoit dictée , elle
” me paroît trop dure depuis que j'ai
” reçu votre lettre , & je regrette in-
” finiment qu'il ne me soit pas permis
” de me joindre à vous , pour obtenir ce
” que vous desirez. » Le lendemain , la
veuve reçoit une lettre de M. Necker ,
où il annonce que pour la dédommager
du retard de paiement de sa pension , le
Roi lui accorde une gratification égale
à l'année qui reste en arriere.

L'Intendant de *** s'est avisé d'en-
voyer chercher un Capitaine de Dra-
gons qui parloit dans les lieux publics ,
du gouvernement & surtout de M. l'In-
tendant , avec une liberté tout à fait
républicaine. L'Officier après bien des
difficultés se détermina à se rendre à l'au-
dience de M. l'Intendant. Du plus loin
que celui-ci le vit , il lui cria avec inso-
lence devant tout le monde : *Ah , ah !*
Monsieur , c'est donc vous qui prétendez
donner des loix aux Magistrats , au Souve-
rain , aux ministres ; qui faites le bel esprit
dans les cassés ! Moi , dit l'officier , moi ,

bel esprit ? pas plus que vous , le diable m'emporte. Il lui tourna sur le champ les talons , & toute l'audience eut bien de la peine à ne pas éclater de rire.

Dans l'une de nos grandes villes de Province où ce sont les Officiers municipaux qui tiennent la police du spectacle , un de ces Messieurs manda un jour un musicien & lui fit des reproches sur sa négligence. Le pauvre diable lui demande avec timidité quels étoient les griefs qu'il avoit contre lui , ou si on lui avoit porté des plaintes. -- Oh ! je n'ai besoin de personne , Monsieur , j'ai des yeux , & je vois bien que vous vous reposez la moitié du tems pendant que les autres violons jouent. -- Mais , je ne joue pas du violon , Monsieur. --- Vous mentez , je vous en ai vu un. --- Je vous demande pardon , je joue de la quinte. --- De la quinte ! de la quinte ! Ne faites pas l'insolent , croyez-moi , & qu'il ne vous arrive plus de rester les bras croisés quand les autres jouent , comme vous avez fait hier dans l'opéra. -- Ah ! Monsieur , je comptois mes pauses ! --- Qu'est ce que c'est , Monsieur ? compter des pauses , compter des gaudrioles ! --- Mais non , Monsieur , il y avoit un *tacet allegro* &... --- Comment ? comment ? *tacet allegro* ! Je crois que vous m'en tenez des propos : en pri-

fon. --- Mais Monsieur.... --- En prison, vous dis-je ! je vous apprendrai à vous moquer d'un homme en place.

Un Capitoul assistoit à une représentation des *Femmes vengées*, opéra-comique un peu licencieux que le parterre redemanda à l'acteur qui venoit annoncer. L'officier municipal s'opposa à ce qu'on donnât une seconde fois une pièce indécente. L'acteur revint annoncer *Beverley*, pièce de M. Saurin. --- Comment, s'écria le vertueux Capitoul, encore une pièce en vers libres, tandis que c'est pour cela que je vous interdis les *Femmes vengées* ! Relâche au théâtre pour huit jours.

Un Vieillard allait faire une visite, tombe en apoplexie dans le fiacre qui le conduisoit. Le cocher arrivé à l'endroit qui lui avoit été indiqué, appelle inutilement son bourgeois ; il s'aperçoit de l'état où il est & crie au secours ; une grande affluence de gens inutiles entoure bientôt la voiture selon l'usage. Un des spectateurs après avoir fixé le malade, s'élance sur lui en poussant des sanglots & en s'écriant que c'étoit son pere. Cocher, dit-il en montant avec vivacité dans le carrosse, je te payerai bien ; mene-moi ventre à terre au logis de mon pere, pour que je lui fasse donner les secours instans

dont il a besoin... Il lui nomme une rue fort éloignée. Arrivé à la destination, le cocher ne trouve plus que le mourant. Le fils prétendu, après l'avoir volé, s'étoit évadé dans un moment où la course avoit été ralenti par un embarras.

Un Particulier au parterre de l'Opéra, voulant regarder l'heure, ne trouva point sa montre dans son gousset : il ne douta pas qu'on ne la lui eût volée sur le champ, & regardant fixement tout près de lui un homme d'assez mauvaise mine, il lui dit : *Monsieur, rendez-moi ma montre, ou je vous fais arrêter.* L'homme en question s'approche de lui & lui dit tous bas : *Tenez, Monsieur, la voilà, & ne me perdez pas.* Le particulier de retour en sa maison, est tout étonné de voir sa montre qu'il avoit oubliée à sa cheminée, & de s'en trouver une autre dans la poche.

On a écrit de *Marseille* le trait singulier que voici. Un Collecteur des tailles envoie son fils porter de l'argent au Receveur, qui résidoit dans une ville voisine. Le Collecteur fait toutes les perquisitions possibles pour découvrir son fils, & c'est inutilement. Après un mois d'attente vaine, un de ses amis lui dit que le Curé savoit bien ce qu'étoit

devenu le jeune homme ; il va trouver le Pasteur , qui lui annonce seulement que son fils a été assassiné & volé , & que son cadavre est caché dans un bois sous des feuilles à un tel endroit. Le pere s'informe quel est l'assassin : le Curé assure qu'il ne peut le déclarer. Le lendemain le Collecteur armé d'un pistolet menace le Curé de lui brûler la cervelle s'il ne lui nomme le meurtrier. Le Pasteur effrayé le nomme. La justice instruite de cet événement fait le procès au Curé , & le Parlement d'Aix le condamne à être brûlé pour avoir révélé des secrets confiés sous le seau de la confession ; & , ce qui paroîtra le plus étonnant de cette affaire , c'est que le meurtrier a été par le même arrêt déchargé de toute accusation , & renvoyé absous.

Un ambassadeur étranger entretenoit ici une fille charmante qui aux graces de la beauté réunissoit toutes les qualités personnelles. L'Ambassadeur étoit fort riche & fort amoureux ; & ce qui est contre l'usage , la nymphe n'abusoit ni de son amour ni de son opulence. Aussi il ne trouvoit d'heureux momens que ceux qu'il passoit auprès d'elle. Un beau soir d'été , les planetes brilloient au ciel , & surtout celle de *Vénus* éclipsoit les autres par son éclat. Ah mon Dieu!

Dieu ! dit la nymphe , que cette étoile est brillante ! il n'y a point de diamant qui approche de cela. --- Ah ! ma chere amie , dit l'Ambassadeur , je vous demande en grace , ne vantez pas tant cette étoile , je ne peux point vous la donner.

Un gentilhomme allant à cheval de *Blaye* à *Bordeaux* , fut attaqué par un homme masqué qui lui demanda la bourse , le pistolet à la main. Le Gentilhomme faisant semblant de chercher sa bourse , prit un pistolet de poche & le tira contre le voleur , mais il manqua son coup. Le voleur fit aussitôt un mouvement pour lui brûler la cervelle ; mais il s'arrêta , & demanda une seconde fois la bourse au Gentilhomme qui la lui remit. Elle contenoit plus de soixante louis.

Le voleur en prit douze & rendit le reste au Gentilhomme , en lui disant qu'il recevrait de ses nouvelles avant trois mois , s'il vouloit lui dire son nom & son adresse. Quelque tems après , le Gentilhomme reçut un gros paquet contenant une boîte d'or avec ce billet.

„ Un honnête voleur qui vous a pris
„ douze louis , vous prie de recevoir
„ cette boîte. Vous avez voulu le tuer ;
„ vous lui auriez épargné un crime &
„ bien des remords ; cependant il ne

» méritoit point de périr ni par la main
» d'un honnête homme ni par celle du
» bourreau , & c'étoit pour faire une
» action bien généreuse qu'il en faisoit
» une si infâme.

En Suede , le pere d'un jeune homme âgé de quinze ans , avoit été condamné à perdre la vie pour avoir prévariqué dans un poste important. Son fils n'en fut pas plutôt informé qu'il alla se jeter aux pieds du Juge & le conjura d'accepter l'offre qu'il faisoit de mourir à la place de son pere. Le Magistrat questionna beaucoup le jeune homme pour savoir si c'étoit de son propre mouvement qu'il parloit de la sorte. Quand il se fut bien assuré de la sincérité de ses sentimens , il en écrivit au Roi , qui dépêcha un courier pour porter la grace du pere & un titre d'honneur pour le fils : mais celui ci refusa constamment cette distinction , disant que le titre dont il seroit décoré rappelleroit sans cesse au public le souvenir de la faute de son pere. Le Roi touché jusqu'aux larmes d'un exemple d'amour filial porté si loin , voulut avoir à sa cour ce jeune homme. Il en prend un soin particulier & l'a fait secrétaire de son cabinet. On assure que son mérite personnel soutenu par la faveur du Roi , peut le conduire très-loin.

Un filou s'étoit introduit dans la chambre de plusieurs clercs de Notaire qui étoient fortis : n'ayant rien trouvé que du linge & des habits , il s'étoit déterminé à les emporter *plutôt que de rentrer au logis les mains nettes*. En descendant , comme il étoit parvenu au premier étage , le notaire qui sortoit de son appartement demanda au voleur , en l'appercevant chargé d'habits , d'où il venoit. Celui-ci sans se déconcerter , lui dit qu'il étoit dégraisseur , & que Messieurs ses clercs lui avoient donné leurs habits pour en enlever les taches & les nettoyer. Quoi ! dit le Notaire , vous êtes dégraisseur ? venez donc avec moi voir un habit de velours tout neuf , sur lequel un domestique a répandu un peu d'huile. Le faux dégraisseur assure le Notaire qu'il enleveroit tout de manière qu'il n'y paroîtroit pas ; il emporta l'habit de velours , que vraisemblablement le Notaire ne reverra jamais.

La tragédie des *Brames* n'a eu que deux représentations. Est-ce le Public ou l'auteur qui l'ont voulu ainsi ? Je n'en sais rien : ce que je fais , c'est que la seconde représentation étoit déserte , & que le lendemain , M. de la Harpe a dit & écrit que *des circonstances particulières l'engageoient à retirer sa tragédie*.

des Brames... qu'il remercioit le Public des applaudissemens dont il avoit honoré son ouvrage &c. Il n'est pourtant point particulier à M. de la Harpe de faire de méchantes pieces, & il est trop honnête de remercier les gens qui ont été bien payés pour claquer la sienne. De méchantes gens ont rapporté comme un jugement irrévocable, ce calambour échappé à un homme d'un tact sûr, lors de la première représentation: Si les Brames réussissent, les Brames tombent (les bras me tombent)

Les comédiens françois avoient choisi la tragédie de *Coriolan* pour la représentation qu'ils ont donnée au profit des pauvres à la fin du rigoureux hyver de 1783. Les amis de M. de la Harpe affichèrent ce quatrain à la porte du spectacle.

*Pour les pauvres, la comédie
Donne une pauvre tragédie;
C'est bien le cas en vérité
De l'applaudir par charité.*

L'occasion de la querelle qui subsiste entre M. de la Harpe & les Comédiens est peu connue; la voici: il est d'usage que pendant la dernière semaine du carême & pendant celle de la rentrée, les auteurs des pieces nouvelles ne jouissent pas de leur part d'auteur. M de la Harpe informé de cet usage, exigea que

l'on jouât son *Coriolan* dans ces deux semaines très-lucratives, déclarant qu'il se conformeroit, quant à ses intérêts, aux lois & réglemens. Ensuite l'usage en question ne se trouvant appuyé sur aucune loi bien précise, il demanda sa rétribution aux Comédiens, & les menaça de les faire assigner. Plutôt que de plaider, ils payerent, mais ils arrêterent entr'eux de ne plus jouer les piéces de M. de la Harpe.

Abrégé de l'Histoire de Psalterion, fameux critique Arabe, traduit du Turc, par M. D. L. H.

La naissance de *Psalterion* est semblable à l'origine de ces grands fleuves qui commencent par une source obscure. Si l'on s'en rapporte aux discours de *Psalterion*, il descend d'une famille noble, depuis longtems établie dans un pays limitrophe de l'Arabie; mais si l'on en croit la tradition la plus généralement adoptée, il ne doit le jour qu'à l'accouplement clandestin d'une cuisinière & d'un soldat invalide de Médine. De cette union naquirent trois enfans qui ne furent légitimés que par la fuite. L'aîné fut celui dont on écrit la vie, un autre qui fut précepteur dans une pension, & une fille qui fut mariée à un vitrier de la Meque. On assure même que, lorsque *Psalterion* vit le jour, sa mère étoit si pauvre, que pressée par les douleurs de l'enfantement, elle le mit au monde au milieu de la

rue dont il porte le nom. Le principal d'un collège, situé dans la même rue, témoin de cette catastrophe, ne put voir sans compassion l'état déplorable de la mere & de l'enfant. Après avoir assisté cette femme pendant ses couches, il lui procura, lorsqu'elle fut rétablie, une place de gouvernante dans la maison qu'il dirigeoit, & se chargea du soin d'élever l'enfant. Ce fut pour cette famille un véritable pere. Il ne cessa de l'aider dans tous les tems. Lorsque *Psalterion* eut atteint l'âge de sept à huit ans, le bon Derviche lui fit donner une bourse dans son collège, & veilla lui-même à son éducation. En grandissant, le jeune élève annonça quelques dispositions précoces qui acheverent d'intéresser le vieillard à son sort : mais le bon Derviche démêla avec douleur dans son jeune protégé un penchant invincible pour la satyre, que la douceur des représentations & la sévérité des corrections ne firent qu'accroître encore. Lorsqu'à sa sollicitation, les condisciples du petit Bourcier, riches pour la plupart, lui donnoient du secours, on remarquoit déjà en lui un fonds de vanité, d'insolence & d'ingratitude qui depuis se développerent si bien & le rendirent si fameux. De quelque bien qu'on l'accabla, on ne parvint jamais, tout jeune qu'il étoit, à arracher de son ame le moindre sentiment de reconnaissance. Il sembloit même que les bienfaits qu'il recevoit, étoient pour lui des titres d'arrogance & d'orgueil. Lorsque le cours de ses études fut achevé, son vieux bienfaiteur ne le perdit point de vue, & ne cessa de le secourir. Mais le petit *Psalterion* paya ses soins

paternels par une satire très plate & très méchante. Il en fit courir des copies dans tous les collèges. On fut si indigné de ce procédé, que malgré le vieillard, on obtint un ordre pour le faire enfermer dans une maison de force. Loin d'être humilié de cette correction, il composa dans sa prison de petits vers dans lesquels il exaltoit sa belle ame & sa fermeté. L'indignation les a fait séquestrer, un mouvement plus humain le fit élargir; malgré la gravité de ses fautes, on ne crut point devoir désespérer de sa jeunesse à laquelle on les attribuoit. On lui rendit la liberté; le vieillard lui pardonna; mais bientôt de nouveaux outrages le forcèrent de l'abandonner totalement. Quand *Psalterion* se vit maître de ses actions, il se livra sans frein à son goût tyrannique pour la satire. Il préludoit déjà par de petits libelles anonymes contre ses amis, contre ses bienfaiteurs, au grand rôle qu'il devoit jouer un jour. Il suffisoit de l'obliger, pour y obtenir une place. Tandis que d'une main il décochoit en secret les traits les plus envenimés contre un critique justement célèbre, nommé *Norfen*, de l'autre il mendoit son suffrage en lui adressant les plus basses adulations. Un jeune homme nommé *Torad* s'étoit fait connoître dans l'Arabie par des poésies pleines d'esprit & d'agrément. Il fut instruit des besoins urgens de *Psalterion*, il alla lui offrir des secours de la manière la plus obligeante. *Psalterion* les accepta & vécut même longtems à ses dépens. Mais suivant sa coutume, dans ses discours & ses écrits, il n'épargna pas plus ce dernier bienfaiteur qu'il avoit

épargné les autres. *Torad* hasarda au théâtre un essai qui ne réussit point. *Psalterion* lui persuada qu'il étoit capable d'y faire des corrections qui rendroient la seconde représentation plus favorable. *Torad* le crut & lui abandonna son manuscrit. En fidele historien, je ne dois point omettre ici une anecdote assez singuliere. *Psalterion* chargé de corriger la piece de *Torad*, alla s'enfermer dans sa chambre & recommanda à son hôtesse de ne laisser entrer personne. Un particulier insista, en assurant à la bonne femme que *Psalterion* lui avoit donné rendez vous & qu'il étoit chez lui. *Eh bien, Monsieur*, répartit l'hôtesse, *puisque'il faut vous le dire, M. Psalterion est occupé à refondre cette mauvaise piece qui est tombée hier; & pour n'être pas interrompu, il a d fendu sa porte.* C'étoit *Torad* lui-même, qui venoit communiquer à son ami quelques nouvelles idées qui lui étoient survenues. Quoi qu'il en soit, la tragédie ne fut pas mieux accueillie à la seconde représentation qu'à la premiere. *Psalterion* en fit secrettement l'extrait, qu'il envoya à un des quinze mille Journaux de l'Arabie. Il y maltraita beaucoup & la piece & l'auteur, & ne cita avec éloge que les morceaux qu'il y avoit ajoutés. Il voulut enfin s'essayer lui-même sur différens sujets. Les comédiens rejeterent ses essais. A force de bassesses, il parvint à en faire accepter un. *Torad* instruit de sa conduite à son égard, se refroidit entierement & rompit avec lui. *Psalterion* étoit alors sans ressource, il étoit même dans un tel délabrement qu'il n'osoit paroître. Ses amis se cottiferent.

cottiferent , & le mirent en état de se montrer avec plus de décence. Vêtu par la libéralité de ses amis , il se méconnu sur le champ. Il affecta même dans les lieux publics de ne pas saluer ceux à qui il étoit redevable de sa brillante métamorphose. Enfin sa piece obtint les honneurs de la représentation. Les connoisseurs ne trouverent dans cet essai que des imitations de pieces connues , une versification seche & ampoulée , un plan mal digéré , & une intrigue sans intérêt ; mais la multitude ne vit que la jeunesse de l'auteur , & accueillit son ouvrage avec indulgence. Dès ce moment *Pfalterion* se crut le premier homme de la littérature. La tête lui tourna. Il n'ouvrit la bouche que pour témoigner sa profonde estime pour lui-même , & son profond mépris pour ses concurrens. Il osa même dire un jour publiquement en leur présence , qu'il ne seroit point flatté d'être à la tête des écrivains de ce tems-là. Un homme d'esprit lui répartit sur le champ , qu'il n'avoit qu'à se mettre à la queue. Il n'y eut point de ressort qu'il ne mit en œuvre pour exagérer le foible mérite de son drame. Il en composoit lui-même des extraits qu'il faisoit insérer dans les Journaux. Il eut l'audace de s'y comparer aux plus grands maîtres de la scene. Il fit mieux ; à la clôture du spectacle qui a lieu à l'approche du Ramanan , il est d'usage qu'un des comédiens prononce un discours pour remercier le public. *Pfalterion* composa lui-même ce discours , où après avoir traité assez durement les nouveautés qui avoient paru dans l'année , il s'arrêta avec complaisance sur l'éloge

de son drame qu'il élevoit comme un chef-d'œuvre rare. On fut indigné contre le comédien, qui paroissoit s'arroger ainsi le droit de désigner les rangs. Le grand *Eriatlov* présidoit alors à la littérature. Une seule de ses lettres suffisoit pour procurer aux jeunes gens débutans une espèce de réputation. Le petit *Psalterion* ne manqua pas de lui dédier son essai. La réponse de *Eriatlov* fut polie & encourageante. *Psalterion* s'imagina bonnement mériter l'encens qu'il se prodiguoit si libéralement. Il affectoit de mettre une distance immense entre lui & le reste des écrivains, dont plusieurs valoient à tous égards infiniment mieux que lui. Ces derniers, loin de s'applaudir de cette séparation & de rire d'une vanité si ridicule, eurent la bonhomie de se fâcher contre un pareil original. Le produit de sa pièce lui fournit pendant quelque tems les moyens de satisfaire sa vanité. Il se donna des habits, il se procura des plaisirs; persuadé que rien ne devoit résister à son mérite, il entreprit de séduire la fille d'un honnête marchand; il réussit. La jeune fille céda à sa passion. Cette foiblesse eut des suites. Dès que *Psalterion* s'en aperçut, il résolut de l'abandonner: mais un des freres de la nouvelle Ariane, alla le trouver & lui proposa deux partis. *Psalterion* choisit le moins dangereux, il l'épousa. Ce fut à-peu près dans ce tems, que sa mère, réduite à la plus affreuse indigence, tomba malade. Elle lui demanda quelques secours. Non-seulement il eut la barbarie de les lui refuser, mais il eut encore

la dureté de la laisser mourir dans un hôpital. Il ne daigna même pas aller la voir une seule fois.

Le premier succès qu'il avoit obtenu, lui fit croire ses productions à l'abri du naufrage. Il avoit tant de confiance en ses talens, qu'il composa plusieurs tragédies avec une *facilité entraînante*. Il en fit représenter quatre ou cinq, tantôt sous son nom, tantôt sans se nommer. Toutes furent sifflées également. Malgré le fonds de vanité inépuisable qui lui restoit, tant de disgraces accumulées le mirent au désespoir. Il étoit déterminé à quitter la partie dramatique; il étoit tenté d'embrasser la profession d'avocat. Sans appui, sans ressource, il ne savoit plus de quel côté tourner. Il ne voyoit qu'une affreuse perspective devant lui. Il avoit beau se tourmenter, rien ne s'offroit à lui.

L'empire littéraire en Arabie étoit divisé par deux partis. D'un autre côté, on voyoit quelques littérateurs isolés dont plusieurs avoient des talens distingués. Sans brigue, sans fortune, ils gémissaient en silence de la décadence des lettres, & s'efforçoient de faire revivre dans leurs écrits les principes de la sainte littérature & le goût des modèles antiques. De l'autre, on remarquoit des sophistes impudens, assez médiocres pour la plupart, mais fortement ligüés ensemble. A force de se louer exclusivement les uns les autres, ils étoient parvenus à se donner réciproquement une réputation très étendue avec des ouvrages assez ennuyeux. Ils se disoient hautement les précepteurs des souverains, les législateurs du monde, en un mot, les savans

universels. Par les systèmes erronés qu'ils avoient répandus, ils avoient fêché les fleurs de l'éloquence & de la poésie. Avec des louanges souvent grossières, ils avoient séduit la plupart des hommes en place & des femmes à la mode. Parmi leurs protecteurs, ils comptoient des ministres, des généraux, & même des souverains. Le grand *Eriatlov* qui au fond les méprisoit, s'étoit mis à leur tête. Ils l'avoient choisi pour chef, *Eriatlov* les connoissoit trop dangereux pour ne pas les ménager. Sa prodigieuse célébrité leur donnoit une consistance que les intrigues ne leur auroient jamais procurée. Ils avoient si bien approfondi l'art de cabaler, qu'ils dispoient à leur gré des réputations, des places, des dignités littéraires. Un écrivain n'avoit rien à espérer sans leur appui. Les succès même les plus constatés devenoient nuls. Ils jouissoient d'un crédit immense. On devine aisément pour lequel des deux partis se déclara le petit *Psalterion*. Il se jeta tout à coup à travers les combattans, & s'annonça pour un des plus ardens apôtres de la secte. Dans ses petits écrits, il vanta avec emphase tous ceux dont le crédit pouvoit lui être utile, & calomnia avec insolence tous ceux dont il n'attendoit rien. Le parti apperçut avec plaisir, dans le nouvel adepte, une confiance aveugle, une vanité intrépide & une audace à toute épreuve; qui pouvoient lutter avec avantage contre les ennemis communs. On le jugea digne d'être admis dans la secte, & on l'initia dans les mystères les plus cachés. Il ne s'agissoit plus que de mettre entre ses mains une arme dont il pût

se servir journellement pour la défense du parti. Un libraire avoit obtenu le privilege du Journal sans contredit le plus mauvais & le plus répandu de l'Arabie; on lui proposa *Psalterion* pour Aide-de Camp. Il marqua de la répugnance. Tous les Rabins du parti redoublèrent leurs sollicitations; le Libraire, quoique d'ailleurs homme foible & dévoué à la secte, tenoit toujours bon: enfin on pressa le grand *Eriatlov* d'écrire en faveur du petit *Psalterion*. *Eriatlov* persécuta le marchand à tant de reprises & si vivement, que le bonhomme, fatigué de tant d'importunités, n'eut pas la force de résister plus longtems. Il consentit à prendre à ses gages le petit *Psalterion*. Dès que celui-ci se vit appuyé, & qu'il eut la facilité de disserter publiquement une fois par mois, il se crut l'arbitre des talens, le dispensateur de la renommée. Il s'adressoit à la capitale, aux royaumes étrangers, à la postérité. Du haut de son petit tribunal, il s'imaginait juger la littérature en dernier ressort. Il avoit la sottise de prendre ses décisions pour des épi-grammes, ses châtes pour des triomphes, son orgueil pour du génie & ses dédains pour de la supériorité. Donnant le ton à quelques cotteries qui avoient eu la bonté de le souffrir, il se persuada le donner au monde entier, comme un régent de college prend l'université pour l'univers. Malheur à l'écrivain sans intrigue & sans fortune dont les talens offusquoient sa petite vanité! Malheur à ceux en qui il ne soupçonnoit pas la haute opinion qu'il vouloit qu'on eût de ses talens! il les humilioit avec insolence; il ren-

doit de leurs écrits le compte le plus infidèle ; il s'efforçoit de les tourner en ridicule. Il cachoit avec malignité les beautés qu'il ne pouvoit pas dénigrer. Il les faisoit siffler dans les petits comités sophistiques & par les petits garçons qu'il endoctrinoit. Il s'appesantissoit très longuement sur chaque syllabe de leurs ouvrages. Il assuroit avec un front d'airain que leurs productions n'étoient lues de personne , & que même leurs noms étoient totalement ignorés. De petits écoliers répétoient en échos les arrêts de *Psalterion* dans tous les cassés. Ils crioient partout qu'il étoit un grand homme. Ce fameux critique se livroit à ses haines, à ses jalousies personnelles , avec un acharnement, une indécence qui révoltoient même les plus indifférens. *Torad* à qui il avoit eu jadis les plus grandes obligations , fut précisément celui qu'il tourmenta le plus. Avec un pareil penchant , *Psalterion* eût été le critique le plus dangereux , s'il eût reçu du ciel le talent de la plaisanterie. Mais il étoit si lourd , si sec , si tranchant , il avoit tant de morgue , que même quand il avoit raison , ce qui lui arrivoit quelquefois , il avoit toujours l'air d'avoir tort. Le grand *Eriatlov* , qu'une foule de chef-d'œuvres avoit rendu l'oracle de l'Arabie , avoit la foiblesse de porter envie à tous les talens qui avoient quelque éclat. Le petit *Psalterion* , pour lui complaire , se crut obligé de lui immoler ce qui faisoit ombrage au célèbre vieillard. En conséquence il traita avec mépris les deux *Reaussou* , *Noceille* , *Becrillon* , *ronpi* , *Pognampi* , &c. &c. Cette conduite fut moins un effet de sa recon-

noissance, que le besoin de céder à l'impulsion de son naturel pervers, & l'envie de mettre *Eriatlov* & ses amis dans ses intérêts. Il nourrissoit surtout secrètement l'espoir de forcer son *papa grand homme*, c'est ainsi qu'il appelloit le vieil *Eriatlov*, à lui laisser en mourant une partie de sa fortune qui étoit immense. Aussi ne laissa-il jamais passer une occasion de lui prodiguer les adulations les plus basses. Il affectoit pour lui un dévouement si aveugle, qu'il fut surnommé dans l'Arabie le Seyd de ce Mahomet. De son côté, *Eriatlov* pour le payer de ses soins, n'épargnoit point les éloges les plus outrés. Le petit *Psalterion* avoit composé sur un sujet très intéressant, un drame très froid, sottement conduit, & écrit du style le plus lâche & le plus plat. Les membres du parti sophistique le lui faisoient lire dans toutes les maisons de l'Arabie. A chaque vers ils battoient des mains & des pieds, ils crioient au miracle ! sur leurs déceptions les femmes ne pouvoient en entendre la lecture sans avoir *la chair de poule*. Elles fondoient en larmes. *Eriatlov*, qui mieux que personne apprécioit cette informe ébauche, ne rougit pas de la placer au rang des chefs-d'œuvres de la nation. Il osa même comparer le petit *Psalterion* à l'immortel *Enicra*, le plus harmonieux, le plus touchant des poètes de l'Arabie. *Psalterion*, suivant sa coutume, entendit compte dans son Journal. *Ce drame*, disoit-il modestement, *assez loué par les applaudissemens de l'Asie, est l'un des ouvrages les plus touchans qu'on ait faits dans le genre drama-*

rique, & du très petit nombre des ouvrages de génie qu'on ait produits depuis quarante ans. Il est vrai, les chefs de la secte, après avoir élevé ses ouvrages dans les sociétés, étoient presque toujours forcés par le cri public de les abandonner à l'oubli. Mais ils étoient trop assurés d'être proclamés exclusivement dans son Journal, les apôtres de la sagesse, les héros de la littérature, d'y être distingués comme une classe d'hommes qui honorent la nation & la représentent chez l'étranger, pour ne pas faire passer leur intrépide apologiste, dans les cercles, dans les cafés, dans leurs lettres particulières, pour l'oracle de la littérature, pour l'homme de goût par excellence. Avec ce manège, ils donnoient à ses petites décisions une prépondérance qui les élevoit sur le pavois de la renommée, & terrassoit leurs adversaires. Une tyrannie si injuste, un despotisme si criant révolta le reste des écrivains contre le fameux homme de goût. Pour le dédommager du mépris général & des humiliations qui en sont les suites, ils le gratifièrent pendant dix ou douze ans de tous les prix d'éloquence & de poésie que distribuoit chaque année la première société littéraire de l'Arabie. Quoiqu'il ne fût ni éloquent ni poète; à les en croire, c'étoit toujours un nouveau chef d'œuvre qu'on alloit voir éclore: ils le distinguoient de ses concurrens avec une affectation si marquée, que le public fut bientôt dans le secret; & ce public ne trouvoit dans toutes ses productions annoncées avec emphase, que des déclamations fort sèches & des poésies

sans feu, sans verve & même sans goût. *Psalterion* secondoit de son mieux les efforts de ses prôneurs : dans le Journal auquel il avoit part, il se préconisoit sans pudeur. S'agissoit-il d'une de ses pieces de vers couronnées ? c'étoit, selon lui, une douceur, une harmonie & surtout une énergie qu'on ne trouvoit nulle part. Etoit-il question d'un écrit en prose ? *Tous les genres d'éloquence se trouvoient réunis dans cet ouvrage.* Citoit-il une de ses phrases ? il s'écrioit aussitôt : *Voilà la période arabe dans toute sa beauté. Voilà le style des grands maîtres.* Lui échappoit-il une tournure obscure & ampoulée, comme par exemple, *s'entourer de la consécration* ? il disoit tout simplement que *c'étoit une de ces expressions qu'on appelle trouvées, mais qu'il n'y avoit que le sentiment qui les trouvoit.* Après des éloges aussi exagérés, on brûloit de lire l'ouvrage : on étoit tout étonné de ne pouvoir l'achever. Il tomboit des mains. Plus le mécontentement général éclatoit, & plus le parti l'accabloit d'éloges & de couronnes. Ses prôneurs crurent par cette obstination en imposer à la multitude, & subjuguier enfin l'opinion de la nation ; mais tous les ans, les juges & le triomphateur étoient bernés par les connoisseurs & par les Journalistes. Le célèbre *Norfer*, le plus redoutable de leurs antagonistes, démontroit à chaque fois les bévues grossières de l'ouvrage couronné, & l'aveugle prédiction de l'aréopage. Lorsqu'on la leur reprochoit, ils s'excusoient par un mensonge. Ils soutenoient avec cette assurance qui persuade, parce qu'elle a l'air de ne douter de

rien, que les écrits de *Psalterion* étoient ce qu'ils avoient trouvé de mieux, & que sans crédit il étoit le coriphée des écrivains modernes. Quelqu'un des concurrens avoit-il le courage de réclamer contre leur injustice ? on lâchoit après lui tous les dogues & toutes les caillottes du parti. On étouffoit ses cris, s'il étoit seul. On tâchoit de l'appaiser, s'il étoit seul soutenu. On répandoit partout que sa piece étoit détestable. On le faisoit passer pour un homme sans mœurs & sans talens. Le public assez incrédule pour les éloges, se laisse plus aisément prévenir par les dénigremens ; surtout sur des objets peu intéressans pour lui. Douze hommes qui s'entendent bien, parviendront facilement à calomnier un écrivain isolé. Malgré les plaintes continuelles, malgré les réclamations & les critiques qu'il essüyoit de tous les côtés, *Psalterion* se crut un génie du premier ordre, à-peu-près comme un enfant qu'on élève par-dessous les bras, se croit plus grand que ceux qui le portent. Le public s'efforçoit en vain, tantôt avec indignation, tantôt avec malignité, de le remettre à sa place ; il se regardoit toujours comme le phoenix des beaux esprits.

Au tort de préconiser celui qu'on appelloit leur enfant gâté, la secte ajouta un nouveau tort qui acheva de les perdre dans l'esprit des honnêtes gens. Depuis un siècle un Souverain de l'Asie avoit fondé dans l'Arabie une société composée de quarante lettrés les plus distingués de la nation. Ça été longtems une dignité que les écrivains envisageoient comme une récompense

due au mérite & à la vertu. Depuis quelques années la brigue s'y étoit glissée. Les sophistes qui s'en étoient emparés, en fermoient continuellement la porte à tous ceux qui n'étoient point enrôlés sous leurs drapeaux. Ce n'étoit plus qu'un tripot avili par la cabalé. Le moindre grimaud qui leur étoit dévoué, pouvoit y prétendre. Par cet espoir, ils grossissoient leur parti de la moitié des littérateurs. Par le choix qu'on a fait de plusieurs hommes médiocres ou obscurs, il sembloit qu'on avoit voulu préparer le dernier coup qu'on alloit porter à cet honorable établissement. Il y avoit une place vacante. Tandis que plusieurs écrivains recommandables par de longs travaux, par des succès, par une conduite irréprochable, y étoient appelés par la voix publique, les sophistes élurent, au grand étonnement de l'Arabie, le petit *Pfalterion* qui n'avoit pour lui que des chûtes & de l'insolence. Ils avoient invité à cette réception tout ce que l'Asie avoit de plus illustre en hommes & en femmes. Ils voulurent des témoins de son triomphe ou plutôt du leur. Selon l'usage, *Pfalterion* prononça un discours. Il y flatta bassement les grands, & s'efforça d'humilier une partie de ses concurrens. Ce discours eut le sort de ses autres ouvrages. Il ennuya. Mais le directeur ayant mêlé adroitement dans sa réponse l'ironie avec la sincérité, toute l'assemblée s'égaya aux dépens du récipiendaire. Ce furent des applaudissemens redoublés accompagnés d'éclats de rire universels. Un autre que *Pfalterion* seroit mort de honte sur la place. Il ne perdit point contenance.

Il soutint l'affaut avec une fermeté rare, & ne vit dans cette injustice que la rage de ses ennemis & la victoire qu'il remportoit sur eux. Un avocat célèbre dont les écrits avoient été fort aigrement critiqués par *Psalterion*, venoit de succomber aux complots de ses confreres que la jalousie avoit armés contre lui. Il avoit été forcé de quitter le barreau. Pour substituer, il avoit créé un Journal qui avoit beaucoup de vogue; il y rendit compte de la réception orageuse & bruyante de *Psalterion*. Il se permit quelques plaisanteries sur le nouvel intrus, & quelques réflexions sur l'abus qui s'étoit introduit dans ce lycée. *Psalterion* souleva contre le Journaliste tous les grands qui étoient admis. Ils se crurent intéressés à venger celui qu'ils avoient la bonté de regarder comme leur confrere. Le juriconsulte se vit obligé d'abandonner son Journal & sa patrie. Son brave adversaire non content d'avoir en la cruauté de lui enlever la seule ressource qui lui restoit, eut encore la bassesse de se revêtir de ses dépouilles. Il cabala tant & fit tant cabaler qu'il obtint la rédaction de ce Journal. Ce dernier trait imprima sur lui une tache ineffaçable. Ses partisans, quelques tournures qu'ils prissent, ne purent jamais parvenir à l'en laver. Dans les mains du nouveau rédacteur, le Journal créé par l'avocat, perdit un grand nombre de souscripteurs. Le Libraire voulut faire un autre choix: les sophistes, qui auroient été compromis par un affront qui retomboit sur eux, lui firent entendre qu'il falloit conserver *Psalterion*, & qu'ils feroient si bien qu'à

la longue le Journal reprendroit. Ils avoient beau recourir à leur manège ordinaire, cela ne prenoit plus. Le produit du Journal diminueoit tous-jours. Le grand *Eriatlov* avoit beau envoyer des extraits, des morceaux; il avoit beau écrire que pour se former le goût & s'instruire, il falloit ne lire que le Journal de *Psalterion*. Le règne des sophistes étoit passé. On ouvrit les yeux; leurs intrigues furent dévoilées, ils perdirent la confiance, & le Journal eut le sort des tragédies de *Psalterion*. Il tomba.

Bien sûrs d'étendre la gloire du parti, les sophistes procurèrent à leur bien-aimé plusieurs correspondances littéraires que des Souverains de l'Asie lui payoient largement. Comme ces fortes de lettres ne devoient point être publiques, l'ame de *Psalterion* s'y montra sans nuage. Son goût pour la satire s'y déploya tout entier. Il falloit voir avec quel mépris il parloit de ses concurrents. Ses amis, ses protecteurs à qui il devoit sa fortune, sa réputation, étoient le plus souvent maltraités dans ses petits libelles clandestins. Son *papa grand-homme*, pour qui il feignoit publiquement une si profonde vénération, n'y étoit pas épargné. Enfin le hasard fit tomber entre les mains d'un des membres de la secte, ce petit journal secret. Ils reconnurent alors avec horreur le serpent qu'ils avoient reçu dans leur sein. Ils le rejetterent avec indignation. Dès que *Psalterion* fut connu, il devint l'objet de la haine & du mépris des deux partis: il perdit son Journal, ses correspondances, ses places. Ses protecteurs le chasserent, ses amis l'abandonnerent;

il se retira à la campagne, & y finit ses jours dans la misère, dans l'opprobre & dans l'obscurité.

(Cette satire n'a paru que dans une feuille périodique qui montre à nud les vices & les ridicules du tems actuel. (*La Correspondance littéraire secrète*). On la dit échappée à la plume d'un homme qui tient un rang distingué dans la littérature. Il seroit superflu sans doute de développer les anagrammes qui n'auront pu arrêter les lecteurs que pendant quelques instans. Ils auront trouvé *Voltaire* dans *Eriatlov*; *Dorai* dans *Torad*; *Freron* dans *Norfer* &c.)

Une Emérite de Cythere, Mad. de S. A*** après avoir ruiné son mari en se perdant elle-même, s'est avisée de prendre par spéculation, du goût pour un Américain fort riche. Elle admettoit chez elle (car il y a toujours des admis avec les Dames) un Monsieur qui annonçoit des dispositions pour la dépense. Celui-ci devint jaloux du bonheur de son rival: il suffit de mettre le pied dans ces maisons là pour prendre des passions, sans savoir pourquoi ni comment, & il est assez naturel d'y regarder le genre humain comme son rival. Enfin il s'exhala un jour en plaintes & en personnalités assez dures sur le compte de la Dame qui étoit absente. L'Américain le défia de répéter ses

propos à son retour. A peine eut-elle reparu que le jaloux recommença de plus belle, & s'emporta même au point de porter à son tour un défi au créole. Celui-ci devint sourd & muet. Mad. de S. A*** qui croyoit déjà voir son amant baigné dans son sang, éclata de telle force qu'on donna des gardes aux deux concurrens. Mandés le lendemain chez le maréchal de R***, ils s'y sont rendus. M., dit le vieux & brave militaire avec les graces qu'on lui connoit, en s'adressant à l'Américain, *vous défendez à ravir l'honneur des Dames, je vous en fais mon compliment*: puis il lui tourna le dos. Son adversaire fut introduit. Pour vous, M., vous serez puni. --- Mais Mgr, c'est une P... --- Raison de plus, M.; plus femme qu'une autre par conséquent: un an & un jour de prison vous apprendront à vivre à cet égard, & je m'estimerai très-heureux d'avoir été le précepteur d'un aussi brave homme que vous. Il est à remarquer que tout cela se passoit en présence de la Dame outragée, qui d'abord crioit vengeance, & qui est sortie fort contente du Duc qu'elle n'appelle plus depuis que son bon ami M. le Maréchal.... C'est être trop bonne. Au reste le condamné est sorti, le même jour, de prison par les mêmes ordres.

On mande de *Cantorbery* l'anecdote suivante. Un homme & sa femme s'étant querellés, dans le parc du Duc de *Dorset* à *Knowles*, ces malheureux, ivres tous les deux, firent succéder les coups aux injures; la femme fut si maltraitée que quand la colere du mari fut passée, la voyant par terre sans mouvement, il se livra au désespoir, & se pendit à une branche d'arbre avec une corde qui lui servoit de ceinture. La femme revenant à elle & voyant son mari pendu, se releva le mieux qu'elle put, & se traînant sur ses mains & ses genoux aux pieds de cet époux chéri, elle les lui tira de toutes les forces qui lui restoiént, en lui disant tendrement : *oui, mon cher ami, ton attente sera remplie.* Mais elle tira si fort que la corde se rompit, & que le pendu tomba par terre. Il n'y fut pas un quart-d'heure qu'il reprit connoissance à son tour. Sa femme lui ayant alors avoué le service qu'elle auroit désiré lui rendre, il devint de nouveau furieux, & se jetta sur elle une seconde fois, en lui passant au cou la corde qui lui avoit servi; il la pendit ensuite au même arbre, & le fit si bien qu'elle y est restée.

La ville de *Douvres* vint d'avoir le spectacle horrible d'un pere complice de

de son fils , devenu témoin contre lui : c'est sur son témoignage seul qu'il a été condamné à mort. Ce misérable qui avoit été lui-même l'instituteur de son fils , a donné pour raison de cette atrocité , que comme ce devoit être le fort de son pauvre enfant, d'être pendu tôt ou tard , il étoit indifférent que ce fût par son témoignage ou par celui d'un autre que cela arrivât. (*Le complice d'un scélérat, dont il facilite la conviction en se rendant évidence pour la couronne, obtient sa propre grace.*)

L'économe de la maison des fous à *Waldheim en Hongrie*, se trouva, un jour, seul dans la chambre d'un fou, qui ayant pris un couteau & l'appuyant assez rudement sur la poitrine de l'économe, le menaça de le lui enfoncer, s'il ne se décidait à sauter avec lui par la fenêtre. Vivement pressé par cet insensé, & ne se sentant pas le plus fort, l'économe lui dit : tu veux faire une chose surprenante ; c'est fort bien : j'aime les gens d'esprit ; je fais un expédient encore plus glorieux & plus difficile : car il n'y a rien d'étonnant à sauter à travers une fenêtre. Descendons & sautons de la rue dans la chambre ; voilà qui sera plus merveilleux : --- Vous avez raison , répondit le fou ;

sauteurs de la rue dans la chambre. Ainsi échappé du danger, l'économe appella des gens pour être spectateurs ; il fit lier le fou, & on le reconduisit dans sa chambre où on ne laissera plus de couteau à sa disposition.

M. de la Martinière premier Chirurgien du Roi étant mort sans tester, sa riche succession a dû passer à des parens qui étoient de pauvres laboureurs. Ils font venus à *Paris*, au nombre de quatre, tous au nom de *Pichaut*. Les Avocats chargés d'examiner les titres de parenté de ces quatre braves gens, ont trouvé que trois d'entr'eux étoient d'un degré plus proche que le quatrième, & que la représentation en ligne collatérale n'ayant pas lieu, ce malheureux quatrième n'avoit aucun droit au partage. Les trois autres fâchés de ce que leur camarade ne pouvoit rien obtenir de la loi, ont demandé aux Avocats s'il ne leur étoit pas permis de prendre sur leur portion de quoi lui faire un sort. Sur la réponse affirmative, ils ont arrêté de céder à ce parent une somme de 160,000 livres dans la succession, & en lui faisant ce don solennel, ils lui ont dit qu'ils regrettoient de ne pouvoir faire davantage pour lui, attendu qu'ils avoient d'autres parens.

dans la misère. De pareils traits de grandeur d'ame & de bienfaisance sans ostentation, sont rares, mais enfin on les a vus se répéter dans ce siècle tant décrié.

Une femme sortant de l'église entendit un aveugle qui disoit à un évêque ; *Monseigneur, c'est aujourd'hui votre fête : il faut me faire la charité.* La belle Dame ne perd pas une minute pour envoyer un bouquet à Monseigneur, & lui fait dire que c'est un aveugle qui lui a appris que c'étoit le jour de sa fête. Voici ce qu'il répondit :

Un aveugle m'attire un souvenir bien doux :

Que mon bonheur seroit extrême,

Si cet aveugle étoit le même

Qui me fait tant penser à vous !

On n'ose nommer ni l'évêque ni la Dame.

Mlle Guimard est devenue Dame de miséricorde, elle visite les pauvres de sa paroisse, parle souvent de vertu & danse toujours à l'opéra. On lui annonça l'autre jour un jeune homme qui venoit implorer sa protection pour avoir une place dans les fermes. Elle étoit sur sa

chaiss longue, & dit à son laquais : *Cet homme a t il des mœurs ?*

On vient de révéler une singulière méprise que le célèbre *Buffon* a faite dans son *Histoire naturelle*. Elle pourroit bien, ainsi que quelques autres, rabattre un peu de l'estime que cet écrivain a toujours accordée aux relations des marchands & des missionnaires. Il a donné le nom de *Chiri* à la *Mangouste*, disant que les Malabares l'appelloient ainsi. *Chiri*, dans la langue de ces peuples, est le nom d'une chose qu'on ne se permet point de nommer; & les gens de la basse classe parmi eux, employant souvent comme dans les autres contrées, les expressions les plus sales, se servent quelquefois de celle-ci pour répondre aux questions des Missionnaires. L'un en voyant une *Mangouste*, aura demandé son nom; on lui aura fait cette réponse, & il aura écrit *Chiri* sur ses tablettes.

L'Abbé *Gagliani* s'égayoit dans un repas aux dépens d'une Dame qui étoit absente: l poussa le sarcasme au point qu'un homme qui se trouvoit à l'autre bout de la table, & qui avoit sans doute ses raisons pour s'intéresser à la Dame dont on parloit, l'apostropha ainsi: *M.*

l'abbé, vos propos sont impertinens, & si j'étois auprès de vous je vous donnerois un bon soufflet, ainsi tenez-le pour reçu. M., répartit sur le champ l'abbé, mon état ne me permet pas de porter une épée, mais si j'étois auprès de vous, je prendrois celle de l'un de mes voisins, & je vous la passerois au travers du corps, ainsi tenez vous pour mort. On voulut répliquer; l'abbé soutint que puisqu'il avoit tué son homme, tout devoit être dit; les convives rioient aux éclats, & celui qui avoit fait cette vive sortie contre lui, fut obligé de se mettre à l'unisson.

Quand M. de Voltaire eut lu le mémoire de M. Necker sur ses administrations provinciales, il dit en secouant la tête: *J'ai vu du papier de Necker, qui valoit mieux que celui là!*

Un Candidat en médecine de l'université de Vienne, âgé de 22 ans, s'étoit tellement passionné pour une Demoiselle qu'il avoit vue une seule fois, que l'inutilité de ses recherches pour la revoir encore, lui a tourné la tête. On l'a trouvé, le 1^{er} jour de l'année 1785 percé de plusieurs coups de couteaux & baigné dans son sang. Il a avoué le motif de la résolution qu'il avoit prise de s'ôter la vie. On l'a transporté à

l'hôpital général & l'on espere qu'il guérira à la fois de ses blessures & de sa folie. On remarque qu'en même tems, son professeur, vieillard de 81 ans, se prépare à contracter un second mariage & à s'unir avec une fille de 19 ans. Il faut, écrit-on, que la cassé & le sené soient devenus cette année d'une nature bien inflammable.

M. de *Buffon* a eu un mal aux yeux si violent que l'on a craint qu'il ne perdît l'usage de cet organe. On a fait là dessus ce quatrain :

Ah, s'il est vrai que *Buffon* perd les yeux,
Que le jour se refuse au foyer des lumieres ;
La nature à la fin punit le curieux

Qui pénétroit tous ses mysteres.

On a vu se former, à la fin de l'automne dernier, dans les environs de Paris, une troupe de voleurs, qui paroïssoit disposée à se rendre aussi redoutable que l'a été celle de *Cartouche* ; mais on ne lui en a pas laissé le tems. Son chef se nommoit *Poulaillet* (*Paul Allier*) & avoit le fanatisme de son état, comme celui dont il vouloit suivre les traces. Le peuple étoit persuadé qu'il avoit le don de se rendre invincible, parce qu'il a en plusieurs occasions, échappé avec beaucoup d'adresse aux poursui-

res des archers. Il écrivoit aux brigadiers de la maréchaussée, qui le guettoient, qu'ils prissent garde à eux, parce qu'il leur en devoit depuis longtems, & qu'ayant encore six mois à vivre, il sauroit les employer à se faire justice. Il a deviné à peu près juste.

Fin du premier Volume.

T A B L E

*Des matieres contenues dans ce premier
Volume.*

<i>Amecourt.</i> (M. d') Trait de vivacité & de générosité de cet Officier.	Page 148
<i>Anglois</i> , employe une maniere étrange d'éviter de payer les droits d'entrée, 125. Voleur ingénieux.	169
<i>Archevêque</i> de Cantorbery, subtilisé par un Escroc.	170
<i>Arrêt</i> de surseance pour trois jours, donné à une courtisane.	58
<i>Assassinat</i> de Mad. de Bras à Marseille, 185. Autre découvert & puni longtems après avoir été commis.	210
<i>Aurore</i> d'un homme envers sa maitresse, justement punie.	202
<i>Audinet</i> blâmé.	165
<i>Auteurs.</i> M. de Püis, 37 M. Rader, 39. M. Cailhava.	40
<i>Authentique</i> (la peine de l')	202
<i>Avare</i> dupé.	220
<i>Avocat.</i> M. l'Avocat Maultrot répudie son Corps qui vouloit l'humilier.	16
<i>Bal.</i> Aventure du Comte d'Escars.	Scene

TABLE.

Scene & Duel comique entre deux Courtisannes.	173
<i>Belle action</i> du Roi.	163
<i>Bertin</i> (Mlle) Ministre des Mo- des.	215
<i>Bon-Sens</i> d'un mari.	111
<i>Bons-Mots</i> du Maréchal, Duc de <i>Richelieu</i> 34. 35. 36. 194. 255. Du Duc de N. 58. De M. <i>Duclos</i> , 111. D'un Premier-Président, 130. Sur l'arrivée d'un Prince Indien, 143. De M. le <i>Rey de Chaumont</i> à un Menuisier qui se disoit pa- rent de M. <i>Francklin</i> , 208. De la Maréchale de** 220. Sur l'aca- démicien <i>Marmontel</i> , 222. D'un Officier à un Intendant de pro- vince.	228
<i>Brocanteur</i> . Le Prince d** attrapé sans pouvoir se plaindre.	156
<i>Buffon</i> (M. de) méprise dans son Histoire naturelle, 260. Quatrain sur son mal d'yeux.	262
<i>Cagliostro</i> consulté par un mari pour savoir si sa femme lui est fidelle,	153
<i>Charlestown</i> , trait affreux qui s'est passé à l'incendie de cette ville.	135
<i>Chat</i> renfermé sous les scellés.	106
<i>Clugny</i> (M. de) condamné à être jetté à la mer.	172
<i>Cocus</i> , 37. 38. 114. 118. 132. 153. 194. 203. 205. 217.	
<i>Tom. I.</i>	Z

TABLE.

<i>Colombe (Adeline)</i> se venge de son amant & en est récompensée.	200
<i>Commissaire</i> joué. 144. 188.	
<i>Confession</i> révélée.	231
<i>Courtisane</i> feint de se convertir pour attraper un dévot, 130. Fustigée par une de ses camara- des, 173. Faveurs escroquées, 187. Qui vend le cadavre de son amant.	195
<i>Curé</i> infanticide.	17
<i>De la Blinaye.</i> (M.) Son aventure avec Mlle <i>Beaumesnil</i> .	64
<i>De la Harpe.</i> (M.) Calembour sur sa tragédie des <i>Brames</i> , 235. Cau- se de sa querelle avec les Comé- diens, 236. <i>Psalterion</i> .	237
<i>De la Reyniere.</i> (M.) Souper singu- lier.	105
<i>De la Tude.</i> (M.) Histoire de sa détention.	89
<i>Duel</i> de deux gardes-françoises, 33. Pour avoir craché, 60. A table peu dangereux, 260. De deux soldats suisses.	61
<i>Du Gazon</i> , comédien. Soufflet reçu & rendu.	32
<i>Du Thé</i> (Mlle) donne une nuit en pure perte.	85
<i>Ecolier.</i> Belle action d'un écolier,	107
<i>Espions</i> de police. Tocsin sonné sur eux à Londres.	29
<i>Etourderie</i> d'une fille de joie bien réparée, 87. D'un garde du Roi.	114

T A B L E .

<i>Evêque. Rencontre d'un Evêque avec son Grand Vicaire,</i>	116
<i>Réponse galante d'un Evêque à une Dame.</i>	59
<i>Excuse plaisante d'une Duchesse surprise par son époux, 37. De la femme d'un financier.</i>	109
<i>Faveurs qualifiées d'espérances.</i>	131
<i>Fayel (Mlle) se fait faire deux contrats de 80 mille livres chacun par son amant ; est obligée de rendre gorge.</i>	192
<i>Famel (Mlle) accorde ses faveurs pour un collier de Chatons (petits chats).</i>	193
<i>Fête de la Rostere, imitée à Ro-mainville.</i>	15
<i>Flacre, sang-froid d'un cocher de place, 83. Bon mot d'un cocher blâmé.</i>	166
<i>Filles de joie, persécutées, vengées par la Marquise de S**.</i>	213
<i>Filouterie d'un seigneur titré, 20. De deux bracelets l'un après l'autre, 117. Trait singulier qui s'est passé à Londres, 169. D'un homme qui joue seul aux échecs dans une forêt; 170. Anecdote de quatre filous travestis en gens de justice.</i>	188
<i>Financiers. Mariage de M. de S** avec la fille d'un vinaigrier, 97</i>	
<i>Aventure de M. Boncourt avec sa</i>	
Z 2	

T A B L E.

femme 161. Nouveau Parvenu qui commande sa premiere voiture.	224
<i>Fils dénaturé</i> 140. Assassiné par ses père & mere, 187. Tendre & généreux.	234
<i>Folie</i> . Mad. de S*. confie ses bijoux à celui à qui elle vouloit les soustraire.	36
<i>Garde-chasse</i> . Son action barbare.	61
<i>Garde du Commerce</i> , jetté par la fenêtre.	88
<i>Garde du Roi</i> , répare une indécence par une plaisanterie.	114
<i>Gavaudon</i> (Mlle) congédiée noblement par le Prince de... à qui elle avoit fait une infidélité.	180
<i>Générosité</i> d'un Seigneur vis-à-vis d'un faussaire, 156 --- D'un Ambassadeur envers sa maitresse.	232
<i>Grossesse</i> supposée par une mere indulgente.	99
<i>Guerre</i> de 1766, occasionnée par l'amour d'un Général Anglois pour la femme d'un Officier françois.	119
<i>Guimard</i> (Mlle) devenue Dame de miséricorde,	259
<i>Hirondelles de Carême</i> , histoire touchante de l'une d'elles avec le Comte D**.	121
<i>Ignorance</i> d'un Officier municipal, 229, d'un Capitoul de Toulouse.	230

T A B L E.

<i>Inscription pour le Palais de Justice rebâti.</i>	45
<i>Jalousie, porte un amant à empaler sa maitresse.</i>	23
<i>Jambe cassée & promptement guérie.</i>	113
<i>Jeu, diverses anecdotes, 32. 44. 59. 170. 286.</i>	
<i>Juif trompé.</i>	150
<i>Lady kirley se venge noblement des médisantes.</i>	32
<i>La Martiniere (M. de la) Procédé généreux de ses héritiers,</i>	258
<i>Le titre ne me revient pas. Première représentation de cette piece chez Nicolet.</i>	225
<i>Ligurie, Conte allégorique. Histoire de Mlle Forestier.</i>	47
<i>Mal de dents, employé à l'avantage des jambes.</i>	120
<i>Mag.** feinte & démasquée. Ressource singulière du Chevalier d'***. pour subvenir aux fraix de ses débauches.</i>	146
<i>Mari inimitable, 193. Dénoncé à la Justice par sa femme, 203. Brutal envers sa femme de qui il tenoit sa fortune, 205. Qui a pensé être la victime du crédit de sa femme, 203. Qui pend sa femme,</i>	256
<i>Mariage. Maniere de se décider dans le choix d'une femme, 118 Manqué & conclu pour une paire de pantouffles,</i>	126

T A B L E.

<i>Masque puni de son impudence, le mardi gras de 17⁸³.</i>	184
<i>Medailles bien employées.</i>	223
<i>Menard (Mlle) Son procès avec M. Hugues</i>	190
<i>Mère indulgente & généreuse, 99</i>	
<i>Atroce, 185. Se venge courageusement du séducteur de sa fille.</i>	181
<i>Moine défroqué, vole & assassine un favoyard, 10. Dans une maison de jeu, 44. Aventure de trois Novices</i>	86
<i>Montensier (Mlle) Son aversion pour coucher seule.</i>	224
<i>Montre singulièrement acquise.</i>	231
<i>Mistification du Chevalier de Mouhy 22. De Mlle Forestier, 47. De M. de Septenville, marchand de chevaux, 127. Des Dlls Dumoulin & Viriville 189. D'un Provincial 207 Des Dlls Urbain, Beze, Martin, & Chouchou, 208. D'un Procureur chez Nicolet.</i>	224
<i>Necker. Bienfaisance de M. & Mad.</i>	227
<i>Négociant généreux. Anecdote sur M. Scheerer de Lyon.</i>	45
<i>Paris (l'Abbé) place en rentes viagères les capitaux du Marquis de Prie dont il faisoit les affaires.</i>	214
<i>Parodie du coup de poignard dans la tragédie de Zaïre.</i>	44
<i>Père, assassin de son fils, 63 Qui témoigne contre son fils</i>	234

T A B L E.

<i>Perroquet racheté.</i>	104
<i>Plaisanterie du Marquis de Villette</i> sur les Ballons aërostatiques, 3. De M. de <i>Combles</i> , de Lyon, sur un homme qui devoit traverser la Riviere en marchant sur l'eau, 8. Sur un Tréfoncier de Liege.	33
<i>Police.</i> Injustice des plaintes contre celle de Paris.	221
<i>Politesse</i> d'un Bourgeois mal récom- pensée.	80
<i>Pot-de chambre</i> , voiture publique de <i>Versailles</i> . Maniere de se dé- barrasser d'un compagnon de voyage incommode.	81
<i>Poulailler</i> , Chef des voleurs,	262
<i>Présence d'esprit</i> de l'économe d'un hôpital de foux,	257
<i>Prince d'Albanie</i> . Sa maniere de jouer.	59
<i>Prison</i> . Stratagème de M. de <i>Cha-</i> <i>teaublond</i> pour en sortir.	144
<i>Prix</i> de l'Académie.	28
<i>Procès</i> d'une femme qui a deux maris, 118. Pour deux enfans con- fondus ensemble 132. D'un méde- cin qui veut se faire payer des visites d'amitié, 159. D'un mari contre celui qu'il avoit envoyé coucher avec sa femme, 182. De Mlle <i>Menard</i> avec M. <i>Hugues</i> , 190. En réparation pour injures & mauvais traitemens.	205

T A B L E.

<i>Procureur</i> veut faire condamner sa femme à la peine de l' <i>authentique</i> .	202
<i>Promenade</i> du <i>Prater</i> à Vienne	32
<i>Prude</i> qui accorde ses faveurs au <i>Marquis de N**</i> qu'elle prend pour son mari , & qu'elle reconnoit à la queue.	194
<i>Psalterion</i> , Histoire traduite du Turc. (On trouvera facilement sans doute la clef de cette satire & des ana-grammes sous lesquelles plusieurs gens de lettres y sont indiqués.)	237
<i>Pucelage</i> payé ce qu'il valoit.	139
<i>Quincy</i> (Mlle) donne à quatre à la fois.	103
<i>Quinola</i> cloué.	186
<i>Qui pro-quo</i> sur un collier.	193
<i>Rentes viageres</i> . Maniere prudente d'en constituer , 112. D'en acquiescer sans rien déboursier.	214
<i>Réputation</i> qui n'est pas à l'épreuve d'un fourire.	147
<i>Revenans</i> , 108. 140.	
<i>Roués</i> . Scélératesse avec laquelle un de ces Mrs. arrache les faveurs d'une Dlle honnête , 101. Un autre s'amuse aux dépens de l'ingénuité d'une jeune personne.	174
<i>Sage-femme</i> qui accouche en délivrant une femme.	132
<i>Sépulture</i> ne doit se faire en Angleterre que lorsque les gens de l'art	

TABLE.

l'art ont décidé que la mort étoit naturelle ; origine de cette loi.	25
<i>Soldat</i> , doit son avancement à la femme de son Colonel 132. Blessé M. d' <i>Amecourt</i> son officier.	148
<i>Sorcier</i> . Deux femmes payées de leur crédulité.	82
<i>Soufflet</i> échangé par <i>Du Gazon</i> & le Comte D** 38. Suites qu'ont eues deux soufflets.	168
<i>Suicide</i> d'un Peintre, dévouement de son domestique, 26. Prétendu, 186. Par excès d'amour,	261
<i>Taxe</i> proposée au Lord <i>North</i> sur les cercueils.	32
<i>Temple de Santé</i> , du D. <i>Graham</i> à Londres.	12
<i>Tendresse conjugale</i> d'un Peintre 137. & vertu d'une Angloise.	175
<i>Théodore</i> (Mlle) réclame sur le théâtre de Londres le prix de son engagement, 28. Son recommandement avec d' <i>Auberval</i> .	201
<i>Théophile</i> (Mlle) Son Greluchon la paye avec l'argent de son Entreteneur.	40
<i>Vestris</i> (Diou de la Danse) se marie avec Mlle <i>Heinel</i> , qui l'étoit déjà avec <i>Fierville</i> .	9
<i>Villiers</i> (Mlle) le genre de sa mort, équivoque,	60

T A B L E.

<i>Voisenon</i> (l'Abbé de) Son aventure avec <i>Palissot</i> .	212
<i>Vols</i> au Parterre de l'Opéra , 136. D'un Danseur de <i>Nicolet</i> chez M. <i>Thevenet</i> .	148
<i>Voleur</i> prétendu , 114 <i>Voleurs</i> in- génieux , 169. 170. Honnête , 233. Qui emporte des habits sous prétexte de les faire dégraisser.	235
<i>Voltaire</i> jugé dans tous les genres , 222. Bon mot du même sur M. <i>Necker</i> ,	461
<i>Troigne</i> , réclame le droit d'avoir peur.	227

Fin de la Table du premier Volume.

